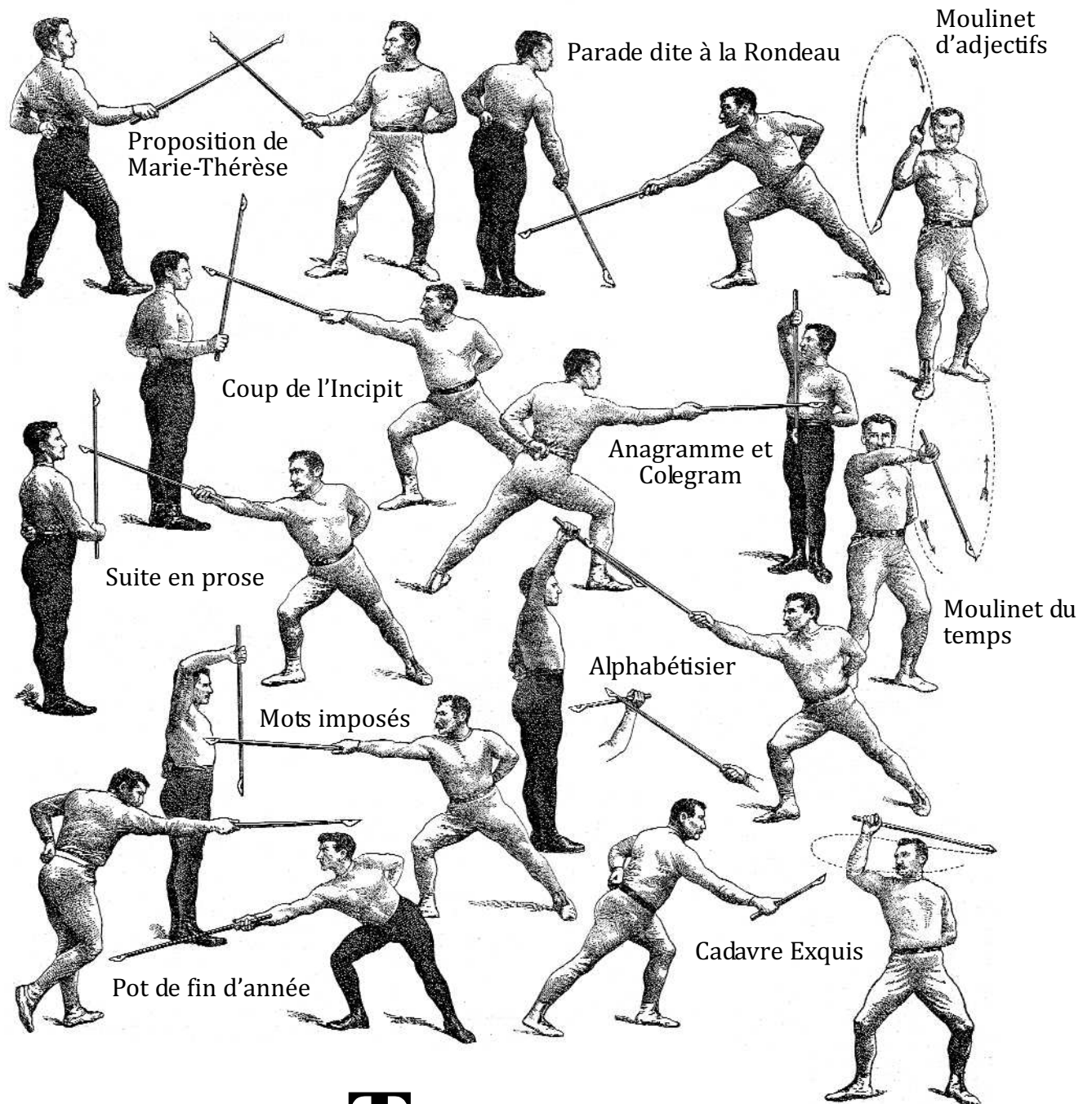


Jambville

Atelier d'écriture



Travaux

2013

Membres 2013

Marie-Thérèse Leroy

100 chemin du Bout-Guyou
01 34 75 32 01
06 10 67 52 27
mthleroy@yahoo.fr

Guy et Paulette Teindas

95 chemin du Hazay
Guy.teindas@wanadoo.fr

Christiane Rosset

38 Chemin du Hazay
01 34 75 40 64
christiane.rosset@wanadoo.fr

Eric Rondeau

99 route de la Bernon
01 34 75 71 82
eric.rondeau@astrium.eads.net

Alain Huré

50 rue du Moustier
01 34 75 39 81
alain-ewa.hure@wanadoo.fr

Anne-Marie Marchay

21 chemin des Noquets
01.34.75.41.64
anne-marie.marchay@wanadoo.fr

Patrick Futtersack

01.34.75.33.79
82 chemin du Hazay
futtersack.patrick@wanadoo.fr

Régine Loubière

loub.reg@laposte.net

Dominique Pelegrin

dpelegrin@free.fr

Rozenn Lefort

lefortrozenn4@gmail.com

Annie Maugard

louisannie@wanadoo.fr

Françoise Poirier

fvs@noos.fr

.....
.....
14 janvier 2013

Marie-Thérèse Leroy, Alain Huré, Guy Teindas, Anne-Marie Marchay, Patrick Futtersack, Eric Rondeau, Régine Loubière,
.....

Patrick Futtersack

Assis non loin du comptoir devant mon café, impossible pour moi de me concentrer sur mon journal : j'étais totalement assujéti aux paroles intempestives de ces deux énergumènes, l'un avec la fesse gauche calée sur le haut tabouret de bar, l'autre fesse dans le vide, et l'autre affalé sur le zinc, son verre de blanc à la main, se croyant seuls tous les deux dans ce café, ignorant visiblement l'entourage.

"Dis, t'as entendu aux infos, qu'ils allaient faire une réduction sur le prix des péages d'autoroutes pour les voitures électriques? C'est dingue, non? Y a d'quoi s'marrer passe-que, avec ce genre de tondeuse électrique qui bourre à 90 à l'heure et son autonomie de 100 à 150 bornes, et ben mon gars y sont pas prêts d'arriver à Marseille, les mecs ! "

Je regardais avec un certain intérêt ce fameux commentateur de l'évènement révolutionnaire en question,

Son copain opinait de la tête, léchant son verre en regardant désespérément le niveau bas de son contenu. Bref, il n'avait rien à dire, rien à répondre visiblement, et l'autre qui n'en lâchait pas une...

" Et puis, franchement, j'rigole passe-que, avec ce genre de tire, tu dois recharger les batteries pendant six heures toutes les 100 bornes! J'me marre! Pas prêt d'être bénéficiaire de ces réducs, le mec! Quand j'y pense à la distance entre les péages, j'me marre ! Tu parles d'un cadeau! ça m'fait marrer, quoi ! "

J'étais tellement absorbé par cette extraordinaire nouvelle annoncée par cette belle voix populaire tonitruante, que je continuais à fixer ce personnage haut en couleur, en commençant presque à souhaiter une suite éventuelle. Finalement, ça me distrait.

Et ma patience, de très courte durée je dois l'avouer, fut récompensée.

" Eh patron : une autre bière siou plait ! Et quand j'y pense que j'avais m'avalé c'te foutue nouvelle taxe sur la bière, bou diou, c'est pas vrai mon gars, on s'en sort pas ! "

Je le fixais. Il s'essuya les lèvres du revers de sa manche... Son copain termina son verre de vin blanc.

Je repliais mon journal, mis deux euros dans la soucoupe et sortis du café pour aller prendre mon métro.

Finalement, les infos in vivo, c'est sympa...

Régine Loubière

Enfin, on y est. Le jour J est arrivé. Nous partons réveillonner en Alsace. Pour ce faire, on prend le TGV. Clara va nous déposer à la gare de Meulan-Hardricourt. De là, le train, direction Saint Lazare. Pas grand monde sur le quai en ce vendredi 28 Décembre 2012, le train est prévu pour 10h22, nous avons 10 mn d'avance. Un couple attend que j'aie fini de poinçonner mon fichet. La bonne soixantaine. Elle, très chic, une petite valise à roulette à la main, lui, habillé simplement, un sac à dos sur les épaules et un sac à roulette à la main droite. Dis maman ! T'as vu ? Le monsieur a un chat dans son dos ! Ils sont là à attendre comme nous mais ne se parlent pas. La pluie tombe, fine, il ne fait pas froid, mais, que cette gare est tristounne. Deux autres per-

sonnes sont là, seules. Ils n'ont pas l'air de partir en week-end, ceux-là, promenade ? Travail ? Trois jeunes arrivent, Deux filles et un garçon. Ah ! Nouvelle mode ? Un jean qui, en plus de laisser paraître le caleçon, a laissé retomber une paire de bretelles. Ça parle, ça rigole, mais trop loin pour les entendre. Le train arrive. 50 mn de trajet. Pour passer le temps, Grégoire a décidé de compter le nombre d'arrêts. Dis maman ! Il y en a combien déjà des gares avant d'arriver à Paris ?

Monte ! Je te dis ça quand on sera installé. Papa, on peut monter à l'étage ? « Oui, si tu veux ». Là, on retrouve nos sexagénaires. Enlève ton blouson, tu vas avoir trop chaud. « Bon, alors ! Combien d'arrêts maman ? » Et bien voyons voir. Thun le paradis, Vaux-sur-Seine, Triel sur Seine, Chanteloup les vignes, Andresy, Maurecourt, Conflans fin d'Oise, Conflans St Honorine, Herblay, La frette Montigny, Cormeilles en Parisis, Val d'Argenteuil, Argenteuil et direct Paris. Oh ! C'est long. Et après, on fait quoi ? « On prend le métro et ensuite le TGV direction Strasbourg ». « Mesdames, Messieurs, je suis le conducteur de ce train. Suite à un accident grave de personne en gare d'Argenteuil, le train ne pourra vous conduire sur Paris. Vous avez la possibilité de descendre en gare de Conflans fin d'Oise et de récupérer un train via Houilles direction station Aubert, ou bien descendre à Argenteuil, un car vous affrètera jusque gare St Lazare. Ça commence bien. Heureusement qu'on a prévu large en temps. On descend à Conflans, nous voilà côte à côte sur le quai avec nos voyageurs et leur chat. « Vous allez gare de Lyon ? » me demande la dame. « Non. Gare de l'Est ». « Ah ! Et bien, bon voyage ! ». « Merci, à vous aussi ». Nous voilà dans le RER. Là, pour le coup, il est bondé. On reste debout, cramponnés à cette barre centrale qui en aura retenu des mains. Des grosses, des petites, des velues, des crevassées, des propres, des sales, de toutes les couleurs, de toutes les origines. Un vrai nid à microbes. On se regarde tous, sans se voir pour certains. Personne ne se parle entre les écouteurs, les téléphones portables, les journaux, seul Grégoire, fidèle à lui-même, continue de nous parler. De questionner, du coup certains lèvent le nez, d'autres font semblant de ne pas entendre. Finalement, c'est nous, pour le coup que l'on écoute...

Alain Huré

1- Raconter une photo

La photo, elle a été prise avec le soleil de trois-quarts arrière gauche, par temps clair, avec une pellicule de 200 ASA Fuji noir et blanc avec un Nikon FG muni d'un objectif 50mm. La vitesse d'obturation était au 1/250 ème de seconde avec une ouverture de 1,4, ce qui eut comme résultat une légère surexposition dans la partie droite, rattrapée au tirage. Le papier utilisé est un Multigrade IV RC de luxe, surface satinée, 12,7cm sur 17,8cm, à bords perdus. Le tirage a été fait avec un agrandisseur Durst M605, lui-même muni d'un objectif Rodenstock de 50 mm, aidé d'un densitomètre Luxonég et d'un compte-pose TIM 60. Le temps d'exposition était de 7 secondes. Les bains, dans trois cuvettes à la température de 21 degrés Celsius, avec un révélateur Ilford PG, bain d'arrêt Maco Ecotop, fixateur Rapid Fixer. Hein, qu'est-ce qu'elle représente, la photo ? Je n'en sais rien... et je m'en fous...

2- (Nathalie Sarraute, une conversation ...)

Il monte dans la voiture, je me suis arrêté sur le bord de l'autoroute en le voyant faire signe, il fait froid, la neige est tombée toute la nuit, je ne peux pas ne pas le prendre. Il est lourd, avec un pardessus qu'il tient serré pour se protéger du vent glacial. Il

a la cinquantaine passée, le visage marqué par la vie, le cheveu court, il se secoue pour faire tomber la neige avant de monter.

-Vous allez au Pont de Sèvres ?

-Oui, montez vite.

Il s'installe, attache sa ceinture, je démarre et me remets dans les embouteillages du petit matin, le ciel est encore noir. Je ne dis rien, occupé à rester dans une file qui avance. C'est lui qui commence, ça ne me gêne pas, la radio joue une musique d'ascenseur, ça me réveillera plutôt, son bavardage.

-Fait froid.

Il avance ses mains devant la grille de chauffage qui fonctionne au maximum.

-Mmmm, approuvai-je.

-En tout cas, il fait plus chaud qu'au commissariat.

Je ne dis toujours rien mais, maintenant, c'est parce que je ne sais plus quoi répondre.

-Ouais, j'y ai passé la nuit, ils m'ont ramassé, je traînais en ville quand je suis sorti de prison.

-Ah ?

-Ça fait du bien de sortir de taule, vous savez ?

-Euh non...

-Ouais, ben moi, je sais, je l'ai su dix ans.

Petit à petit, la trame se déroule, je me tais, lui, il raconte, sa femme, le jour où il est rentré trop tôt et qu'il les a trouvés ensemble, le couteau, pour elle, pas pour lui, il s'était tiré, le lâche... il en avait pris pour vingt ans mais avec les rémissions de peine, etc... et le voilà dans ma 4L à descendre vers Sceaux...

-Et maintenant, faut que j'aille à Saint-Etienne...

-Ah ?

Mon intervention se réduit à des monosyllabes.

-Ouais, l'assistante sociale, elle m'a trouvé un boulot chez un imprimeur, je touchais un peu la presse, avant, mais c'est à Saint-Etienne... et faut que j'y aille vite...

La file avançait par sauts brusques, on voyait déjà la fin de l'autoroute, au loin, et la station de métro.

-Mais faut que je trouve l'argent. J'en avais bien un peu mais, hier, j'ai tout bu, c'est pour ça que les pandores m'ont serré...

-Ah ?

-Si j'ai le fric du billet, je m'installe là-bas, le patron m'a trouvé un studio, je crois... mais là, je suis mal, sans fric.

Je voyais le pare-brise se brouiller, j'ai mis les essuie-glaces mais c'est mes yeux que j'ai dû essuyer. J'ai pris la parole à mon tour.

-Je peux vous aider ?

-Oh, j'voudrais pas, t'as été déjà sympa de me prendre...

-De combien vous auriez besoin ?

-Oh, cent cinquante balles (on était encore en francs) ... Mais, pas de lézard, je te les rends dès que j'arrive, il me fera une avance, le taulier.

Je me gare près de la station de métro, j'ouvre mon porte-feuille, je lui donne deux billets de cent, je n'ai pas la monnaie, plus un ticket de métro... Lui me serre dans ses bras lourds, me jure son amitié éternelle et part après avoir pris mon adresse qu'il a rangé religieusement dans sa poche. Et il s'est engouffré dans l'escalier.

Mon auréole me gêne toute la journée.

Deux jours plus tard, je redescends avec Ewa sur la même autoroute. Et il est là, au même endroit !

.....
Régine Loubière

Première

Au beau milieu d'un champ. En toile de fond, un ciel bleu d'été que l'on devine derrière des herbes hautes. Au premier plan, un berger allemand couché, les oreilles droites, la langue pendante, on dirait qu'il sourit. Sur son dos, allongé sur le ventre, un bébé. Une petite fille, semble-t-il, car vêtue d'une tunique rose par-dessus un pull jaune tricoté main. L'enfant fixe l'objectif, on dirait qu'elle nous regarde. Assise derrière, la maman regarde le chien en souriant. Elle arbore un joli chignon des années 60. Une robe ou un chemisier ? Imprimé de petites fleurs jaunes et orangés sur un fond marron chocolat.

Deuxième

Cinq, six années plus tard, la même petite fille, assise sur les genoux de sa grand-mère adoptive. Les cheveux sont bruns et courts. Elle est vêtue d'un chemisier par-dessus lequel un pull aux rayures larges horizontales oranges et violettes, sur une jupe noire courte, de grandes chaussettes blanches, des chaussures style mocassin, blanches aux rayures noires. La grand-mère, cachée derrière, on la devine en robe fleurie sur laquelle elle a mis un gilet beige clair fin. Elle porte des lunettes, les cheveux coiffés en mise en plis, grisonnante. A leur droite, assise sur un fauteuil en rotin, l'arrière-grand-mère, brune, les cheveux tirés en chignon très strict. Tout de noir vêtue, les mains posées sur ses genoux. Le bras de la grand-mère posé sur le dossier du fauteuil et le bras de la petite fille autour du cou de l'arrière-grand-mère. La grand-mère est assise sur la deuxième marche de l'escalier qui conduit aux chambres. Derrière, la pièce où dort l'arrière-grand-mère qui sert aussi de salle d'eau et de cuisine l'hiver. Une porte menant dans la cour. On y perçoit à travers le carreau, la toiture du bâtiment qui sert de cave et de garde-manger.

.....
Anne-Marie Marchay

1- Cette photo a dû être prise en automne, car déjà, sur chaque côté du cliché, on peut distinguer au milieu du vert des arbres, l'apparition de nombreuses feuilles jaunes et pourpres. Le ciel est clair et l'on ressent la pureté de l'air juste avant le coucher du soleil par la luminosité qui se dégage de l'ensemble

Au fond, une ligne noire marque le dessin des collines derrière lesquelles le soleil va sombrer. Mais, avant, il laisse une large bande rouge qui se dissout dans du jaune, qui, elle-même, est couronnée d'un grand ciel bleu, piqueté çà et là de petits boules de duvets blancs qui sont en fait le reste de traces laissées par les avions sillonnant le ciel dans toutes les directions.

Au premier plan, comme accroché par un décorateur diabolique, souhaitant rompre la sérénité de ce ciel, un gros nuage gris assez bas d'où sort une immense trainée blanche. C'est encore manifestement une trace d'avion mais dans la lumière du soir elle ressemble à un collier d'énormes perles qui jaillirait d'une boîte magique.

Tout autour, ce n'est que calme et quiétude : les maisons semblent figées sous le jour déclinant et aucun véhicule ne vient polluer la route qui s'échappe vers le couchant comme si, à son tour elle voulait se dissoudre dans cet incendie momentané !

2- Comme témoignage de mes origines, il y a cette photo qui a été prise sur la terrasse de la maison de mes grands-parents, probablement, un jour de printemps car la glycine en arrière-plan est en pleine floraison. Il y a également leur maison, manoir cossu qui a abrité toute la famille pendant de nombreuses années et où j'ai vu le jour des années plus tard.

C'est mon grand-père qui a convoqué le photographe pour, à l'aide de cette photo, témoigner de sa réussite. Réussite qu'il

doit à son travail, lui, petit aveyronnais qui s'est hissé à la direction des Galeries Lafayette après un long séjour à Madagascar où il a même rencontré la reine Ranavalona. Il est fier de son parcours et il le montre. Assis au premier rang, portant la tenue de la bonne bourgeoisie, costume, gilet et chaîne de montre gousset apparente, il regarde l'appareil photo avec l'air de dire, vous voyez le chemin que j'ai parcouru depuis la ganterie familiale de Millau.

Légèrement en retrait, ma grand-mère a un léger sourire mais dans ses yeux, on peut lire la tristesse qu'elle ressent. Oui, elle a encore ses trois beaux enfants, mais elle ne peut s'empêcher de penser à tous ces petits qu'elle a perdus et ses mains jointes qui reposent sur ses genoux semblent retenir un peu de leur âme. Ce n'est pas dans l'ordre du monde que les enfants partent avant leurs parents et c'est ce qu'elle semble nous dire et sa robe noire témoigne de son deuil permanent.

Derrière eux sont alignés selon leur âge les trois enfants, un sourire un peu figé sur leur visage, à l'exception du plus jeune qui semble être parfaitement heureux avec sa bouille toute ronde et le fait savoir. Il porte l'uniforme de son collègue de Jésuites, congrégation qu'il rejoindra plus tard. Les deux autres semblent avoir sorti leurs meilleurs habits, ceux qu'on réserve aux dimanches ou aux cérémonies, ils ont bien obéi aux consignes de leur père. Mon oncle arbore un nœud papillon parfaitement noué et une pochette dans la veste de son costume. Il est très beau garçon et c'est sur cette photo que je m'en rends compte et je comprends les nombreux succès féminins qu'il a eus ! A sa façon de regarder l'objectif avec un air un peu provocateur, il semble nous dire : ah, si vous saviez ! Enfin ma mère entre ses deux frères, dans une jolie robe de velours, rehaussée d'une colerette blanche qui illumine son visage, paraît un peu rêveuse. Peut-être se demande-t-elle ce que lui réserve l'avenir et que restera-t-il de cette belle journée de printemps. Elle ne sait pas encore qu'il y en aura beaucoup d'autres pour elle et qu'elle partira par une belle journée de printemps où la glycine était en fleurs !

.....
.....
28 janvier 2013

Marie-Thérèse Leroy, Alain Huré, Anne-Marie Marchay, Patrick Futersack, Régine Loubière, Annie Maugard, Rozenn Lefort, Christiane Rosset.

.....
Citations

Marie-Thérèse Leroy

Le verbe aimer est difficile à conjuguer, son passé n'est pas simple, son présent n'est qu'indicatif et son futur toujours inconditionnel.

Le verbe boire est souvent synonyme de convivialité : à ta santé ! et il est vrai qu'entre amis, c'est mieux ! Mais quand dans le passé, il y en a un qui a trop bu, à l'avenir il ne boira plus !

Le verbe encadrer. La voilà cette chipie, encadrée par deux flics ! Pourtant de longs cheveux noirs encadraient si bien son visage lorsqu'elle était enfant. De toute façon, que puis-je pour elle ? Je ne peux et je ne pourrai jamais plus l'encadrer !

Le verbe clasher. Il clache aujourd'hui, il clashait hier, il clashera demain. Il est comme ça, invivable, insupportable, comme l'orage. Comme politicien, il est vraiment nul ! Aucune diplomatie !

Christiane Rosset

« Un poète est un monde enfermé dans un homme » Victor Hugo

Mais, comme il avait raison, Victor !

L'autre jour, enfermée dans le métro qui sillonnait sous terre, des distances infinies, nous étions écrasés les uns contre les autres. C'était l'heure de pointe : en ces moments-là, il se trouve des centaines d'hommes et de femmes réduits au silence accompagnés des bruitages variés et grinçants des rames, accélérant ou freinant sous ces longs tunnels lugubres.

J'avais un long parcours à accomplir avec correspondances à l'appui.

J'ai constaté la même chose d'une ligne à l'autre... simplement la diversité des lignes annonçait chacune sa différence entre ces hommes et ces femmes qui ne sont pas les mêmes sur la ligne 1, 2, 12, 13, 14...

Il y avait la ligne avec les noirs. Parmi eux, il y avait ceux calfeutrés sous leur calotte, leur turban ou leur chapeau, leur turban ou leur calotte...

La ligne 13 avec les Asiatiques très colorés par leurs habits chatoyants et parfois étincelants.

La 14 était mitigée : il y avait des Russes, des Syriens, des Egyptiens et des Nord-Africains...

Toujours est-il que j'imaginai me glisser dans le cerveau de chacun pour y découvrir un monde immense emplit de richesses extraordinaires. Je me disais qu'ils étaient tous poètes sans le savoir.

Quel gâchis, tout de même, de penser qu'aucun ne pouvait exprimer librement ce qu'il ressentait, ce qu'il vivait intensément : ses joies, ses peines, ses soucis, ses souvenirs et toutes leur idées créatives...

Tous bloqués, serrés les uns contre les autres, tous ces poètes vivants mais hélas muets... tous ces peuples si riches et différents en même temps... qui avaient tant de choses à nous dire et à nous transmettre.

Je me disais en moi-même que ce n'était pas leur intelligence qui faisait qu'ils étaient les meilleurs poètes, mais plutôt l'expérience de chacun qui pouvait engendrer une multitude de poésies en tout genre, issues de leurs racines si différentes.

Je rêvais donc en imaginant celui-ci au milieu des joncs, des lotus et des papillons, celui-là dans la neige, sur un traineau tiré par quelques loups le long des icebergs, cet autre, dans la jungle se balançant sur une liane au-dessus d'un tigre excité... encore un autre sur un chameau se dandinant dans le désert, un autre encore, sur son éléphant entouré de fleurs géantes...

Un flot de mots me venaient à l'esprit, que j'avais du mal à mettre en ordre au début, comme submergée par cette tempête d'expressions si riches !

Mais, peu à peu, mon regard concentré vers l'un, me faisait découvrir ce qu'il aurait envie de dire : des mots simples, des mots doux. Je regardais les yeux d'un autre : ils étaient si profonds que je perdais la mémoire de ces mots, tellement ceux-ci étaient foisonnants... puis un autre me fixait et je voyais son cerveau empli d'histoires écrites à l'envers... cet autre, le regard figé et renfrogné, était esclave de ses mots : mais des mots tellement splendides... le grand, là-bas, très vif, comme s'il pédalait sur une bicyclette, ne perdait pas l'équilibre malgré le bouillonnement des idées qui jaillissaient comme des étoiles filantes...

Le métro s'arrête, je regarde par hasard le nom de la station. Hélas, j'étais arrivée sur mon lieu de travail... J'aurais pourtant bien aimé continuer à lire toutes ces poésies merveilleuses et

déliçates, dans ce lieu magique... pourtant pas si poétique par définition !

Régine Loubière

Les vieux ne parlent plus ou alors seulement parfois du bout des yeux. Ils sont là, perdus dans leurs souvenirs, leur enfance, leur adolescence, la découverte de l'amour un soir de bal, la déclaration d'amour, la demande en mariage, les fiançailles, le mariage, la guerre peut être ?

Le premier enfant, les suivants, pour certains le divorce, pour d'autres le veuvage, la perte d'un enfant, et pour ceux dont le mariage a survécu, la vie de famille, le départ des enfants, le retour à la vie à deux, le mariage des enfants, la naissance du premier petit enfant, les suivants, ainsi va la vie, pour ceux dont la santé aura été un joli présent, la naissance des arrières petits enfants. Et soudain ! L'un est parti, l'autre se retrouve seul. Dans cet établissement où tous attendent la même issue, leur route a été très différente, soit limpide ou pleine d'embûches, pour autant la même destination finale.

Un livre a toujours 2 auteurs, celui qui l'écrit et celui qui le lit. Le premier lui donne vie, le deuxième le fait vivre. Le premier aura mis plusieurs semaines ou plusieurs mois pour qu'il prenne vie, assis à son bureau, une feuille, un crayon à la main, ou bien une machine à écrire ou encore un ordinateur. Il aura passé son temps à noircir ses rêves ou ses pensées très souvent enfermées. Et une fois publié et déposé, son ouvrage prendra son envol. Comment sera-t-il interprété ? L'image du lecteur sera-t-elle représentative de la pensée initiale ? L'ouvrage ne sera plus un sédentaire, mais un nomade, un jour au fond d'un sac à main, un autre lu dans les transports en commun, sur une plage ou dans un jardin, dans un fauteuil près du feu ou au fond d'un lit. Comment sera-t-il perçu selon le lieu ?

Alain Huré

Il ne suffit pas d'avoir des souvenirs, il faut savoir les oublier quand ils sont nombreux et il faut avoir la grande patience d'attendre qu'ils reviennent.

Elle est assise sur une chaise en plastique noire, dans cette chambre blanche, le silence et dans sa tête, cette citation de Rilke. La patience, elle n'est pas sûre d'en avoir suffisamment. Devant elle, sur le lit, une vieille femme, assise, la regarde, du moins, il semble qu'elle la regarde mais elle sait, elle, que la vieille ne la voit pas. Elle n'est pas aveugle, non, mais son cerveau a pris son envol, il s'est mis en pause, il a gardé ses souvenirs pour lui et ne les partage plus. La vieille parle, parfois, les mots sont encore là, ils arrivent à passer la barrière de la maladie mais ils sont déconnectés, c'est un jeu de hasard, par moment, ça tombe juste, un espoir renaît chez elle, la fille, mais, vite, le regard redevient vide. Les vieux ne parlent plus ou alors du bout des yeux. Mais parfois, il n'y a pas de bout.

Elle raconte à sa mère son enfance, elle essaie de re-emplir cet espace qui se vide mais c'est un trou sans fin, un maelström qui avale les idées, les pensées et les réduit à néant. Elle n'est même plus sûre qu'elle la reconnaisse, le lien se déchire de plus en plus, ce n'est plus sa mère devant elle, sa mère, elle savait qu'elle avait une fille, cette vieille femme, non.

Elle se lève au bout d'un moment et sort sans que la vieille n'ait bougé les yeux, elle ne sait pas si elle aura le courage de revenir, les souvenirs de sa mère, elle préfère ne pas en faire de trop moches, elle préfère garder les autres, les plus vieux, quand

la vieille aussi en avait.

.....
Les mots sont nos esclaves.

Je l'avais cru, moi aussi, comme tout le monde, j'avais écrit, les mots, c'était moi qui les avais choisis, ils venaient sous ma plume, sous mes doigts sans problème, je les raturais, les changeais sans qu'ils n'aient rien à y dire. J'avais même commencé un roman, persuadé de les contraindre à m'obéir pendant quelque deux cent pages. Le début fut facile, j'avais même un dictionnaire de synonymes pour ne pas répéter le même mot continuellement. Et puis, là, à la dix-septième page, la rébellion soudaine, les mots, mes esclaves, avaient enfin trouvé leur Spartacus... c'était le mot «liberté». Il n'avait pas supporté que je le raye pour un synonyme, j'avais choisi autonomie, c'en était trop pour lui, comment avais-je pu croire un seul instant qu'ils étaient semblables. Ils prirent alors le pouvoir sans que je puisse y faire quoi que soit. Dès que ma plume touchait la page, les mots apparaissaient autour, à mon corps défendant, ils faisaient une assemblée générale au bout de laquelle l'un d'eux se détachait pour se glisser sous la plume. J'avais perdu la maîtrise de l'écriture. Je vous écris ça pour vous alerter, ils vont stv k dekdnb sf xjozp ,l !dgdlldlnxllsx....

Rozenn Lefort

C'est l'hiver, tout est mort...paraît-il :

Le bois est en morceaux séchés, cassés, compostés. L'herbe stagne, la terre est froide, stérile, figée. Pourtant, George Sand a dit avec justesse qu'à cette période, « les rayons obliques du soleil sont les plus violents de l'année » et Matisse d'ajouter... « Il y a des fleurs partout pour qui veut bien les voir » !

Dans mon jardin où les autres vivaces ont disparu sous terre, l'hellébore attire et accroche le regard de son blanc éclatant. La pâquerette redresse sa corolle au moindre redoux, la perce-neige pointe depuis des années à pareille époque et au même endroit bien que ce lopin ait été retourné maintes fois. Ce matin même, des bruyères protégeaient en touffes généreuses le pied d'un rhododendron frileux et penchées sur la route, les stalactites des noisetiers gagnaient quelques millimètres quotidiens.

Fleurs observées et promesses de fleurs :

Trois feuilles de narcisses par ci, une pointe de tulipe par là. Je n'ai pourtant rien fait et la culture est là, dans la mémoire de mon jardin...

Et ce mot Fleur, n'est-il pas mon maître-mot et n'en suis-je pas son esclave pour ce billet que je tente d'écrire ?

Dans mon placard, fleur de farine...

Dans mon buffet, fleur de sel...

Dans mon frigo, un bon gros chou-fleur...

Dans ma bibliothèque, la fine fleur de la littérature française...

Dans un vase, un petit bouquet de roses blanches compulsivement acheté au dernier moment à la caisse de chez Aldi...

Et sur ce vase, une fleur aux larges pétales ocre sur un verre opale que Gallé eut savamment appliquée !

Il y a bien des fleurs partout, chez celle qui a vu et qui veut bien vous en parler !

Patrick Futersack

La vie c'est comme une bicyclette : Il faut avancer pour ne pas perdre l'équilibre (Albert Einstein) ...et plus tu pédales moins vite, et moins tu y arriveras rapidement. Einstein aurait pu y penser...

Le verbe aimer est difficile à conjuguer : Son passé n'est pas

simple, son présent n'est qu'indicatif et son futur est toujours conditionnel (Jean Cocteau)... mais jamais il ne peut être impératif, ni surtout plus que parfait. Jean Cocteau aurait pu terminer sa phrase...

Un livre a toujours deux auteurs, celui qui l'écrit et celui qui le lit (Jacques Salomé)... Moi je pense qu'il y a celui qui l'écrit.....et celui qui le signe.

Il ne faut pas avoir peur du bonheur. C'est seulement un bon moment à passer (Romain Gary)... Alors faut-il craindre le malheur alors que ce ne serait seulement qu'un mauvais moment passager à supporter ?

Ce n'est pas parce qu'on demande rien qu'on sait tout (Gilles Paris)... Mais ce n'est pas non plus parce qu'on demande tout qu'on ne sait rien !

Un poète est un monde enfermé dans un homme (Victor Hugo)... Et si vous êtes croyant, alors vous pourrez poéter plus haut que votre culte.

La culture c'est ce qui reste quand on ne sait rien faire (Françoise Sagan)... C'est aussi ce qui reste quand on a tout oublié (Edouard Herriot).

Les vieux ne parlent plus, ou alors seulement parfois du bout des yeux (Jacques Brel)... Ils ne voient pas non plus, ou alors seulement parfois du bout des doigts.

Il faut garder quelques sourires pour se moquer des jours sans joie (Charles Trenet)... Il faut aussi garder des joies pour les jours qui manqueraient de sourires.

La mémoire, c'est l'imagination à l'envers (Daniel Pennac)... Mais le manque d'imagination aide et génère la mémoire.

Les mots sont nos esclaves (Robert Desnos)... mais nous sommes esclaves des mots, c'est là l'origine de tous nos maux.

Pourquoi vouloir décrocher la lune quand on est dans les étoiles (Etienne Daho)... et comment vouloir avoir la tête dans les étoiles quand on est toujours dans la lune ?

On croit que les rêves c'est fait pour se réaliser. C'est ça le problème des rêves ; C'est que c'est fait pour être rêvé" (Coluche)... et pourtant, il n'empêche que c'est souvent un rêve de pouvoir réaliser son rêve, non ?

.....
.....
11 février 2013

Marie-Thérèse Leroy, Alain Huré, Régine Loubière, Annie Maugard, Rozenn Lefort, Paulette Teindas, Guy Teindas, Dominique Pelegrin...

.....
Philippe Delerm, le trottoir au soleil

..... **Paulette Teindas**

Mon petit plaisir égoïste...

J'ouvre un œil et déjà je ne pense qu'à mon petit moment à moi, mon petit moment égoïste.

Je soulève les draps et m'extirpe en silence pour laisser dormir mon compagnon de lit.

Il fait encore un peu sombre mais, avant d'aller à la cuisine, je m'arrête dans la véranda pour un petit coup d'œil à mes plantes, comme si elles avaient pu changer depuis la veille au soir ; ceci dit, j'ai certaines fois la bonne surprise d'un bouton d'orchidée éclos durant la nuit.

J'arrive dans la cuisine et, deuxième rituel : donner à manger au chat qui, dès qu'il entend mes pas sur le carrelage, secoue frénétiquement la porte pour me dire qu'il veut manger.

Chose faite, je m'installe sur mon tabouret de bar, devant la

cafetière, et, ô Délice (troisième rituel très important), mon premier café du matin; je le déguste tout en regardant par la fenêtre qui donne sur le bois.

Le premier rayon de soleil filtre à travers les arbres; c'est un spectacle magnifique. En ces jours d'hiver, les oiseaux volettent de partout pour trouver les quelques graines qui restent d'hier; mésanges, rouges-gorges, pies, moineaux et même un pic épeiche se disputent l'entrée de la petite maison où je dépose les graines tous les matins; le rouge-gorge a une certaine tendance à squatter l'entrée, gonflant son poitrail rouge, en défiant ses compagnons.

Je me rassieds et, maintenant, deuxième petit café; je prends mon téléphone portable et envoie un SMS à mon fils; il doit être huit heures et, à cette heure-là, il promène son chien dans les rues de Barcelone; nous échangeons des banalités du style: il a neigé cette nuit; bonne journée ; réponse: ici, soleil magnifique, chemise sans manches, chaleur printanière!!!

Ces petites conversations sont devenues un rituel auquel nous tenons l'un et l'autre car nous avons l'impression d'être plus proches malgré les distances.

J'ai même droit à des photos, c'est super! Avec notre fille, elle aussi à Barcelone, c'est plutôt le soir que nous avons ces petits moments d'exception.

Beaucoup vous disent : trop de communication tue la communication ; je ne suis pas de cet avis et je souhaite pouvoir profiter encore longtemps de ces rares moments où je sais me poser et prendre mon temps.

Ces petits rituels me ravissent!... et c'est peut-être ça le bonheur

..... **Alain Huré**

Les jours de course, on se lève tôt, c'est un samedi ou un dimanche, on laisse les autres dormir, ils ne nous accompagnent jamais ou alors ils ne nous rejoignent qu'à l'arrivée. On regarde par la fenêtre le temps qu'il fait, la course à pied tient d'abord compte de la météo, on aime le temps clair, sans pluie ni neige, pas trop chaud ni trop froid, sans vent, surtout de face... autant dire qu'on n'est jamais contents mais les intempéries feront partie du défi à relever, en plus des quinze, vingt ou vingt-cinq kilomètres sur l'asphalte des rues. Seul dans la cuisine, on se fait cuire un steak haché et des pâtes, à six heures du matin ! Ça aussi, ça nous éloigne des autres qui, si jamais ils se lèvent en même temps, grimacent en buvant leur café-tartine avec le dégoût de l'odeur de viande matinale.

Puis on prépare son sac, sa bouteille d'eau, ses fruits secs, ses biscuits vitaminés, on ne veut pas connaître le coup de pompe dans la montée de Versailles, la honte. On se met déjà en tenue, short, chaussures confortables sur des chaussettes sales, la chaussette propre fait plaisir à la vue mais on est sûr des ampoules à l'arrivée. On met un haut de survêtement sur son tee-shirt pour le trajet mais c'est tout. Ah oui, un sac poubelle, indispensable pour l'attente du départ, sous la pluie fine avec ce vent coulis qui vous glacera les muscles qu'on viendra d'échauffer. Et on part enfin, on embrasse ses proches comme si on partait explorer l'Amazonie, on prend le métro, on est fier de parader en tenue de champion au milieu de ces gens mal réveillés, trop habillés qui vous regardent de travers. Plus on s'approche du lieu du départ, Tour Eiffel, Mairie d'Issy ou Esplanade de Vincennes, plus on est nombreux dans la même tenue, une armée qui avance... Nous partîmes cinq cent mais par un prompt renfort... En fait, on est quinze, vingt mille à piétiner en chœur sous la banderole. Et, quand on part, on est invincible, une cohorte colorée que rien n'arrête. Si on croise des voi-

tures qui essayent de couper le flot, malheur à eux, ils récoltent coups de poing ou de pied sur leur carrosserie, le coureur ne supporte pas qu'on le freine, surtout pas un engin qui fume. Sur le parcours, on est les héros, chacun avance à sa foulée, on calcule son temps, on s'arrête aux ravitaillements le minimum de temps, on n'est plus que deux jambes et un chronomètre, le reste n'est que décor. Sur les trottoirs, on nous applaudit, si ce n'est pas nous, c'est le frère ou le mari qui court à côté mais on prend ça pour nous, un balayeur africain nous lance au passage : Bravo les hommes-courage. Ça fait du bien !

La fin est toujours solitaire, on rentre en soi pour y trouver les forces qui nous permettront de finir, on est partis en groupe, on termine tout seul, la banderole, là-bas, au bout de l'avenue, pourquoi a-t-elle l'air de s'éloigner encore ?

Et après ? Après, on relève la tête, on met dans sa poche la médaille distribuée à tous, on remet son haut de survêtement et on reprend le métro avec ceux qui viennent de se lever et vont faire leurs courses, acheter le pain, les gâteaux du dimanche et faire le tiercé, on les regarde comme des feignasses, civilisation d'avachis. On bombe le torse, il y en a même qui mettent leur médaille autour du cou. Et on attend la douche, on se demande même si on n'a pas fait tout ça que dans ce seul but, le plaisir de la douche sur le corps fatigué, sale, aux muscles tétanisés, l'eau chaude, cette invention merveilleuse qu'on laisse couler sans retenue en regardant les affaires qui puent la transpiration sur le carrelage de la salle de bains

Rozenn Lefort

Dégustation

-Tu prépares le café ?

-Mais bien sûr, mon amour !

Alors, l'hiver, elle s'installe sur le canapé ou sur une chaise tirée vite fait sur le seuil du séjour, histoire de capter l'éphémère rayon du soleil de 13 h ou encore, en été, elle rejoint le banc du jardin savamment installé pour avoir un regard panoramique et critique sur le jardin d'agrément. Et elle attend... tout en préparant un carré de chocolat noir, parfois deux... on ne sait jamais. Et elle attend... tout en lorgnant les titres du quotidien qui est arrivé juste à temps pour la cérémonie du café. Elle se dit qu'elle va bien lui laisser ce petit plaisir de l'ouvrir le premier- c'est tout de même lui qui paie l'abonnement depuis 35 ans !

Et elle attend... tout en se disant que cette petite attente lui fait du bien, lui est précieuse car c'est sa première pause de la journée, point d'orgue d'une matinée active.

Et elle n'attend plus car il arrive avec deux tasses. Elle reconnaît tout de suite la sienne qui n'a ni sucre ni cuillère. Elle se précipite goulument sur la première gorgée mousseuse, délicatement amère et chaude, croque un huitième du carré de chocolat noir (toujours du noir !) doux et résistant sous les incisives et alterne ainsi sa double dégustation en se demandant par lequel elle terminera : le café ou le chocolat ? Dilemme infernal qui lui fera croquer le deuxième carré si la décision n'a pas été prise à temps.

Il a fini son café et posé son journal, geste rituel avant d'aller faire une petite sieste toute aussi rituelle. Alors, elle se précipite fébrilement sur la liasse de papier, cherchant la grille de mots croisés qui n'est jamais à la même page. Elle se penche et commence à lire :

1- Horizontal : petit plaisir de la vie (11 lettres).

Elle trouve tout de suite, c'est comme une évidence : DEGUSTATION !

25 février 2013

Marie-Thérèse Leroy, Alain Huré, Annie Maugard, Guy Teindas, Anne-Marie Marchay, Eric Rondeau...

Le corps... Daniel Pennac « Journal d'un corps »

Patrick Futtersack

Avoir un corps, sentir son corps, regarder son corps, soigner son corps : Est-ce vraiment si important dans une vie ?

Passer des heures dans sa salle de bains à s'occuper de son corps, à le regarder, à le détailler, à le critiquer, à vouloir l'améliorer, l'embellir.

Aimer son corps, aimer que les autres aiment son corps, qu'on le regarde et qu'on l'admire ; le lui dire, ne pas oublier de le lui dire, de la féliciter, de lui montrer qu'on l'envie.

Mais quoi ? A quoi pense-t-elle quand elle regarde son dos dans le miroir de derrière qui réfléchit dans le miroir devant elle ? Vouloir regarder de force ce qu'elle ne peut pas voir naturellement, se tordre le cou, se contorsionner.

A quoi pense-t-elle pendant ces exercices narcissiques ? Ne pense-t-elle qu'à son corps, à ce qu'il est, à ce qu'il aurait pu être, à ce qu'elle voudrait qu'il soit ou qu'il devienne ?

Il est vrai que toutes ces publicités sur les cosmétiques et les esthétiques, toutes ces incitations à soigner son corps par des cures thermales et autres, toutes ces invitations à parfaire son alimentation pour atteindre un poids idéal, tous ces défilés de vêtements et sous-vêtements divers et variés propres à mettre le corps en valeur... sclérosent véritablement le naturel de la beauté de son corps, naturel de sa beauté, qui est, tout naturellement... beau.

Et quel est son état d'âme face à tout cela ?

Miroir, Ô son beau miroir, dis-lui, dis-le lui ce qu'elle souhaite, ce qu'elle souhaite voir, ce qu'elle souhaite entendre, et surtout... ne te trompe pas.

Eric Rondeau

Corps à corps

Comme tous les soirs, avant même que j'aie touché la clenche de la porte d'entrée, Elliott vient de lancer son petit jappement bref et familier. Lorsque j'ouvre la porte, une agréable odeur envahit mes narines. Je m'aperçois que Paul est déjà arrivé. Il est vautré dans le fauteuil, un verre à la main. Je me dirige vers Jeanne qui est affairée devant le poêlon, pour lui faire la bise. Je lui dis que ça sent bon et que j'ai hâte de passer à table.

- Assieds-toi et sers-toi, me dit-elle, Jean va bientôt arriver. Le Porto est sur le buffet et les verres sont déjà sur la table.

Je prends la bouteille en passant, je me sers un verre et je m'assieds confortablement dans le fauteuil. Le chien, qui vient de laper quelques gorgées dans sa gamelle, va s'allonger près de la cheminée. Il est maintenant parfaitement immobile, il dort. Je me demande s'il va entendre son maître arriver et lancer son petit jappement habituel.

Jean va être content car ce soir je lui ai préparé un ragoût dont je sais qu'il raffole, mais attention à ce qu'il ne prenne pas au fond. Je pose mon verre, je me lève et je me dirige vers le fourneau pour remuer les pommes de terre. Il faudrait que Jean arrive avant que Paul siffle la bouteille. Ah, Elliot dresse la tête vers la porte puis jappe d'un coup bref, Jean doit être sur le palier. Jean ouvre la porte et jette un regard vers Paul en venant

vers moi.

- Ca sent bon, me dit-il en me faisant la bise, j'ai hâte de passer à table.

Je lui dis de s'asseoir et de se servir un verre de Porto.

Avec ce ragoût qui mijote depuis maintenant une heure, il fait chaud et moi aussi j'ai soif. Je vais boire un coup dans ma gamelle. Je m'installe près de la cheminée, immobile. Paul, vastré dans le fauteuil, croit que je dors. Il ne sait pas que j'attends mon maître. J'entends ma maîtresse poser son verre et se lever pour remuer notre repas. Elle a toujours peur que les pommes de terre prennent au fond du poêlon. Ça sent bon. Ah, j'ai l'impression qu'il arrive... Wouf !

Alain Huré

Dans la salle de bains, je me regarde dans la glace, comme tous les matins. Comme tous les matins, la glace ne ment pas, comme dans les contes où elle dit qui est la plus belle, le miroir est beau mais je ne le suis pas. Ce n'est même pas une glace déformante. Non, je suis laid mais laid, d'une laideur insondable... Pendant l'enfance, j'ai cru ma mère, mes grands-parents, mes oncles et tantes qui affirmaient que j'étais beau, parfois le plus beau, disaient-ils mais, même là, je me méfiais, je n'avais qu'à les regarder pour me dire que leur sens esthétique ne pouvait qu'être complètement tordu, d'ailleurs, si on lui avait rajouté une bosse, mon oncle aurait fait un Quasimodo parfaitement acceptable et ma mère... non, je ne dirais rien sur ma mère... Sur moi, en revanche, j'ai le devoir de ne rien cacher. De toute façon, si on peut cacher des pieds disgracieux ou des plaques exémateuses sur le torse, il est difficile de cacher son visage. A moins de se transformer en un de ces super héros, cagoule sur la tête, masque sur les yeux... on ne m'ôtera pas de l'idée que ceux-là, ils ont choisi ce genre de costumes pour éviter une psychanalyse ou de longues opérations esthétiques... et le tchador, c'est encore réservé aux femmes, les veinardes.

Bref, revenons à moi. Après une enfance à recevoir des coups de tous les copains, ce qui n'arrangeait pas mon apparence, soit dit en passant, j'ai vu arriver l'adolescence avec espérance et appréhension, j'avais bien lu le vilain petit canard, bien que mes parents aient fait tout leur possible pour me le cacher, mais, chez un copain, après une raclée, je l'avais trouvé et lu d'une traite. C'était comme une Bible pour moi, à l'époque. J'étais cet être incompris dans son clan mais d'une grande beauté pour les autres, seulement, dans le miroir, je n'arrivais pas à imaginer quelle tribu reculée de quelle contrée encore inexplorée pouvait avoir des têtes comme la mienne. J'ai espéré qu'en grandissant, mes oreilles se recolleraient, mes paupières ne tomberaient plus, mon nez se redresserait mais, tout ce qu'il advint, c'est qu'apparurent des centaines de boutons sur la joue et le front que mes pauvres cheveux épars n'arrivaient pas à cacher. C'est dire que j'avais vu apparaître l'âge de la puberté comme une grande traversée du désert. Je n'allais pas être déçu. Au moins, si j'étais drôle, intelligent, musicien, doué pour quelque chose, ça me rendrait, sinon désirable, du moins d'un commerce agréable... mais, basta, rien de tout ça.

Alors, j'ai décidé d'en finir et de faire le geste que j'aurais dû faire depuis longtemps... j'ai brisé le miroir, celui de la salle de bains, tous les miroirs, partout où je vais, je les casse, je les casse, je les casse...

18 mars 2013

Marie-Thérèse Leroy, Alain Huré, Annie Maugard, Anne-Marie Marchay, Eric Rondeau, Régine Loubière, Patrick Futtersack...

Jeux d'écriture

Eric Rondeau

Horoscope du signe « Bleu »

Vie professionnelle :

1° décan : privilégiez les boulots pour lesquels vous n'avez aucune expérience

2° décan : c'est dans votre tenue de travail que vous serez le plus à l'aise

3° décan : si vous broyez du noir au bureau mettez-vous au vert
Santé :

1° décan : arrêtez toute exposition au soleil dès que vous êtes à point

2° décan : si vous trouvez qu'un steak bleu est rouge consultez votre opticien

3° décan : évitez de rire jaune en mangeant une orange

Amour :

1° décan : pour stopper une relation ennuyeuse mâchez un fromage à moisissure

2° décan : si le ciel devient noir c'est que vous êtes arrivé au 7°

3° décan : si vous rougissez sans raison vous risquez d'être maron

Définition de pièces

Un salon c'est une pièce dans laquelle on présente des animaux ou des voitures

Une salle c'est une pièce dans laquelle il y a plein de poussière

Une salle des fêtes c'est une pièce dans laquelle tout est à refaire

Une chambre c'est une pièce dans laquelle l'air est comprimé

Un cabiби c'est une pièce dans laquelle on enrôle des espions

Un grenier c'est une pièce montée.

Et pour Patrick :

Dans ce camp, vous avez le choix entre la yourte aux fruits et la yourte nature.

Patrick Futtersack

1er Sujet : Faire un texte (genre horoscope) avec un mot tiré au sort. Mot tiré : MICRO.

Ceux qui sont du signe du Micro, ascendant Larsen, entendront siffler des serpents qui susurreront, ça c'est sûr, sur leur tête sans savoir si sérieusement cette sensation sera susceptible de les satisfaire.

Cependant, les descendants des ascendants Larsen verront microniser les effets sonores générés par leurs aïeux jusqu'à leur extinction presque totale à la limite d'acouphènes discrets.

2ème Sujet : "Les verbes du Quotidien" : Décrire une journée par la simple énumération de verbes à l'infinitif :

Rêver, se retourner, s'éveiller, se réveiller, se gratter, se soulever, se rendormir, somnoler, se gratter, se lever, se gratter, se chauffer.

Se laver, se coiffer, se bichonner, se parfumer, s'essuyer, se gratter, s'essuyer, se gratter, se reculotter.

Petit-déjeuner, ranger, s'habiller, téléphoner, travailler.

Déjeuner, ranger, jardiner, bricoler.

Goûter, débarrasser, bricoler, lire, écrire, préparer, dîner, digérer, débarrasser, se soigner, se droguer.....

3 ème Sujet : Ecrire un petit texte à partir de "Ce fut un grand désappointement pour nous et nous en étions à ne savoir que faire " (tiré de Robinson Crusoë), en introduisant les mots " Merci, Bonjour, S'il vous plaît".

Ce fut un grand désappointement pour nous et nous en étions à ne savoir que faire. Eh ! Monsieur ! Bonjour ! Aidez-nous s'il vous plaît. Merci d'avance ...

4 ème Sujet : Définir chaque pièce d'une maison, d'un appartement en utilisant " ...est une pièce dans laquelle..." et en ajoutant une pièce inutile.

La cuisine c'est la pièce dans laquelle elle exerce ses talents culinaires que nos invités apprécieront dans le dining-room (salle à manger en français), qui est une pièce dans laquelle nous prenons nos repas, avant de terminer par le café et de petits gâteaux dans la salle de séjour (living-room en anglais) qui est une pièce dans laquelle on vit la plupart du temps et dans laquelle on se détend.

Et puis, en fin de soirée, détente bien méritée dans la chambre à coucher (bedroom, in english) qui est une pièce dans laquelle on se repose dans l'intimité.

Enfin, demain matin, comme je n'aurai certainement pas envie de faire quoi que ce soit, je me réfugierai dans ma Nothing-room personnelle, pièce dans laquelle il n'y a rien à faire, où, là, je pourrai me retrouver seul avec moi-même, serein, à écouter longuement le silence.

.....
Alain Huré

Signe : moustache

On naît moustache mais on ne le sait pas tout de suite, il faut attendre quelques années pour le savoir, on est d'abord duvet. Les femmes natives de la moustache le cachent, on les appelle les bacchantes, leur rencontre avec les hommes du même signe peut donner un effet velcro préjudiciable au couple. Le natif de la moustache est accusé de vouloir cacher quelque chose alors qu'il met en valeur la bouche. Il tachera d'éviter de raser ses voisins et de les traiter de blaireaux.

Le natif de la moustache a du nez, il peut être ascendant guidon de vélo, Napoléon III, Brassens ou Staline.

Santé : poil au nez.

Travail : essayez d'arriver pile poil à l'heure.

Amour : le natif de la moustache aime les femmes à poil.

Les verbes du quotidien à l'infinitif qui racontent une journée

Sursauter, écouter, bailler, descendre, pisser, bailler, se doucher, s'habiller, embrasser, monter, déjeuner, écouter, redescendre, sortir, allumer, dessiner, procrastiner, écrire, peaufiner, lire, chanter, dessiner, épistoler, s'étirer, bordéliser, manger, boire, regarder, marcher, s'asseoir, écrire, regarder, embrasser, brosser, laver, rêver.

Ce fut un grand désappointement pour nous et nous en étions à ne savoir que faire. La machine qui nous avait été livrée ne correspondait pas du tout à la commande. Je décidais néanmoins de la brancher. Un écran s'alluma, on recula ensemble quand une voix électronique nous dit *Bonjour* dans dix-huit langues différentes. J'appuyais sur la touche Français, la machine me répondit *Merci*... je ne savais toujours pas à quoi ça pouvait servir. Sur l'écran, elle me proposait des services extraordinaires, du ménage à l'achat de billets d'avion en passant par d'autres plus personnelles qui nous firent rougir, Ewa et moi. J'essayais la reconnaissance vocale en lui demandant un repas complet

pour deux... elle se mit à fumer et s'écroula en se disloquant, nous disant d'une voix mourante : il fallait dire s'il vous plaît...

Une maison, un salon, c'est une pièce dans laquelle... ajoutez une pièce inutile

L'entrée, c'est la pièce par laquelle on sort, elle pourrait donc s'appeler la sortie sauf quand j'y entre. La salle de séjour, c'est la pièce où on séjourne comme la salle à manger est celle où on mange, la salle de bains est celle où je me douche ce qui l'énerve, elle ne supporte pas que je l'utilise pour autre chose que ce à quoi son nom la destinait. La chambre, c'est la pièce où les députés se réunissent, ils la libèrent avant la nuit, je n'en ai jamais encore trouvé un sous mon lit. Le bureau est la pièce où j'ai mon bureau, c'est le principe des poupées russes, dans le tiroir de mon bureau, que je n'ose pas ouvrir, je suis sûr qu'il y a une pièce appelée bureau dans laquelle, etc... à l'infini. La cuisine c'est la pièce où on cuit, je n'ai jamais pu manger un steak tartare, tout y cuit d'office, on peut d'ailleurs l'appeler aussi l'office, même si on n'y dit pas de messes.

La pièce inutile est la pièce de monnaie où je range habituellement mon argent liquide, elle est étanche quand l'argent liquide descend dans les profondeurs, qu'on appelle les fonds. Quand on est en manque de fonds, on est à sec.

.....
.....

Atelier du 8 avril 2013

Marie-Thérèse Leroy, Christiane Rosset, Régine Loubière, Annie Maugard, Alain Huré, Anne-Marie Marchay, Rozenn Lefort, Guy Teindas

.....
Le fusil de chasse.

Ecrire un fait avec trois points de vue...

.....
Naissance d'un amour de petit-fils

La MAMAN : N'est-ce pas qu'il est beau ! Jamais j'aurais imaginé que l'acte de mettre au monde un petit homme était aussi pénible et douloureux. Certes, je fus très bien traitée, pour ne pas dire excellemment traitée. La gentillesse et la prévenance du personnel hospitalier ont été remarquables, et pourtant, il s'agit d'un hôpital ouvert à tous et non d'une clinique privée. C'est encourageant de le constater dans notre pays. Si seulement c'était comme ça dans tous les services d'Etat, ce serait extraordinaire la démocratie.

La présence de mon mari m'a été d'un grand soutien moral et j'ai du mal à imaginer qu'il puisse en être autrement. Mais quand l'épreuve est finie, on vit dans l'extase, c'est le bonheur, rien que du bonheur.

Le PAPA : Je ne peux pas dire qu'il est beau bien que tout le monde le déclare ainsi comme par obligation ou bienséance. J'ai du mal à me faire à l'idée qu'il s'agit de MON FILS. Je devrais éprouver de l'amour paternel pour cette petite créature. Je suis sûr que cela viendra avec le temps. Pour l'instant, il est mignon, mais rien de plus.

Je suis heureux d'avoir assisté à l'accouchement car c'est un moment d'une rare émotion. Deux êtres qui s'aiment vivent ensemble l'aboutissement de leur amour. C'est très beau mais bien plus que le bébé lui-même.

Quant à l'accouchement prétendu « dans la douleur », je n'ai pas eu l'impression que c'est aussi terrible que les femmes veulent bien le dire ; mais c'est facile pour moi de faire une telle

déclaration car jamais, bien-sûr, je n'aurai l'occasion d'en mesurer l'intensité. Mauvaise plaisanterie.....

Pour le moment, je suis heureux et fier d'être PAPA. C'est beau la vie.

Rozenn Lefort

Vive la technologie ! (Version madame)

Sans être « accro » de mon portable, j'étais vraiment désolée d'avoir brisé malencontreusement son écran en refermant brutalement la porte du coffre sur mon sac ; il fallait absolument en racheter un autre. Donc, direction Lannion, mon mari Olivier me servant pour l'occasion de chauffeur au cas où le stationnement dans la ville s'avérerait difficile en cette période estivale. Et, en effet, comme le parking était bondé, je le laissai là, nous donnant rendez-vous devant la boutique SFR dès que notre nouvelle voiture, dernier modèle Scenic aurait trouvé place.

A l'endroit présumé du rendez-vous se trouvait nouvellement une boutique de chaussures et celle des téléphones avait déménagé dans le bas de la ville. J'attendis donc cinq minutes, les yeux rivés en alternance aux deux endroits d'où pouvait apparaître Olivier.

Dix minutes...point de bonhomme

Mais qu'est-ce qu'il fait ?

Vingt minutes, toujours personne et évidemment point de portable pour le renseigner...

25 minutes- si je partais, je l'imaginais déjà furieux d'avoir mis tant de temps à poser sa voiture (à l'autre bout de la ville, qui sait ?) pour ne pas me retrouver.

35 minutes, c'est long, en plus je n'avais pas besoin de chaussures et j'avais déjà lu tous les titres des journaux de la librairie d'en face.

Tant pis, j'expliquerais et, inquiète et énervée je m'en allais quérir ce nouveau portable.

Par chance, l'achat fut vite fait et je revins essoufflée en remontant le chemin parcouru. Sur le parking je vis Olivier, heureux et, semblait-il, soulagé de me retrouver, à côté de la voiture, toutes portes ouvertes et moteur bourdonnant.

J'étais partie avec la clé et la Scenic dernier cri ne peut ni arrêter le moteur, ni fermer les portières si la clé n'est pas près de vous ! Qu'on se le dise...

Vive la technologie ! (Version monsieur)

J'acceptais d'emmener ma femme à Lannion, en principe uniquement pour l'achat d'un nouveau portable mais il n'était pas exclu de faire d'autres emplettes que je n'aime faire qu'en vacances et dans cette ville. Arrivés sur la place du Mar'hala, je dis à Rozenn de prendre de l'avance pendant que je me garerais, que je saurais bien la retrouver, que la boutique de téléphonie n'était pas compliquée à trouver.

A peine était-elle partie qu'une place se libéra et ravi de cette aubaine, je réalisais une superbe manœuvre qui me mettait en position de retour. J'étais fier d'avoir pu faire tout cela en un temps record. J'appuyai sur le bouton stop. Le moteur ronronnait encore. Je renouvelais l'opération- aucun effet- le circuit ne se coupait pas. Impossible d'ailleurs de caler, j'avais choisi l'option « boîte automatique » dont je me vante auprès de mes amis!

Ah ! Mais, elle ne va pas m'la faire...

Eh bien si ! Je m'aperçus que Rozenn était partie avec la clé empêchant l'arrêt total du véhicule. Me voilà bien : tout clignotait sur l'écran : CARTE NON DETECTEE et des points d'exclamations rouges s'affichaient avec insistance. Moi, roi de la logique masculine imparable, j'étais gêné, embarrassé, voire

désespéré. J'aurais pu continuer sur la rue du centre-ville et lui crier devant la boutique de me passer les clés : impossible, l'artère était coupée à la circulation en raison de la grande braderie. Mais aussi, que m'auraient réservé les réactions de la voiture en roulant sans clé-elle m'aurait peut-être crié « au voleur ! »

Si Rozenn avait la bonne idée de ne pas m'attendre, mais elle ne peut pas deviner où je suis, et comment le lui dire, elle n'a justement pas de portable !

C'est vraiment interminable d'entendre un moteur qui tourne pendant 35, 40, 45 minutes ! Mon réservoir ne risquait pas d'être à sec, je venais de faire le plein.

Mais qu'est-ce qu'elle fiche ? Elle a bien dû se douter, tout de même, avec l'intuition féminine, elle va s'impatienter, prendre une décision.

Depuis une heure, j'étais là, planté à côté de la voiture, toutes portes ouvertes et moteur moulinant. J'étais un peu honteux de la pollution que j'infligeais à l'environnement. Et tout à coup, je la vis. Elle semblait rouge, essoufflée et plutôt surprise de me voir souriant et particulièrement heureux de son arrivée.... Et pour cause...

Je prendrai un Rendez-vous avec le technicien Renault à mon retour et je lui dirai ce que j'en pense de cette technologie – gadget !!

Alain Huré

Lui -On nous a encore séparés, elle et moi. A table, on ne nous met jamais ensemble, elle d'un côté, moi de l'autre. Elle est si belle, j'aime ses courbes, elle est si longue, si fine... et pourtant, tout le monde sait que nous nous adorons mais notre destin... nous faisons partie de deux familles que tout sépare. Je vais essayer de la frôler furtivement pendant le repas, j'en frémis d'avance, on a si peu de moments à passer ensemble...

Elle -Il est là, à mes côtés mais si loin. Comme il est beau, comme il se tient droit. Pourquoi notre destin est-il de vivre séparés. C'est déjà miraculeux qu'on soit là, à la même table, si près mais... oh, il m'a touchée. Quel fou ! Ce qui me ravit, c'est de savoir que je vais nager avec lui, tout à l'heure et que nos deux corps vont s'ébattre, enfin librement, amoureuxment... mais pour mieux nous désunir ensuite. Oh, fureur de la destinée. Le dessert arrive, tant mieux.

L'autre -C'est pas mal, ce restau, le décor est sympa, on y bouffe pas mal... mais alors, c'est bizarre cette sensation que j'ai... mon couteau et ma fourchette, je les sens vibrer entre mes mains... et plus je les rapproche, plus ils vibrent, j'ai l'impression qu'ils sont aimantés.

Atelier du 22 avril 2013

Marie-Thérèse Leroy, Christiane Rosset, Régine Loubière, Annie Maugard, Alain Huré, Anne-Marie Marchay, Paulette Teindas

4 propositions

Alain Huré

Sa robe légère à fleurs passait régulièrement d'un genou à l'autre, elle s'agitait nerveusement devant sa tasse de thé vert qui devait avoir refroidi maintenant. Par instants, elle glissait sa

main dans ses cheveux blonds, coupés courts, son visage était régulier, agréable, elle devait avoir vingt-cinq ans, guère plus. Par cette belle après-midi, la terrasse du café du Commerce était prise d'assaut, le premier soleil de printemps avait réveillé la ville comme après une saison d'hibernation. Tous levaient la tête pour mieux sentir la chaleur les pénétrer, comme des tourterelles, ils tendaient au plus haut leurs cous pour mieux attraper la plénitude des rayons encore timides. Elle seule dénotait au milieu de tous ces immobiles, elle qui bougeait continuellement, regardait sa montre toutes les trente secondes, se penchait pour essayer de lire l'heure à l'horloge du beffroi, elle hésitait à prendre une cigarette dans son sac, personne ne fumait, elle ne voulait pas attirer les regards méprisants et les toux exagérées de ses voisins. Plus le temps passait, plus elle respirait rapidement, s'arrêtant pour prendre une longue bouffée d'air et la soufflant longuement par le nez en grognant presque. Elle attendait, c'était sûr. Je buvais ma bière à la table voisine, rien ne m'échappait de sa nervosité, je la plaçais, il n'arrivait pas, ce salaud... ça ne pouvait être qu'un homme pour la mettre dans cet état, un goujat qui ne lui téléphonait même pas, elle avait posé son portable devant elle et, par moments, le regardait fixement.

Au bout d'une heure de ce manège, je n'y tins plus, je pris mon verre maintenant presque vide et partis m'asseoir à sa table. Elle sursauta, je lui avais fait peur. D'un sourire, je lui fis comprendre qu'elle n'avait rien à craindre.

-Pardonnez-moi, mais quel est ce malotru qui ose vous poser un lapin et vous met dans des transes pareilles ?

J'avais choisi d'allier la sincérité à un langage châtié qui la mettrait en confiance. Elle sourit à son tour, un sourire tout entier de politesse.

-Je n'attends personne, monsieur, je cherche seulement des idées pour un devoir de l'atelier d'écriture, je n'ai plus que quinze minutes et le soleil est si beau. Je dois lui porter mon texte juste après.

-Mon Dieu, quels sont donc ce sujet et cette personne qui vous terrorisent ainsi ?

-Elle ? Elle nous fait crouler sous des devoirs qui nous rappellent l'école.

-Et ce sujet du jour ?

-Les choses qui me scandalisent et que j'aimerais changer...

Je fermais les yeux et songeais : chacun rêvait, depuis Aladin, à ce pouvoir merveilleux, chacun en avait proposé, des vœux, depuis l'Antiquité, des centaines d'histoires qui tendaient à prouver que ça devenait de pire en pire par la suite et qu'il valait mieux revenir à la situation de départ, malgré ses injustices. J'ouvris les yeux et la regardais, elle était jeune, idéaliste et sans doute un peu sottée, elle allait sûrement me répondre « j'aimerais juguler la faim dans le monde, plus de guerres, la jeunesse idéale et la richesse morale, bien sûr » et plein d'autres âneries du même sucre. Elle me regardait, l'air anxieux, elle attendait ma réponse comme on attend un oracle, je n'allais certes pas la décevoir, je resterais sibyllin. D'un ton grave, je débitais :

-Verts chameaux nombreux sous la pluie, arrogants, courageux couteaux de poche, cardons épineux genevois... Alain, terminai-je en me présentant.

Je pouvais lire dans ses yeux la perplexité, la surprise et l'interrogation mêlée du plus de réflexion profonde qu'elle pouvait. Elle avait noté mes mots et les regardait comme une poule qui aurait trouvé un couteau. Puis, sursautant, d'un coup, après un regard à sa montre, elle se leva et, comme le lapin d'Alice, courut en criant :

-Je vais être en retard, je vais être en retard, la Reine ne sera pas

contente...

Et elle disparut dans la bouche de métro la plus proche.

Je repris mon livre, me replongeais dans les récits de ces romanciers anglais et américains, poètes pour la plupart, alcooliques très souvent, qui racontent sans pudeur leurs hontes, généralement lors de lectures publiques ou signatures dans un salon du livre. La lecture des humiliations des autres est d'un réconfort...

..... **Marie-Thérèse Leroy**

La terrasse du café

Une jeune femme d'environ 25 ans, boit un thé à la terrasse ensoleillée du Café du Commerce, elle consulte régulièrement sa montre.

-« Mais c'est pas vrai, il fait quoi ? J'ai l'air d'une godiche à attendre comme ça ! C'est bien le jour pourtant ! C'est même lui qui a choisi l'heure ! Et l'autre gus là qui m'r'luque en biais ! Pas de sms ! Rien ! Silence radio ! »

-« S'en aller ? Pas possible ! Sûre que Maman lui a rappelé que c'était lundi, que c'était mon anniversaire ! Alors c'est ça, il cherche à acheter des fleurs. C'est malin, car ici tout le rond-point de la place des Ternes est occupé par la fleuriste ».

-« Et le garçon du Café du Commerce qui n'arrête pas de me tourner autour. Non, non, je ne prends rien en attendant. Sûrement pas ! En plus c'est à lui de payer. C'est chacun son tour ! Quelle plaie d'avoir un petit frère ! Il ne me lâche pas et il n'est jamais là quand il faut. Comment je vais faire moi, tout à l'heure, s'il n'arrive pas ! ».

-« Lila est vraiment sympa de m'refiler les clefs, mais les voisins y vont râler si on arrive trop tard ! Pas simple de déménager un meuble du second étage à la cave. Je parie qu'il a oublié d'emmenager la couverture pour le protéger ».

-« Suis tellement contente d'avoir trouvé ce studio en plein Paris. Faut bien le meubler ! Et pas un rond devant moi ! Lui, il a plus de chance avec sa Gaëtane ! Ah le voilà, tout ébouriffé ! Quelle allure ! Et avec un sac Fnac ! Après tout c'est mieux pour le déménagement !

-« Salut ! Oh la la, si tu savais ! Incroyable ! Suis tombé aux invalides sur Frigide Barjot ! J'ai mis trente minutes à me dégarer de ses bras velus ! Un vrai cauchemar ».

Le garçon revient : « Je vous sers quoi ? »

-« 2 remontants ! »

..... **Christiane Rosset**

Cunégonde, assise sur une chaise du bistrot, ses longs cheveux blonds, souples et brillants envahissant ses épaules, sortit son réveil de son sac, de peur que sa montre ne tombe en panne.

En effet, elle était là depuis déjà 2 heures au moins, pour être sûre d'être à l'heure pour son RV important de 18h30.

Elle connaissait bien le Café du Commerce, pour y être allée déjà de nombreuses fois. Elle s'y sentait à l'aise avec les nombreuses possibilités de s'installer à l'étage qui lui convenait, selon son humeur, son désir de tranquillité ou de partage, désir de chahuter avec ses voisins, ou de s'installer dans un petit coin discret à l'abri de tout regard.

Trois étages avec l'escalier en colimaçon et un grand espace au milieu qui permet de voir, pratiquement, tous les consommateurs du rez-de-chaussée jusqu'au 3ème étage.

Elle s'était donc installée au 3ème, au bord de la rampe, ce qui lui permettait de voir absolument toutes les personnes qui entraient au Café.

Bien vite, elle changea d'étage, se disant qu'il était mieux que son invité à qui elle avait donné RV, ne la voie pas tout de suite. Elle s'installa donc au fond d'une des mezzanines du 2ème étage qui avait accès à l'escalier central.

A cet endroit, son invité sera obligé de la chercher dans tous les recoins à chaque étage. Elle resta là, passive, allumant cigarette sur cigarette, bien que cela fut interdit, et commanda un diabolomenthe. Il était déjà 17h quand elle eut des sueurs froides : et si jamais son homme, trop pressé, trop nerveux ou trop indifférent, décidait d'annuler subitement son RV ?... S'il était trop fainéant pour monter au 2ème étage ?...

Non, il fallait absolument qu'ils se rencontrent... Elle ne pouvait imaginer ce RV manqué !

Pour se rassurer, elle descendit au RDC et s'assit à une petite table, face au passage qui donnait directement sur l'entrée de la rue du Commerce.

Maintenant, rassurée, elle ne pouvait le manquer, ni lui non plus. Il ne pourrait pas dire qu'elle n'était pas là si jamais il avait l'idée de ne pas la voir au dernier moment...

Elle commanda un thé au garçon de café qu'elle connaissait bien, mais celui-ci lui dit qu'il était absolument interdit qu'elle fume puisqu'elle était dans le passage de tous ceux qui entraient et sortaient. Bon, elle accepta la consigne, rangea son paquet de cigarettes, sortit le réveil de son sac : il était 18h !

C'était l'heure où le Café du Commerce battait son plein. Dérangée sans arrêt par ceux et celles qui entraient en retirant veste ou manteau et par ceux qui sortaient bruyamment, excités par les nombreuses bières successives, avalées avec régal. Mais, peu importe, elle était tellement heureuse de cette rencontre !

Il faut dire qu'en général, tout le monde est gai dans ce lieu si typique de la capitale. On vient de loin : de la Seine, de l'Ecole Militaire, du Grand Palais, des Champs Elysées, de la banlieue... On y est à l'aise, le Parking est gratuit sur présentation de la facture de consommation. Le décor magnifique n'a pas changé depuis l'entre-deux-guerres. Cela fait partie du bien-être de chacun.

Cunégonde jette un œil sur sa montre et sur son réveil... Il était déjà 18h25 à sa montre et 18h sur son réveil... Quelle était la bonne heure ? Elle se tourne vers la vieille horloge 1900, accrochée sur le mur central : 18h30 !... Que se passe-t-il ? Pourquoi ce retard ?

Elle se lève précipitamment, fait tomber sa tasse de thé encore pleine sur sa robe légère ; en faisant un geste pour la rattraper, elle tombe de tout son long en se cognant la tête sur la colonne en fer qui soutient la mezzanine.

Un attroupement de curieux s'entassent pour voir, mais aussi ceux qui sont pressés de sortir... Elle verse des larmes de douleur et d'effroi qui se mêle au sang qui jaillissait de son crâne. Son maquillage qui était magnifique se délite, ses longs cheveux s'emmêlent, son corsage se défait et tombe à côté d'elle, son sac, resté ouvert, s'éclate sur le sol avec tout son contenu : des pièces de monnaie, trois tubes de rouge à lèvres, sa brosse à cheveux, son peigne, son passeport, ses différents trousseaux de clés, son portefeuille ses paquets de cigarette... et la photo du Monsieur qu'elle attend depuis plus de deux heures.

Garçon ! Vite, aidez-moi !

Elle hurle ! Je veux me cacher, je suis presque nue, ma jupe est déchirée, je n'ai plus de corsage... Quelle heure est-il ?...

- Il est 18h32, Madame

- Ah ! Oh ! c'est fichu !

- Mais non, Madame, je vais vous aider...

- C'est trop tard répond-elle. Il va arriver

Horreur ! Allongée par terre, au milieu de tous ces déchets trem-

pés et éparpillés, elle lève son regard vers le passage de l'entrée et pousse un cri désespéré : C'est LUI, le voilà qui arrive, magnifique, élégant comme un Prince, un léger sourire aux lèvres, une jolie cravate rose foncée sous le col de sa chemise verte à pois noirs sous un costume ultra chic en soie noire, une écharpe mauve, négligemment drapée sur ses épaules. Il avance, un peu étonné de ce brouhaha et cette nuée de personnes qui l'empêche, momentanément, de s'avancer vers sa Belle, qu'il est impatient de rencontrer.

Peut-être n'est-elle pas là ? Qui sait, avec ces embouteillages, dans Paris, pour venir jusqu'ici...

Il fait circuler son regard inquisiteur vers les étages supérieurs en attendant que le passage se libère, mais ne la voit pas... Son impatience, tout à coup, lui fait jouer des coudes auprès de cet attroupement insupportable. On le laisse passer. Il regarde en l'air en marchant sur quelques choses de mou et dur en même temps... Tiens, qu'est-ce donc ? Il baisse son regard vers sa chaussure. En effet, il écrase une cuisse de femme qui le fait rouler par terre.

Ah ! Mon Dieu ! dit-il. Mais que fait cette folle à moitié nue et souillée par ce désordre nauséabond qui l'entoure ? Furieux, il se relève saute par-dessus ce corps vautré pour continuer son chemin vers la terrasse du rez-de-chaussée. Mais il ne la voit toujours pas. Il prend l'escalier et monte à tous les étages, en regardant partout, jusqu'au fond des mezzanines. Rien ! Elle n'est pas là !

Tranquillement, il s'assoit derrière une petite table, et attend. 18h45.

Une jeune femme brune monte l'escalier et vient s'asseoir à la table voisine...

Elle est magnifique, de beaux yeux noirs et profonds, une bouche ... à croquer...

Aussitôt séduit, il lui dit tendrement : Madame, voulez-vous vous installer à côté de moi ? Vous êtes ravissante !

En bas, pendant ce temps, Cunégonde observe le spectacle, terrassée de douleur... Les pompiers arrivent et la mettent sur une civière, direction les urgences vers l'Hôpital le plus proche.

A vous d'imaginer le chapitre suivant de : « sur la terrasse d'un café »...

.....
.....
Atelier du 13 mai 2013

Marie-Thérèse Leroy, Régine Loubière, Alain Huré, Anne-Marie Marchay, Rozenn Lefort

.....
Un ethnologue chez le coiffeur.

..... Marie-Thérèse Leroy

-« Bonjour ! Vous avez gagné au tirage au sort ».

Si je n'avais pas reconnu la voix de ma coiffeuse préférée, Maryline, j'aurais immédiatement raccroché. Mais c'est une réalité ! J'ai bien gagné au tirage au sort et pour 487 euros de maroquinerie. Je fantasme déjà. J' imagine une super valise à roulettes, bien solide pour affronter les bagagistes de tous les aéroports du monde. Evidemment que je confirme ma venue, en plus un « pot » à l'heure de la fermeture, cela ne se refuse pas. Effectivement, nous dégustons une boisson à bulles et des petits fours sympas.

Deux énormes cartons attendent au milieu de la pièce : l'un pour moi, l'autre au contenu identique pour ma coiffeuse. A l'intérieur de chaque carton, 15 sacs en superbe plastique flamboyant

de marque Séquoia, de couleur noire verte bleue et beige, pour tous les goûts.

L'ambiance se détend et les langues se délient. Je savoure les anecdotes entre coiffeurs et coiffeuses de toutes générations :

-« Tu te souviens de ce monsieur à qui j'ai coupé l'oreille. Je venais juste de m'acheter de nouveaux ciseaux »

Je découvre en fait qu'au moins trois clients ont connu cette mésaventure, je ne l'aurais jamais imaginée.

-« Et comment l'ont-ils pris ? » je demande.

-« Pas trop mal à part celui qui s'est fait recoudre le lobe de l'oreille et qui a voulu me faire un procès. C'était à mes débuts » explique la patronne du salon. « Le mieux est d'avoir des ciseaux qui ne coupent pas trop »

Stupéfaite, je ne suis pas au bout de mes surprises :

-« Et celle qui s'est endormie après le shampoing au massage ! Je n'arrivais plus à la réveiller. J'ai dû lui faire un rinçage à l'eau froide ».

-« Au moins, tu ne risquais pas de la brûler comme l'autre fois avec madame D. Faut dire que pour un rien sa peau marque tout de suite ! »

-« Le pire, c'est la tête qui arrive impeccable. Tu ne te méfies pas. Et tu découvres un locataire, puis un autre et encore un autre. Là c'est la tuile, tu ne souris plus du tout. T'imagines tout le matériel à faire désinfecter, et en plus faut finir la cliente. On s'y attend plus chez les enfants, mais y en a pas tant que ça, finalement ! »

-« Et celle qui ne voulait que la laque Elnett, car naturelle, so-disant, une coiffure en mouvements, elle disait, la cliente ».

Alors, la patronne va continuer de raconter, elle est intarissable : les indéfrisables, la cliente qui a refusé de payer et qu'il a fallu défriser ! les mises en plis du samedi « pour la semaine » : « je me demandais comment elles faisaient pour dormir »

Les temps ont changé : « De nos jours, les clientes demandent une tête qui ne sort pas de chez le coiffeur ». Pas simple !

Je repars avec mon carton et mes 15 sacs qui brillent de toutes les couleurs. Puis je passe la soirée à téléphoner aux copines, cousines, nièces.....

Régine Loubière

Florine tenait le salon de coiffure en bas de la cité où j'habitais avec mes parents et ma sœur.

Son neveu Francis travaillait avec elle. Toutes les femmes du coin aimaient s'y faire coiffer, quand j'y pense, c'était plus pour Francis que pour les talents de Florine. Certaines venaient deux fois dans la semaine. Moi, c'était presque tous les jours. Après les devoirs, bien entendu et les jours de vacances. Mais pas pour m'y faire coiffer. Non, moi, c'était pour les chiens. Il y avait Hugo, le Fox terrier de Florine, un peu raleur, je dirais même caractériel, imprévisible. Il avait ses têtes quoi ! Je crois qu'il m'aimait bien. Il y avait... Tiens ! Je ne me souviens plus de son nom ! C'est dingue ! Enfin, bref. Ça me reviendra peut-être au cours de mon récit. Le chien de Francis, un lévrier afghan, aux poils longs et soyeux blancs. Mais quel con ce chien ! En fait, con, peut-être pas, car les cons, hormis être cons, peuvent être gentils, voire même sympas des fois. Non. Lui, était méchant, on s'en méfiait. Pourtant, je l'ai connu bébé. J'aimais le promener, ainsi qu'Hugo de temps en temps, quand il était décidé. Mais le lévrier a grandi, j'ai continué un temps de le promener, mais cela n'a pas duré. En plus de grandir, il a pris de l'assurance, mais du poids aussi. Et les gens qui me voyaient au bout de sa laisse, se demandaient qui promenait l'autre. J'ai stoppé les balades le jour où il a décidé d'aller à droite, alors que moi,

je voulais aller tout droit et qu'il a tenté de me chiquer le poignet. Bref. J'ai continué mes visites au salon par plaisir, mais aussi pour les commérages des clientes. Quand j'y pense... J'aurais pu écrire un mémoire. Une fois coiffées, certaines restaient pour jacasser, comme si durant leur soin, elle n'avaient pas eu le temps. Du coup, on avait les cancans du quartier. Pendant ce temps, j'aimais décoller les papiers à permanente autour des bigoudis. Je triais ensuite les bigoudis par couleur et les séparais des piques tout en les écoutant. Certaines étaient rigolotes, on se marrait bien. Mais pour d'autres, la méchanceté prenait toute son ampleur. Tout le monde y passait. Nous aussi en notre absence. Mais bon, on savait relativiser. On se connaissait tous, donc, cela n'avait pas grande importance. Le temps passant, Francis est parti ouvrir son propre salon sur Paris. Florine a pris sa retraite en vendant son salon à un ancien apprenti qui tient toujours le salon. Je n'ai pas attrapé le virus de la coiffure, ma sœur, si. Maman habite toujours dans le même immeuble. Quelques anciennes clientes bien vieillissantes, viennent encore s'y faire coiffer. Mais l'ambiance n'est plus la même. C'est une autre époque. L'une d'entre elles s'y rend plusieurs fois dans la semaine, par jour quelques fois. Mais ni pour les beaux yeux de la coiffeuse, ni par besoin, mais grâce à Alzheimer.

Alain Huré

On est une vingtaine, on est debout, les mains dans les poches, on se regarde sans trop se parler, on ne se connaît pas encore, ça viendra, on le sait, on est là pour ça, pour passer un bout de temps ensemble... mais, pour l'instant, c'est le silence... ou seulement quelques plaisanteries grasses, les plaisanteries qu'on est en droit d'attendre du groupe de bidasses qu'on est, ces recrues du jour. Les regards de tous vont vers le haut de la tête des autres, on évalue l'étendue du massacre à venir. Il y a ceux qui ont déjà anticipé, ceux-là, ils ont une coupe parfaite, à un doigt au-dessus des oreilles, même pas un centimètre de hauteur de cheveux, une désolation consentie qu'on regarde, nous, comme un fayotage vulgaire et prémonitoire de leur future obéissance servile aux ordres les plus cons. Nous, les autres, c'est-à-dire la frange la plus à la mode, et quand je dis la frange, c'est plutôt la tignasse, le cheveu long, la mèche rebelle qui cache l'œil, la coiffure louis quatorzième, la crinière chevaline, en un mot, la toison. Et nous, donc, qui sommes fraîchement arrivés dans cette caserne pour y laisser un an de notre jeune vie, on sait que, comme Samson, notre force de contestation va tomber au rythme des touffes de nos boucles qui couvriront le sol de la pièce d'à côté. On n'a pas le temps de se faire des cheveux blancs que l'adjudant, j'appelle encore adjudant tous les gradés que je vois, c'est le grade qui me semble être le plus con, j'affinerais avec le temps.... L'adjudant, donc, passe sa tête rasée et gueule : toi, viens.

On ricane, c'est pas encore notre tour et le type choisi a une coiffure qu'on pourrait qualifier de Beatles décapotable, chauve déjà sur le dessus et longs derrière, un modèle du genre. Un gros, un balourd un peu lent, on le surnommera « Jumbo Jet », hausse les épaules et lance :

-A un cheveu près, c'était moi le premier...

Il ne risquait pas grand-chose, lui, il avait une brosse courte qui faisait très conscrit. On a ricané, nerveusement, et on a renchéri pour dissiper notre malaise derrière des goguenardises assez farces...

-C'est tiré par les cheveux, ton histoire...

-On ne va pas se crêper le chignon...

-Il est arrivé comme un cheveu sur la soupe...

-Oh, putain, taisez-vous, j'ai mal aux cheveux...

Et il est sorti, le premier... et le silence s'est fait. Un massacre, le Dien Bien Phu de la tondeuse, l'Hiroshima du ciseau. Tendu. Ou presque. En s'approchant bien, on distinguait encore quelques poils rescapés mais horriblement mutilés. Je n'ai pas eu le temps de pleurer sur cette extermination de masse que l'index gras de l'adjudant m'a pointé.

-Toi !

Ma main s'est alors perdue dans mes boucles blondes, les rejetant sur mes épaules dans un geste de défi. Je suis entré. Deux jeunes appelés attendaient autour d'un vieux fauteuil rouillé de coiffeur. A terre, une fourrure de toutes les nuances s'épaississait, un tapis de la jeunesse assassinée. Dans leurs yeux, la morne lueur des bourreaux.

Je passerai sur l'horreur du premier passage de la tondeuse, ce défrichage qui ouvrait aux hordes soldatesques le chemin de mon cerveau vaincu, je passerai sur l'image désolante que je voyais dans le miroir, ce n'était pas moi, je le jure, ce mercenaire aux idées aussi courtes que ses cheveux... non, je dirai simplement le froid immense qui est tombé sur moi, je rentrais de plein pied dans l'ère glaciaire. Et cette ère durerait un an !

Rozenn Lefort

L'EPREUVE DU COIFFEUR

Qui vous coiffe d'habitude ?

-C'est Sabrina.

-Elle est en vacances.

-Tant pis.

-Et qu'est-ce qu'on fait ?

Je n'ai pas échappé encore une fois à la question rituelle et inélégante qui m'agace depuis toujours : qu'est-ce qu'on fait ?

Cette forme de politesse populaire, à la troisième personne, comme sur les marchés : et qu'est-ce qu'elle veut ? Et elle voudra autre chose ? Elle termine là ?

Dans les salons de coiffure aux couleurs des marques franchisées, on tente de pratiquer les bonnes manières en vous offrant un café par ci, une boisson rafraîchissante par là, ou un peu de lecture.

Et puis on vous pose la question : qu'est-ce qu'on fait ? Ça tombe comme un couperet.

-Coupe- brushing, s'il vous plaît...

-On fera un soin ?

Non. J'arrive à dire NON maintenant de façon libre et déterminée, mais combien de fois ai-je dit OUI en pensant NON pour ne pas fâcher la patronne vissée à la caisse et qui vérifie du coin de l'œil que ses coiffeuses sollicitent bien cette vente complémentaire.

Ensuite, me voilà face à l'épreuve d'explicitation de ce que je souhaite. Je n'ai pourtant pas de difficulté à m'exprimer dans la vie courante, mais devant la coiffeuse, je ne trouve pas les mots :

Court dans la nuque -court comment ? Avec démarcation ? Sans démarcation ?

Mèche sur le devant - dans quel sens ? Balayée ? Effilée ? Au carré ? Plongeante ?

Ça m'arrangerait de lui dire : tout comme vous, mais aujourd'hui ce n'est pas possible car ma coiffeuse affiche des mèches d'Iroquois rouges, noires et blanches savamment coincées dans un rasage latéral.

J'ai un peu peur. Heureusement un maxi poster est affiché non loin de moi et je lui dis :

-Dans l'esprit de cette photo

-C'est court vous savez...

J'ai encore un peu peur, mais l'épreuve est incontournable. Au bac, une shampoineuse stagiaire me prend la tête d'une main hésitante, mais en revanche s'applique à me faire de délicieux massages crâniens selon la leçon qu'elle a récemment apprise : 3 cercles sur les tempes, dans un sens, puis dans l'autre, suivi d'un décollage des racines. Je ferme les yeux, c'est agréable. Je quitte le bac affublée d'un turban de mamamouchi.

Après, c'est du sérieux :

Raies, pinces, ciseaux, mèches, peigne, font un ballet rythmé et précis avant qu'un autre balai ne vienne débarrasser le sol de ces poils gisants.

Je ne ressemble pas encore au poster, même avec beaucoup d'imagination.

J'entre dans la dernière phase du supplice : le brushing ou coiffage.

Mon Iroquoise, avec dextérité et un poil de rudesse prend les mèches, les tire, les allonge, les repose délicatement sur mon crâne. A la fin de l'opération, je suis encore loin du poster.

Arrive la phase finale. Elle ébouriffe tout dans un sens puis en contresens, empoigne l'ensemble de la chevelure pour la répartir mèche par mèche qu'elle remouille et resèche.

-C'est fini !

-On met un peu de laque ?

Atelier du 27 mai 2013

Marie-Thérèse Leroy, Régine Loubière, Alain Huré, Paulette Teindas, Patrick Futersack, Annie Maugard, Christiane Rosset

Un lieu et des personnages, avec des mots imposés

Alain Huré

« Antoinette, nom de Dieu, pourquoi tu m'as trainé ici, qu'est-ce qu'on est venu faire dans la neige, tu crois que ça me fait rêver, ce paysage pentu que ça fait trois jours que je ne fais rien que de glisser sur ces... comment t'appelles ça, déjà ? Des skis!? Où que t'as vu que je vais me promener sur ces bouts de bois, je suis un gars du boulevard de la Chapelle, moi, tout de même, je ne suis pas un de ces péquenots qui profitent des gens de la haute pour se faire du fric et se la couler douce le reste de l'année. Quand je t'ai connue, tu étais rose et jolie, ta beauté m'a ensorcelé... Quand tu m'as demandé de partir en vacances, pour te ressourcer, comme tu dis... Comme si, à Pantruche, le fleuve ne te suffisait pas, il te faut la source maintenant ? Quand on se promenait sur les fortifs, tu ne jouais pas à la grande dame, ma



beauté. N'oublie pas que ta petite bouille arrondie, c'est mézigue qui l'a vue en premier et qui t'a sorti de la bouillasse et du clandé. Et maintenant, tu me traînes sur ce funiculaire, qu'à Montmartre, on en aurait honte, même pas fermé, que je me trimbale un rhume façon himalayaesque, le nez qui coule que j'éternue à en déclencher des avalanches... Hein, un téléphérique, tu dis, en plus ils inventent des mots pour épater le chaland.

Bon, on est en haut, qu'est-ce qu'on fout maintenant ? Ils sont tous partis de l'autre côté, pourquoi tu m'emmènes vers le précipice ? Je te promets que tu vas voir ce que tu vas prendre quand on va arriver à l'hôtel de la station... la station ? Encore un mot à la mords-moi le nœud pour ce bled pourri... mais, tu fais quoi, arrête de me pousser, je glisse... Aaaaaaaah ! »

Antoinette rajusta son chapeau sur ses lourds cheveux bruns, c'était fait, elle n'aurait plus qu'à crier, l'accident semblerait naturel. Elle ne pouvait plus le supporter, ce mac, ce sale type, encore heureux qu'il était plein de fric et qu'il l'avait sortie du ruisseau. A elle la belle vie, maintenant, à la Chapelle... Elle se pencha en souriant pour regarder son corps tordu dans la neige, en bas. Et elle se mit à hurler.

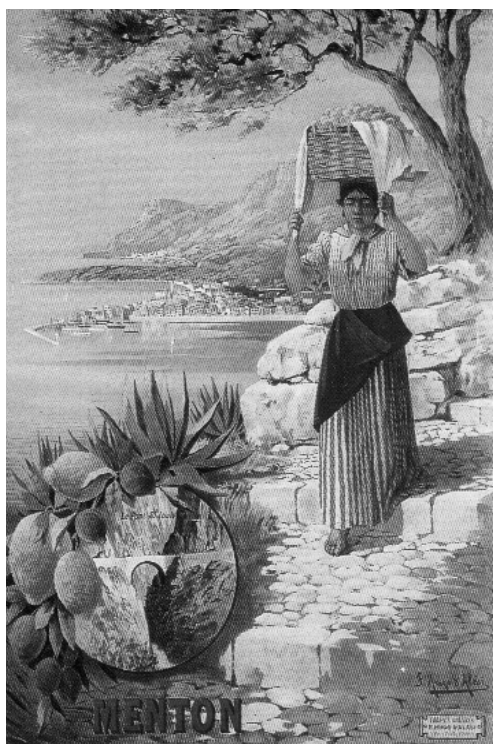
Patrick Futersack

J'admire les géraniums roses sur le mur d'en face, vision un peu floue à travers une vitre pourtant bien astiquée, brillante, laissant aussi voir le bleu du drapeau qui flotte au fronton de notre Mairie.

Mais, à cette heure, ce qui est à la fois gai et bizarre, c'est la cuisine littéraire que Marie-Thérèse nous a concoctée : rassembler des mots, les ranger, idée farfelue qui nous entraîne à fêter passionnément et avec étonnement les retrouvailles des participants à l'atelier, bref : tout pour sympathiser tous ensemble, chacun à son échelle, à sa mesure, avant même de s'être mis au travail, pendant l'exercice, et même après la séance.

Régine Loubière

Rosalie n'a jamais quitté son Menton natal. Hier encore, elle



portait sereinement son panier de citrons sur la tête, longeant la mer calme bleu azur, faisant attention de ne pas louer une marche en descendant l'escalier, beaucoup trop pentu à son goût. La journée était ensoleillée mais venteuse, juste ce qu'il faut pour ne pas trop suer sous l'effort. Elle ne trouvait jamais le temps d'aller se baigner et rien que d'y penser, ça la fai-

sait saliver. Elle se contentait de regarder sur la plage ces touristes, pour la plupart parisiens, jouissant de ce soleil si rare dans leur région. Ce paysage méditerranéen, assurément plus doux, les faisait voyager loin de la Seine et de la gigantesque cathédrale Notre Dame. Belle Rosalie, qui n'a jamais vu Paris, ne connaît que bateaux de pêche et de plaisance. Sait-elle vraiment ce qu'est un bateau mouche ? De flâner sur l'île de la cité ? Mais se pose-t-elle la question, pendant que les baigneurs barbotent et se rafraîchissent sans s'apercevoir que, chaque jour, la jolie provençale passe derrière eux avec son panier de citrons qui les désaltéreront au bar de la paillote ?

Paulette Teindas

Pourquoi le chaleureux groupe de Jambville veut-il partir à Venise ?

Pour se détendre et laisser de côté cette verdure jambvilloise haute et colorée ? Ou tout simplement pour se réchauffer sous le ciel bleu de cette belle ville, ce dont ils ont toujours rêvé. Battre le pavé, vêtus légèrement, et après, se promener au milieu des vieilles pierres et des colonnes de marbre.

Ils navigueront, se laisseront bercer par le doux clapotis de l'eau sous la gondole et admireront le ciel embrumé.

Mais comment et avec quel argent vont-ils partir ?

Désormais, il faut prendre une décision éclairée et Alain et Guy



l'ont trouvée....

Faire la manche à la sortie de l'église pour subvenir aux besoins du groupe!!!

Atelier du 10 juin 2013

Marie-Thérèse Leroy, Régine Loubière, Alain Huré, Guy Teindas, Patrick Futersack, Annie Maugard, Rozenn Lefort, Anne-Marie Marchay,

21 rue des Iris, bâtiment G, Jambville

Chacun invente un personnage (qui servira plus tard pour un roman)

Régine Loubière

Je m'appelle Gustave Lefrançois tout attaché, de naissance, mais pour les gens du village, je suis « Le Gus ». Me demandez pas pourquoi, moi-même ne pourrais le dire.

C'est depuis toujours. Si mon nom n'était pas mentionné sur les papiers officiels, je penserais bien qu'il s'agit de mon unique

patronyme. Même Maman a fini par me nommer ainsi. Mon père, je l'ai pas connu. Je suis né un 21 Mars 1942, jour du printemps. Ma mère avait 21 ans depuis 2 jours, et nous habitions au 21 rue des Iris depuis avant ma naissance, m'a-t-on dit. Le chiffre 21 est important chez nous. « C'est un signe », disait maman. « Mais un signe de quoi ? » Disais-je. « Arrête avec toutes tes questions » a été l'unique réponse. Encore aujourd'hui, cela reste un mystère. Elle-même n'a jamais su dire pourquoi.

Nous sommes au bâtiment G, je crois que c'est pour ça que je m'appelle Gustave.

Finalement, elle devait être superstitieuse Maman. Elle s'appelait Pâquerette Lefrançois, je parle au passé car elle nous a quittés le 21 Décembre dernier. Tiens ! Encore un 21. Je vous disais que je n'ai jamais connu mon père, mais j'ai toute ma vie durant, pensé que Pâquerette non plus. Ou du moins, si peu. C'était en 41, pleine guerre. Les soldats étaient de passage, les autres aussi, et chez Pâquerette, il y en avait du passage. Quand j'étais petit, sur le chemin de l'école, j'aimais dépenser les quelques sous gagnés, ça et là, au bistrot du coin, pour quelques friandises. Je les entendais les poivrots, derrière, s'agiter et rigoler en me voyant. Et lorsque je m'apprêtais à franchir le seuil de la porte, ils me criaient : « Alors Le Gus, le passage est ouvert au 21 ? » Je comprenais pas bien, mais je sentais bien que c'était pas gentil. Bien plus tard, j'ai su. Mais qu'importe. Elle était ma Maman, et je n'ai jamais manqué de rien. Je suis jamais parti de la maison sauf pour le service militaire, en pleine guerre d'Algérie, la seule occasion de ma vie de voyager. A mon retour, je suis rentré au 21 rue des Iris 78440 Jambville, bâtiment G, RDC. Et ça n'a jamais changé. A 14 ans, j'ai eu mon certificat d'étude, et je n'ai pas été plus loin. Le Maire, qui aimait bien Pâquerette, m'a embauché comme cantonnier et je le suis resté jusqu'à la retraite. Avec le recul, je me demande s'il n'a jamais espéré tout au long de sa vie que « Le Gus » soit son fils. Lui qui fut veuf très jeune et n'eût jamais eu d'enfant. Il aura été à sa façon, le père que je n'ai jamais eu. Je pense que c'est grâce à lui, si Pâquerette a tenu bon. Ce n'était pas facile tous les jours. Elle en a supporté des sarcasmes, des railleries des villageois, sans jamais broncher. Curieusement, pour moi, à l'école, ça se passait bien. Les copains, j'en avais plein. En classe mes résultats étaient bons. Et l'instituteur ne faisait pas de différence. Plus tard, mes copains sont restés mes copains.

Deux sont devenus mes amis. Certains sont partis, d'autres sont restés et vivent encore ici.

Roger, le fils du maréchal-ferrant, s'est marié avec Lucienne la fille du bistrotier. Ils ont eu 4 enfants, tous mariés et partis dès qu'ils ont pu. Je suis le parrain de l'aîné. Et Albert, comme moi est resté vieux garçon. Il était fils de bûcheron et d'une jolie couturière. La seule amie de Pâquerette.

Alain Huré

Dans ce village, je ne connais presque personne, je suis arrivé là par hasard, locataire de ce deux pièces avec vue sur la rue, au troisième étage de cet immeuble, 21 rue des Iris. Un immeuble dans un village de campagne a toujours un air incongru, l'immense majorité des habitants vit dans des maisons avec jardin, neuves ou vieilles, qu'importe, c'est toujours au ras du sol. Nous, ici, on représente la verticalité urbaine, une incongruité qui fait peur.

J'ai quarante-deux ans, je m'appelle Sigismond... je sais, c'est ridicule à notre époque, de s'appeler Sigismond, mes parents ont trouvé beau de m'affubler de cet antique prénom haut-allemand dont l'étymologie signifierait la victoire de la bouche, sieg pour

la victoire et mund pour la bouche. Ils espéraient sans doute faire de moi un grand orateur, un tribun, un chanteur, que sais-je, le mystère restera entier. Il est entier depuis leur disparition alors que j'avais cinq ans. Disparition est le mot, leur voilier n'est jamais rentré au port de Saint-Quay-Portrieux où je les attendais sur le môle, comme les bretonnes attendaient leurs terre-neuvas. Depuis, je n'ai jamais mangé plus de crabe. Depuis, aussi, je ne parle pas beaucoup, je mets un point d'honneur à contredire la malédiction de mon prénom, je suis presque muet comme une tombe.

Je suis donc là par hasard, pour mon métier, j'ai dû louer au plus près de Meulan, je suis croque-mort, dans un crématorium flambant neuf. Voilà, c'est dit, vous comprenez maintenant que j'ai du mal à entretenir des relations de voisinage dans ce village. J'ai bien essayé, la première année, je suis allé à la fête, j'ai tenté, comme partout, de briser la glace, de briser ce silence glacial qui m'entoure, c'est tout juste s'ils ne m'ont pas viré à grands coups de pied, je cassais l'ambiance, ils ne savent pas que ce sont les bons vivants qui font les meilleurs morts. Le feu d'artifice, je l'ai vu de ma fenêtre, c'était le bucher de leur hospitalité qui crépitait dans la nuit. Aux larmes, citoyens.

Bien sûr, je vis seul, mes brèves aventures ont tourné court, les femmes n'aiment guère sortir avec ce genre de métier, elles viennent chez moi une fois et elles comprennent, les tentures, les bougies, cette ambiance feutrée et froide à la fois, je m'y sens à l'aise, elles pas. Je ne désespère pas d'en garder une, un jour, dans mon métier, on ne désespère jamais, j'ai croisé dans l'escalier la locataire du quatrième sur jardin, elle a dans les yeux une mélancolie et le pas trainant des malheurs passés qui ne sont pas loin de m'exciter. Peut-être l'inviterai-je pour Halloween...

Marie-Thérèse Leroy

LILA

Je m'appelle Lila et j'habite au 21 rue des Iris au dernier étage du bâtiment situé juste derrière le parterre d'iris. C'est incroyable comme les iris sont beaux cette année ! Quand je les caresse, j'ai l'impression de toucher un velours soyeux, je le fais délicatement du bout des doigts pour ne pas les froisser. Les couleurs sont fantastiques, des bleus, des violets, des jaunes, des oranges virant au brun. Même les iris blancs dégagent une chaleur qui me redonne le moral. Je les regarde et je ne me lasse pas.

Mes parents, paix à leur âme, sont allés en vacances dans le sud. C'est là-bas, à Saint Rémy qu'ils ont choisi mon prénom. Ils visitaient l'asile où était interné Vincent Van Gogh. Sur ses premières toiles peintes à Saint Rémy, il peignait des iris et aussi des lilas. Le tableau des iris trône au-dessus du canapé du salon, une reproduction, évidemment ! Les iris du tableau bougent sans arrêt, les tiges sont entremêlées. Mais leur couleur est exactement la même que certains iris du parterre, là, en bas !

Mes parents n'ont pas voulu me prénommer Iris à cause de l'appartement. Ils sont tout de suite tombés amoureux de cette résidence jambvilloise construite autour de ce parterre. Pour eux, il était hors de question de déménager. C'est pourquoi je me suis appelée Lila en souvenir de l'autre tableau de Van Gogh. C'est du moins ce qu'ils m'ont toujours expliqué.

A l'école du village, les autres me trouvaient bizarre. Je connaissais par cœur toutes les dates de naissance non seulement des enfants mais aussi de tout le village. Evidemment, c'était facile pour moi, j'apprenais par cœur toutes des tables de multiplication, de division, d'addition et de soustraction.

Mes compétences sont reconnues dans ce village. Ainsi à la fête du village samedi dernier j'ai secondé la trésorière grâce à

ma rapidité et ma vivacité d'esprit, on a réalisé 227 entrées au barbecue.

C'est sûr que je me sens différente des autres mais pas autant que les autres me voient anormale et m'occuper des espaces verts, j'ai pu réaliser mon rêve : rester au 21 rue des Iris. Chaque jour, je compte les iris, un vrai bonheur !

Patrick Futtersack

21 rue des Iris, ça y est, j'ai trouvé et pénètre sous un vaste porche sculpté et enfille une longue allée, magnifique, arborée, fleurie, jusqu'au parking du bâtiment G où une large place semblait m'attendre.

Je me gare, sors de ma voiture, ajuste ma cravate et ma veste et m'enfourne dans le couloir vers l'ascenseur dont la décoration et le luxe laissent à présager de ce qui m'attend.

Deuxième étage, dit noble, palier somptueux, porte en chêne massif sculpté.

Je sonne. Sans attendre, une jeune soubrette, classique, robe noire et tablier blanc, coiffure stricte, m'ouvre la porte et m'introduit dans une petite entrée où elle me prie élégamment d'ôter mes chaussures ! Pour être surpris, je suis surpris, mais je m'exécute sans vraiment me poser de question, et c'est alors que cette brave demoiselle sort d'un petit placard bien discret une paire de gros chaussons rouges, vraisemblablement tricotés artisanalement par une quelconque grand-mère, et me demande de les enfiler, ce que je fis avec un peu de réticence car ce rouge écarlate à mes pieds ne manque pas de me ridiculiser quelque peu. Mais bon ! Mon but est de rencontrer la personne pour laquelle je suis venu. Alors, Allons-y!

Et la soubrette, ayant constaté avec discrétion et satisfaction que mes pieds étaient ainsi aseptisés, me conduisit dans un bureau élyséen, après une marche sportive le long d'un couloir de dix mètres de long tapissé d'une très épaisse moquette jaune clair, ce qui explique la privation de chaussures dont je venais d'être victime.

Bureau ministériel, miroirs géants sur les murs, nombreux tableaux de maîtres, larges fauteuils accueillants. Je m'assois dans l'un d'eux devant le majestueux bureau et eut la désagréable surprise de m'enfoncer, au point que mes genoux se retrouvèrent à hauteur de ma poitrine, avec ma veste écrasée - alors que je l'avais soigneusement rajustée avant de monter - et ma cravate de travers que je m'empressais de remettre en place.

C'est alors que Monsieur Aristide Dupin de Lamotte de Beaujour entra, avec, lui aussi, de magnifiques gros chaussons tricotés vert pomme, vint vers moi, me serra la main pour m'accueillir du haut de son mètre quatre vingt dix, me dominant nettement, moi, impuissant du fond de mon fauteuil profond...profond.

Il alla s'asseoir à sa place à son bureau, et nous commençâmes notre entretien, mon visage au ras de sa table et quelque peu mal à l'aise dans cette position stratégiquement calculée par mon hôte : Moi tout petit, enfoncé presque à ras de terre...avec mes chaussons rouges !

J'aurais tout vu, tout vécu, tout subi.

Au bout d'une heure d'entretien, il appela Henriette pour lui commander une légère collation que j'étais invité à déguster dans le grand salon bleu, juste à côté, cosu, grandes tentures bleues aux fenêtres de trois mètres de hauteur, large lustre à pampilles en cristal, canapés bleus, fauteuils bleus et autres meubles du plus beau goût aristocratique, tout en bleu y compris la moquette bleu nuit qui devait faire au moins cinq centimètres d'épaisseur tellement je croyais marcher sur un tapis de trampo-

line.

Imaginez : Ses chaussons vert pomme, mes chaussons rouge écarlate, le tout se détachant sur cette moquette bleu nuit ! Décidément, j'en voyais de toutes les couleurs.

Henriette, la petite bonne, arriva avec son grand plateau visiblement en argent, café, thé, petits gâteaux, et je fus bien obligé de prendre position dans un fauteuil, mais là, déjà bien avisé, je me contentais de ne m'asseoir prudemment que du bout des fesses.

Equilibre instable pour tenir la soucoupe de ma tasse de café de la main gauche, pour tenter de saisir un petit gâteau sec de la main droite, m'obligeant à renoncer à prendre un sucre, ce qui eut été vraiment trop risqué. Bon sang : Quel quart d'heure scabreux!

Heureusement, Monsieur Aristide Dupin de Lamotte de Beaujour avait un autre rendez-vous qui l'attendait et c'est ainsi qu'il me raccompagna à l'entrée de son appartement princier où Henriette m'attendait, avec un sourire entendu et avec mes chaussures bien alignées sur le sol, pour reprendre possession du précieux trophée rouge vif.

Une fois à l'extérieur sur le palier, je m'empressais de desserrer ma cravate, d'ouvrir ma veste, je passais mes mains dans mes cheveux en m'étirant et soufflait un bon coup : Enfin Libre !

Guy Teindas

LE TOUT DINGUE

J'ai des voisins très spéciaux. Figurerez-vous que mon ami Jules m'a rendu visite avant-hier et qu'après une heure d'agréables discussions, il m'a quitté pour se rendre chez son dentiste.

Le soir même, il me rappelle pour me remercier de mon accueil, mais surtout pour me raconter ce qui lui était arrivé en sortant du parking de l'immeuble. Au lieu de sortir en marchant comme tout le monde, il lui était passé par la tête de le faire en marche arrière à toute vitesse avec son vieux tas de boue qui crache de l'huile, et il s'était rendu compte qu'un autre habitant de l'immeuble était en attente de partir, lui, de façon régulière avec sa voiture blanche toute neuve. Peu importe, il attendra, se dit-il !

Mais l'histoire ne s'arrête pas là. Jules s'est aperçu que le véhicule blanc le suivait en ralentissant, accélérant et s'arrêtant comme lui, voire l'attendant caché lorsqu'il fit semblant de prendre un chemin de terre menant dans le bois. La course-poursuite ne cessa qu'au niveau du stade, près du wok à l'entrée de Meulan où mon ami gara sa voiture.

Comme je sais à qui appartient ce véhicule blanc, je me suis permis d'interpeller sa propriétaire, ma voisine de palier, pour connaître les raisons de cette poursuite peu appréciée par Jules. Son mari voulait simplement lui faire peur et relever l'immatriculation du tacot au cas où cet énergumène inconnu eût été à l'affût des allers et venues des propriétaires pour relever les périodes d'absences habituelles des habitants du bâtiment G et des autres... A,B,C,D,E,F afin d'effectuer, allez donc savoir quoi ?

Mes voisins sont très méfiants. Heureusement, j'ai mis mon logement en vente pour fuir tant de suspicion.

Anne-Marie Marchay

Je m'appelle Danièle et j'habite au 21 rue des iris à Jambville 78440, le bâtiment G, qui est le dernier d'un ensemble de logements sociaux, construit au milieu des maisons anciennes et des pavillons. Je suis vieille et laide au point que les enfants des

autres appartements m'appellent « la sorcière » et lorsque je me promène dans le jardin qui fut autrefois un magnifique parc, j'ai toujours peur qu'ils me jettent des pierres. Je suis veuve et retraitée de ce qu'on nommait autrefois les P.T.T où, pendant des années, j'ai accueilli presque toutes les familles qui m'entourent, ainsi que leurs parents, car j'étais guichetière. Combien de timbres je leur ai vendus, combien de télégrammes j'ai envoyés, combien de colis sont passés entre mes mains, je n'arrive pas à l'imaginer. Aujourd'hui, tout est fait par des machines qui pèsent, vous indiquent le prix et vous donnent les timbres. Il n'y a que les colis que les guichetiers ont encore la possibilité de peser et de timbrer, tout cela à cause de Colissimo. Bon, je ne vais pas m'attarder sur ce passé qui est bien révolu, comme disent mes enfants et mes petits-enfants : il faut te tenir au courant de ce qui se passe autour de toi, cela te permet de rester jeune ! Eh bien non, je vieillis et quelquefois, j'ai même l'impression que le temps s'accélère !

Assez rabâché, je vais plutôt vous parler de l'immeuble où j'habite : d'abord, je ne sais pas où ils ont été trouver ce nom des Iris, je n'en ai jamais vu un seul même en saison ! Mon appartement est situé au premier étage, heureusement car l'ascenseur est en panne un jour sur deux. Il est minuscule et je n'ai pas pu garder les meubles que j'avais avant. Comme je regrette les armoires normandes dont j'avais hérité et que je n'ai pu caser dans cette chambre si petite. Il y a plein de placards, m'ont dit mes enfants, et tu n'as plus besoin de ces vieilleries. Et mon buffet, que mon mari et moi avions choisi chez Levitan, parti lui aussi car il n'a pas trouvé sa place dans ce qui me sert de pièce à vivre ! Comment appelle-t-il cela maintenant : un livingue, c'est bien beau comme mot mais c'est si petit que je n'ai pu mettre que mon fauteuil, ma télévision, une table et quelques chaises. Je ne peux plus inviter grand monde mais cela ne fait rien car mes enfants sont éparpillés dans toute la région et pour mes petits-enfants, c'est une corvée que de venir chez moi. Je ne vois que mon voisin de palier qui est un ancien plombier à la retraite, ce qui est bien commode quand j'ai des problèmes. Sa femme aussi est bien gentille, elle me fait souvent les courses, mais qu'elle arrête de m'appeler mamie, je ne pourrais même pas être sa mère.

Au-dessus, il y a une famille avec beaucoup d'enfants, ils n'arrêtaient pas de faire gueuler leur musique et cela me tape sur les nerfs, alors j'enlève mon appareil quand je n'en peux plus ou je mets ma télévision très fort et s'ils tapent, je leur crie que je suis sourde et qu'ils aillent se faire voir. Quant aux autres locataires, je ne les connais pas trop, j'en croise quelques-uns dans l'escalier, en général les enfants me disent rarement bonjour et ricangent quand ils me voient. J'ai toujours envie de leur faire un croche-patte avec ma canne pour leur apprendre à être polis, mais s'ils se blessent, il paraît qu'on fait des procès à tout va aujourd'hui, donc je fais comme s'ils n'existaient pas.

Finalement je m'habitue peu à peu à cet appartement, bien que je n'aime pas la campagne ; de voir tous ces arbres dépouillés six mois de l'année, cela me déprime et je me demande s'ils vont un jour reverdir. J'espère juste qu'ils ne vont pas continuer à bâtir d'autres bâtiments devant mes fenêtres et me boucher définitivement la vue. Hier soir, j'ai même aperçu, le feu d'artifice qui a été tiré pour la fête du village. J'aurais bien voulu y aller, mais c'est trop loin pour moi et personne ne m'a proposé de m'y emmener en voiture. Alors j'ai regardé la télévision et j'ai repensé à toutes les fêtes auxquelles nous assistions avec mon mari et mes enfants et les bons moments que nous avons passés à danser, car il était un bon danseur et il adorait cela. Ah comme la vie était plus belle en ce temps là.

.....
Résumé des personnages

1-Retraîtée PTT (la sorcière) solitaire veuve genre Tatïe Danièle, a des enfants et petits enfants qui n'habitent pas Jambville. Habite au 1er étage, n'aime pas la campagne, (voisin de palier ; plombier retraité avec femme très gentille)... (au-dessus famille bruyante avec enfants)

2-Le tout dingue. A mis son appart en vente, ne se plaît pas. Voisin méfiant qui craint les cambrioleurs.

3-Rez-de-chaussée droite, Albert (Bébert), c'est le « veilleur » de l'immeuble, il arrose les plantes, s'attribue le rôle de concierge, sonnerie de sa porte carillonnante, met ses chaussures bien rangées dehors, a des animaux (Jean-Louis, lapin blanc, autres animaux dans petites maisonnettes), bricoleur,

4-Rez-de-chaussée, Gustave Lefrançois, le Gus, né en 42, chiffre 21, vieux garçon, mère Pâquerette, prostituée, n'a pas connu son père. Guerre d'Algérie, cantonnier, copain de Roger, fils du maréchal-ferrant, Albert (vieux garçon)

5-3ème étage, elle est de passage, regarde par la fenêtre et voit Patou.

6-Patou, petit gars du rez-de-chaussée, 60 ans ou plus, cheveux longs, barbe ou moustache, crâne dégarni, parti à 18 ans pendant 40 ans, short en jean.

7-Dernier étage, Lila, côté jardin (vue sur le parterre d'iris), tableau Van Gogh dans le salon car son prénom a été choisi par ses parents fans du peintre. A priori vit seule.

Autiste, se sent à l'écart des autres, voudrait être reconnue, devenue fanatique des iris, est surtout imbattable sur les chiffres, tient la caisse à la fête.

8-Porche sculpté, ascenseur, 2ème, soubrette (Henriette), grand bureau, moquette, tableaux, grand couloir de 10 mètres... Aristide du Pin de la Motte de Beaujour, 1m90, grand salon, lustre.

.....
.....
L'assassin habite au 21 rue des iris.... roman

Marie-Thérèse Leroy

Marwen planta son regard dans celui de Nolin, interrogative.
-Et alors ?...

-Rien de probant chef, à vrai dire, que dalle !, pas ça ! conclut Nollin en faisant claquer l'ongle de son pouce sur la pointe de sa canine supérieure.

-Et le croquemort, il est bizarre ce type?

-Sigismond ? Il vit seul, peinarde, 42 ans, non, chef,, vraiment rien de ce côté-là ! Quant à la Tatïe Danièle, la retraitée du premier, à part la famille au-dessus qui se plaint d'elle et de ses méchancetés, sinon les autres l'aiment bien cette vieille sorcière, elle fait partie du décor ! Pour moi, on perd notre temps, cette Lila s'est suicidée, elle en avait marre, c'est tout, c'était pas une vie de compter comme ça tout le temps. D'après ce que j'ai compris elle comptait les iris du Parc tous les jours, même plusieurs fois par jour, non mais vous vous rendez compte. Et puis, elle était seule. La solitude, voilà ce qui l'a tuée.... La solitude !

-Justement, ce n'est pas la seule qui souffre de solitude dans ce foutu immeuble, il me semble. Finalement ils sont tous un peu paumés dans ce patelin. Si on prend ce type qu'ils appellent Patou qui disparaît pendant 40 ans. Au fait, tu as demandé à Martin de faire les recherches ?

-Oui chef, c'est en cours, il cherche, a priori ce Patou serait allé en Afrique du sud, marié là-bas, veuf, mal remis de la mort de

sa femme il y a 2 ans, pas d'enfants, alors il est revenu. Ici il a sa retraite. C'est comme ce Bébert, Il arrose les plantes des voisins et il parle avec son mainate, ce qui énervait Lila d'ailleurs, mais de là à tuer cette pauvre fille. Non ces 2 petits vieux sont sans histoire. Ce Patou est revenu dans ce village finir sa vie en toute tranquillité !

-N'empêche que quelqu'un a poussé cette fille toute habillée dans la piscine et ce quelqu'un savait qu'elle ne savait pas nager!

-Ou bien elle s'y est jetée toute seule chef. A bien y réfléchir, le seul type que je trouve hors décor ici, c'est cet Aristide du Pin de La Motte. Non mais, il se prend pour qui, celui-là, avec ses grands airs.

-Et justement en parlant du décor, Nollin! Jamais vu un tel appart ! Un mauvais goût total mais ce n'est pas une raison pour en faire un assassin, d'autant plus qu'il n'était pas là, tu m'as bien dit qu'il faisait ses courses à Casino.

-Oui chef et Le Gus l'a vu, ces deux-là sont surement copains pour avoir le même alibi, Machin du Pin de La Motte et Le Gus: au Casino !

-Tu me fais pas rire Nollin, je voudrais qu'on avance. Tu vas creuser avec Martin cette histoire de père inconnu en 42 pour Le Gus et ses relations avec Lila et on se retrouve à 18 h.

-Oh chef, je préfère faire ça tout seul, je prends la mairie, registre des naissances, mariages, décès, tout le toutim depuis le début des années 40 et j'envoie Martin ratisser les endroits stratégiques.

-Les endroits stratégiques ?

-Ouais, troquet, épicerie, le curé même, partout où il y a du monde qui ne demande qu'à parler de ses souvenirs.

-Très bien, c'est comme ça que se résolvent les grandes affaires. En s'attardant sur les détails insignifiants. On croit perdre son temps et tout à coup clac la lumière jaillit. Allez bonnes recherches, on se retrouve pour le brainstorming à 18 h.

-A tout à l'heure chef !

Suite par Régine Loubière

-Bonjour, je voudrais voir le maire, madame ?

-Mademoiselle. Mademoiselle Grelin, commissaire.

-Non, inspecteur suffira.

-Monsieur Dupin de la Motte ne va pas tarder, je peux faire quelque chose pour vous être agréable ?

-Dupin de la Motte, dites-vous ? Le Dupin de la rue des Iris ?

-Non, pas ce snob qui n'a que le nom, Dieu merci. Non, le maire, c'est son cousin mais ils s'évitent, ces deux-là. Une sombre histoire de famille mais personne ne sait vraiment ce qui s'est passé. Moi, cela fait seulement dix ans que je suis ici et les langues ne se délient pas facilement lorsque vous n'êtes pas du pays. Ici, on me tolère parce que je suis la secrétaire de mairie, c'est tout.

-Comment êtes-vous arrivée ici ?

-Oh, le pur hasard. J'arrivais de ma Bourgogne natale, je me rendais à l'agence immobilière de Meulan pour prendre les clés de mon futur deux pièces. Lorsque, sur le trottoir, je fus percutée par un homme qui arrivait en sens inverse. Il ne savait comment s'excuser, il était voire un peu gauche, très touchant en fait. Tout en m'aidant à ramasser mes affaires qui jonchaient le trottoir, il m'a demandé d'où je venais, que je n'avais pas l'air d'être de la région. Je lui ai répondu que je venais d'Auxerre et qu'après avoir emménagé dans mon nouvel appartement, je partais à la recherche d'un emploi de secrétaire. D'un coup, son visage s'est illuminé. Il m'a dit que ça ne pouvait mieux tomber. Que la secrétaire de mairie avait mystérieusement quitté le village, sans

préavis pour son poste. Le maire croulait sous la paperasse et cherchait urgemment une personne compétente. Et me voilà devant vous.

-Comment êtes-vous arrivée sur Meulan, sans travail de surcroît ?

-L'amour ! Enfin, je croyais. Ça n'a pas marché. Rien de très important.

-Mais, au fait ! Qui était cette bonne étoile ? Un habitant de Jambville ?

-Oui, c'est le Gus ? Gustave Lefrançois ? C'est un brave gars, vous savez. Toujours le cœur sur la main. Il n'a pas eu la vie bien facile. Certains vous diront qu'il est... comment dire ? Un peu simplet. Mais, à trop encaisser les moqueries sans rien dire, cela n'arrange pas vos affaires. Mais, quand on creuse, il n'est pas ce qu'il paraît.

-Que voulez-vous dire ?

-Euh ! Rien, rien.

-Vous en avez trop dit ou pas assez...

-Ah, tiens, voilà monsieur le maire... Monsieur le maire, voici l'inspecteur... comment déjà ?

-Nollin, inspecteur Nollin.

Suite par Alain Huré

L'inspecteur suivit le maire dans son bureau. Pendant qu'il rangeait ses dossiers sur la grande table en posant sa veste sur le dossier du fauteuil, le policier parcourait la pièce avec attention. Il s'assit à son tour.

-Vous avez du nouveau ? s'enquit le maire.

-Peut-être, mentit Nollin. Puis-je vous poser une ou deux questions indiscrètes ?

-Faites, il n'y a que les réponses qui soient indiscrètes.

-Merci. Vous ne vous entendez guère avec votre cousin ?

-En effet, une vieille affaire, répondit le maire avec un geste vague et las.

-Depuis que ce dernier a perdu le château au jeu ?

-Comment le savez-vous ?

Les yeux du maire fixaient le policier tandis qu'il se mettait à trembler. Nollin poursuivit.

-Tous les châteaux que les scouts ont acquis l'ont été par le jeu, ils sont très forts au jeu... c'est au scrabble qu'ils l'ont eu, n'est-ce pas ?

-Mon Dieu, vous êtes sorcier, personne ne le sait... et vous...

Il se leva en chancelant, ouvrit un placard, en sortit une bouteille de Bourbon, qu'il but au goulot. L'inspecteur souriait, il avait vu sur le bureau le programme de la Salle des Fêtes où le maire avait rayé rageusement le mercredi après-midi avec ces mots : « jamais de scrabble, je l'ai dit cent fois !! ». Il accepta la bouteille et y but à son tour.

-Oui, en 54... Aristide était accro au scrabble, je savais qu'un jour ou l'autre, ça lui attirerait des ennuis, il faisait des parties à 500F du point... 500F de l'époque, c'est beaucoup. Il se croyait invincible... et ce gamin aux culottes courtes et au chapeau bosselé... il ne s'est pas méfié.

-Avec quels mots, il l'a eu, le même ?

-Aristide menait, il avait un EWE à 32 points sous le coude, l'autre lui sort un WALLACES sur le triple qui lui envoient 110 points en plein plexus solaire. Et le coup d'après, il l'achève avec un JAMBOREES de 170 points... les scouts, ça mérite pas de vivre !

D'un geste mal assuré, il porta la bouteille à sa bouche, avala le reste de Bourbon et s'affala sur la bureau en pleurant, sa main gauche faisant signe au policier de le laisser mourir à son poste, commandant de ce navire en perdition qu'était sa vie.

Nollin quitta le bureau sans un mot. Rien de tout cela n'avait de rapport avec la fille noyée. Il gagna le bistrot où l'attendait son chef Marwen. Déjà 18h, l'heure de l'apéritif et du dénouement, pensa-t-il en voyant son supérieur sourire largement au-dessus de son Martini Gin, un signe de réussite.

-Un Pastis pour moi, lança-t-il au garçon au passage... A part ça, rien de mon côté. Et vous, chef ?

Marwen soupira d'aise en s'étirant.

-Tu me convoques les habitants de l'immeuble ce soir à 21h dans le jardin du 21.

Le commissaire avait lu trop de romans d'Agatha Christie et ne concevait le dénouement que lors d'une réunion de tous les protagonistes au cours de laquelle le coupable est démasqué de manière théâtrale. Nollin raconta sa visite à la mairie, finit son verre et partit préparer le final avec toute la troupe.

La nuit tombait derrière le rideau de tilleuls du jardin. Les iris avaient perdu de leur éclat et la piscine scintillait déjà des premières étoiles. Tous étaient assis sur des chaises en fer, Aristide Dupin de la Motte, hautain, au premier rang, Gus et sa pipe qui rougissait la nuit, la vieille sans nom du premier qu'on appelait Tatie Danièle, le femme du troisième, Albert, un lapin blanc blotti dans ses bras, le dingue ricanant à l'écart et Patou, somnolant bras croisés en attendant que le commissaire se mette à parler.

-Ce qui m'a mis la puce à l'oreille, commença Marwen, c'est cette histoire d'iris... et le fait qu'elle passe son temps à les compter. Compter... les iris... c'était la clé ! Elle, qui était autiste Asperger, surdouée des chiffres, c'était sa façon de se décharger de son lourd secret : le tableau de Van Gogh accroché dans son salon, ces iris bleus sur fond jaune, c'est un vrai !

L'assistance tressaillit mais personne ne se regardait, personne ne disait un mot. Le commissaire marchait le long de la piscine où Lila avait été trouvée noyée. Du pied, il lança un caillou dans l'eau, troublant la lune montante.

-Elle a appris que c'était un vrai Van Gogh. Comment ? On ne le saura jamais mais son changement de comportement n'a pas échappé aux autres habitants de l'immeuble... une retraitée des Postes, ça aime lire le courrier, Gustave, un cantonnier, ça connaît beaucoup de choses, d'ailleurs la disparition de l'ancienne secrétaire de mairie reste à élucider, monsieur Patou, 40 ans à l'étranger, ça sent l'interdiction de séjour, sans parler de vous, monsieur Dupin de la Motte, vous vous y connaissez en tableaux...

Les protestations fusaient dans la pénombre. Nollin alluma alors un projecteur qui les fit taire en les clouant dans la lumière crue. Marwen continua.

- Qui a eu l'idée du vol et du meurtre, vous me le direz. Ce que, moi, je vais vous dire, c'est comment elle a été tuée.

-Elle s'est noyée dans la piscine, protesta Albert.

-Oui, monsieur Albert, elle s'est bien noyée mais pas dans la piscine. Elle ne pouvait pas puisqu'au moment de sa mort, il n'y avait pas de piscine.

-Hein ? sursauta Nollin.

-Oui, la piscine a été construite autour d'elle pour faire croire à un accident. La preuve, son maillot de bain, un morceau de la bretelle était pris dans le ciment !

-Mais, bon sang da bois, gueula le Gus, elle était en maillot, c'était bien pour se baigner !

-Bonne remarque, monsieur Gustave, mais... après l'avoir noyée dans une cuvette, un sursaut de décence et de pudeur vous a fait commettre une autre faute : vous lui avez enfilé le maillot de bain par-dessus ses vêtements. Heureusement, j'ai l'œil.

-Damned, on est foutus, maugrèrent les habitants du 21.

Atelier du 24 juin 2013

Marie-Thérèse Leroy, Régine Loubière, Alain Huré, Guy Teindas, Annie Maugard, Rozenn Lefort, Anne-Marie Marchay, Paulette Teindas, Eric Rondeau, Dominique Pelegrin

Alain Huré

1- Décrivez la journée d'un personnage, utilisant cinq fruits et légumes et trois laitages

Il avait vraiment la cerise, Robert, ce jour-là, qu'il se dit en se réveillant dans son réduit, avec son habitude de ramener sa fraise dans tous les coups foireux. C'était bien fait pour sa pomme, ses emmerdes, maintenant, il devait se prendre le chou pour essayer de rattraper le coup. Il lui devait trois briques, et pas des briques de lait, à Paulo, et, comme de bien entendu, il n'avait plus un radis. Il devait se faire du beurre avec cette combine mais, macache, il en était comme deux ronds de flan, sans une once de blé, d'oseille...

Avec sa taille pas plus haute que trois petits suisses, il n'avait aucune chance contre l'autre, alors autant se tirer vite fait avant que l'autre le surine et que son raisin coule dans le caniveau. Il fit sa malle avec célérité (c'est la vitesse de pousse du céleri), enfila son pardosse et ouvrit la porte.

Pas de pot, le Paulo, il était là, derrière la porte avec son flingue, il buvait du p'tit lait. Trois pruneaux dans les éponges plus tard, il était recta comme un bleu pour aller nourrir les pissenlits par la racine.

2- Rédiger un régime pour l'été, mettre Psst, Heu, Ah, Oh, Hum, Ouf, Eh, Aïe, Hein, Tiens, bon, Pouah...

Ah, un régime, allez, tiens, encore un, avant les vacances, vasy... Pouah, que des légumes, ça ne m'étonne pas, et puis des fruits, bien sûr, des cerises, tu parles, c'est diurétique... Psst, psst... Oh, de la sangria, Eh, c'est pas bête, ça fait encore des fruits à se taper sans peine, hum, j'en salive d'avance... Hein, et ça, c'est quoi, du kéfir, c'est dégueulasse, ce truc, tu m'étonnes que ça fasse maigrir... Heu, bon, j'vais essayer quand même... Aïe, il faut se peser, en plus, c'est la cata, j'suis sûr... Ouf, je n'ai pris que 1500 grammes après l'atelier de ce soir, c'est vrai qu'écrire, ça fait prendre des livres !

Régine Loubière

1- Décrivez la journée d'un personnage, utilisant cinq fruits et légumes et trois laitages

M. Patate sortit du cinéma de quartier où un navet était projeté sur la toile. Il maugréât et se plaignit auprès de l'hôtesse de caisse. Il retira ses lunettes pour les essuyer, les remit sur le nez, sans omettre de bien caler les branches sur ses feuilles de chou. Il ferma son pardessus, mit son béret et sortit sous un crachin froid, voir glacial. Le film ne lui laisserait aucun souvenir, mais la jolie actrice au teint de pêche, ne le laissa pas indifférent. Au petit matin, après avoir bu son bol de lait et avalé une portion de salade de fruits, il prit son porte-monnaie, ses clés et partit chez la boulangère. Sur le chemin, en passant devant la boucherie, il vit deux têtes de moutons à bon prix. Il décida de les acheter. En rentrant, il présenta tout fier à sa femme sa bonne affaire. Il ne remarqua pas le visage déconfit de cette dernière. Il prit un petit café et partit au jardin ramasser quelques pommes de terre,

carottes et poireaux. Il ratissa quelque peu, arrosa les fleurs et remarqua, en levant la tête, que ses deux moutons avaient disparu. Il fit le tour du pré et constata avec stupéfaction qu'on les lui avait volés. Il rentra dépit, blanc comme un yaourt bulgare et annonça la mésaventure à sa femme qui, la veille, pour arrondir une fin de mois difficile, avait cédé à son insu, les deux moutons au boucher.

2- Rédiger un régime pour l'été, mettre Psst, Heu, Ah, Oh, Hum, Ouf, Eh, Aïe, Hein, Tiens, bon, Pouah....

Hein ! Non, mais je rêve ? Elle déconne, cette balance. Heu ! Ben non, j'ai beau descendre, remonter, descendre, remonter. Elle affiche toujours le même poids. Aïe ! Là, ça fait mal. Je pars dans trois semaines et n'ai pas envie d'investir dans un autre deux pièces. Bon, et bien, une seule solution, voire résolution, entamer un régime. Tiens ! Dans Marie-Claire, un article est dédié à une nouvelle méthode. Un régime à base de choux, Hum ! Me voilà en train d'imaginer une montagne de choux à la crème sous une avalanche de chocolat fondu et chaud. Eh ! Ben, c'est mal barré. Du chou au petit déjeuner, au déjeuner et au dîner. Pouah ! Je suis dépitée. Ah ! La, la ! C'est pas gagné. Je tourne les pages, Oh ! Des recettes light pour l'été. Ouf ! Pas de chou. Psst ! Quoi ? Qui m'appelle ? C'est moi maman. Qu'est ce qu'on mange ce soir ? C'est quoi le menu ? « Betteraves, spaghettis bolognaise et bonne glace à la cerise et pour ceux qui aiment ça, un peu de crème chantilly par-dessus. Ce n'est pas ce soir que je vais commencer.

Atelier d'écriture du 2 septembre 2013

MT Leroy, Rozenn Lefort, Annie Maugard, Régine Loubière, Alain Huré

2 personnages, l'un écrit à l'autre. Photos à choisir.

Régine Loubière

Ma chère Aimée,

Devrais-je dire la bonne aimée. Dix ans que nous communiquons via des lettres enflammées. Lorsque j'ai reçu ton premier courrier qui sentait si bon la violette, avec cette écriture très décidée, je me suis tout de suite dit: « Là mon Jeannot, cette dame, elle est faite pour toi ». Ça faisait déjà dix piges que je moisissais dans ce trou, j'en avais pris pour trente ans. Un casse qu'avait mal tourné, un seul tir et le mec est mort. J'ai tout pris. Mes complices ont moins morflés, même le Bébert, le véritable coupable, qui portait des gants. Les seules empreintes, les miennes. Tu penses bien que ce salaud n'allait pas se dénoncer. Dans ma dernière lettre qui date d'il y a 2 mois, je t'annonçais une très grande nouvelle. V'là t'y pas, que le Bébert avait rendu l'âme. Et sa veuve, qui me rendait visite au parloir, m'annonçait qu'avant de mourir, il avait laissé une lettre en guise de confessions. Il avait tout avoué.

Tu étais toute émoustillée rien qu'à l'idée de me voir sortir de ce trou à rat.

Tu n'as jamais voulu que nous échangeons nos photos. Tu préférerais les descriptions.

Moi je ne suis pas très fort pour cet exercice là, mais j'ai fait au mieux. A ma sortie, on s'est donné rendez-vous devant le parvis de l'église Saint Sulpice. Je devais porter un blouson noir et un bonnet que tu avais eu la gentillesse de m'envoyer, bien que je suis habitué à ce genre de galure !

J'ai attendu en haut des marches, contre une colonne. Quelle



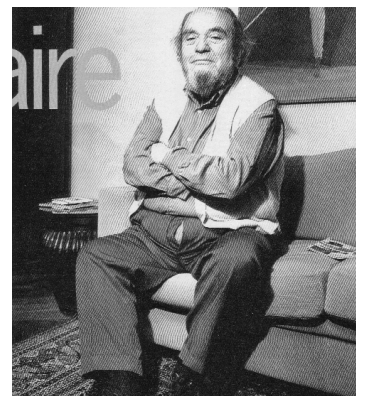
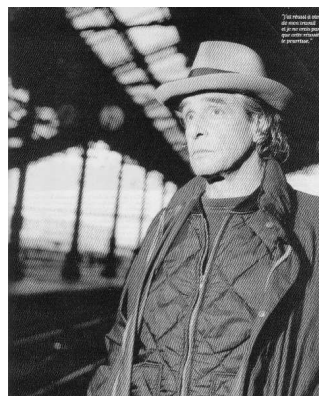
ne fut pas ma surprise en te voyant arriver. Tu étais tout à fait comme tu m'avais dit. Tu portais un fichu orange sur la tête qu'on aurait dit une poche pour faire les courses, et un collier de perles surplombant une robe très décolletée malgré le froid de canard qui nous figeait sur place. Nom de Dieu, j'ai crié, que même les pigeons ont décampé. La femme de Bébert, je n'en croyais pas mes yeux ! Pas le temps de réagir plus, tu avais déjà sorti un flingue de ton sac. Les derniers vœux de Bébert, en plus de sa confession, me trouer la peau à sa sortie, pour avoir planqué le magot et omis de dire à qui voulait l'entendre où je l'avais planqué.

Sauf que le magot, moi non plus, je ne sais pas où il est. Mais, ma bonne Aimée, on n'apprend pas à un singe à faire la grimace, j'ai été plus rapide que toi et c'est toi qui a pris la balle dans le buffet. Du coup, j'en ai pris pour dix piges et toi pour perpet' au fond d'un trou au Père Lachaise... personne ne saura où était le magot, c'était bien la peine.

Alain Huré

Envoyé par mail depuis son Smartphone. 10h23.

C'est quoi, ton plan, bordel ? J'y suis, à la gare. Et qu'est-ce que je suis sensé foutre maintenant ? Je commence à me les geler, y a personne autour de moi, ça commence à me faire flipper... Je regarde les rails, tous ces rails qui partent en se gondolant, les rails de coke, c'est peut-être ça, le lien avec moi, le trip, le voyage, tant qu'on voyage, c'est super, on est en dehors du monde, le monde, c'est tout ce qui bouge autour de toi, ça ne peut pas t'atteindre, tu les regardes passer, tu t'en branles de ce qu'ils font ou de ce qu'ils pensent... mais, le trip, y finit toujours, y a une gare d'arrivée au bout des rails, ça finit par la défonce au bout de la ligne, encore la ligne, au bout des rails, y a plus rien, y faut descendre et on se retrouve dans la salle des pas perdus, j'y ai pas droit, moi, à la salle des pas perdus, y me faudrait la salle des perdus pour que quelqu'un vienne me



retrouver. Je te rappelle plus tard, ça se brouille dans ma tête.

Envoyé par mail depuis son Smartphone. 11h46.

Putain, qu'est-ce qu'y m'a pris de t'écouter ? J'ai changé dix-sept fois de quai, j'ai les yeux hagards, hagard Saint-Lazare, dirais-tu, c'est ça, l'école lacanienne, le mot essentiel, le jeu de mot... D'ailleurs, la gare, c'est l'attente, tu seras là quand ? Lacan ! Tu vois, moi aussi, je peux trouver des associations. Mais qu'est-ce qu'y m'a pris de choisir un psy dans « La Vie du Rail » ? Tu restes chez toi et y faut que je fasse tout le boulot... Mais, pourquoi y a personne, ça fait 2 heures que je poireaute, je marche, je marche, personne ! Y a grève ou quoi ? J'ai envie de tirer le signal d'alarme, ça va peut-être faire venir quelqu'un... L'alarme, la larme qui me vient aux yeux, c'est ça le lien ? Tu ne dis rien, je m'en doutais, les psys, ça reste sur son fauteuil, bras croisés, sourire niais au-dessus d'une barbiche ridicule... A plus tard !

Envoyé par mail depuis son Smartphone. 13h18.

C'est la faim. Non, pas la fin, F,I,N, tu lis bien, c'est la faim, F,A,I,M, qui me torture. De la tortore, c'est ça qu'y me faut, et un dessert... le dessert des tortores, tu vois, je m'y mets aussi, aux jeux de mots... Et toujours personne, même au buffet de cette gare, je danse devant le buffet. Je tourne en rond dans ma tête, fais-moi sortir !!!

Reçu sur son Smartphone. 13h22

Bon, c'est fini, tu peux te réveiller maintenant.

Patrick Futersack

Mon Choix : Photo de Sophia Loren et de Bruce Springsteen (dit le Boss).

Ma chère Sophia,



Vous souvenez-vous que je vous ai rencontré au Carlton de Cannes ? Je vous ai regardé au bar de l'hôtel, croisant votre beau regard interrogatif, mais vos beaux yeux ne se sont pas attardés sur moi. Peut-être ai-je été trop timide, ou simplement réservé, ou maladroit pourquoi pas ?

Sophia, je vous joins ma photo pour que vous puissiez vous rappeler de moi. Sur celle-ci, mon regard reflète tout-à-fait mon désarroi en vous voyant, mon sentiment et mon espoir de pouvoir nous rencontrer en tête à tête, un coup de foudre, pourquoi pas, en bref mon envie de vous.

Sophia, je vous l'avoue humblement, j'avais pris une photo de vous en secret, excusez m'en. Mais quand je vous regarde, votre visage séduisant, vos yeux si expressifs, vos cheveux d'ébène, votre si beau décolleté, je n'ai pu m'empêcher de prendre ma plume pour vous écrire ces quelques mots amoureux, en espérant qu'ils ne resteront pas lettre morte sous la montagne de courriers que vous recevez de vos admirateurs.

Sophia, je demeure et me meurs de remords dans mon anxiété à attendre votre réponse éventuelle, votre contact, votre appel

téléphonique, ne serait-ce que pour un simple tea-time, et je m'en veux de ne pas avoir eu le courage, l'initiative de vous avoir abordé directement au Carlton de Cannes au moment même où nos regards se sont croisés, par hasard ou par destin (qui sait ?), alors que mon ange gardien me répétait sans cesse, « Vas-y, Boss, n'hésite pas, ne sois pas timide, aguiche Loren ! ».

C'est vrai, j'étais dans mes petits souliers, ou peut-être bêtement lourdaud dans mes gros sabots, comme vous voulez, ma Loren, mais je n'ai pas osé vous approcher tant vous m'intimidiez par votre beauté, par votre personnalité, par votre charisme. Etais-je fait pour que vous me prêtiez la moindre attention sérieuse ? Pour que vous ayez de moi la moindre attirance, la plus petite envie ? Ne serait-ce que pour un instant ensemble au salon de thé de votre hôtel ?

Sophia, ma chère Sophia que j'admire tant, ne me laissez pas sans nouvelle, sans signe de vous, m'obligeant à n'écouter que votre silence dans une amère déception, me faisant cruellement comprendre que je suis passé par la Loren avec mes gros sabots, ...en vain ?

... ou Suite 312, troisième étage à gauche, demain, si vous le voulez bien ?

Signé : Un Boss qui ne vous demande que du bien.

Atelier du 16 septembre 2013

MT Leroy, Annie Maugard, Christiane Rosset, Régine Loubière, Alain Huré, Françoise Poirier

A quoi tu penses ?

A partir de photos, tableaux, sculptures...

Alain Huré

Penseur de Rodin

Où j'ai bien pu foutre mon sac de sport avec mes affaires ?



Parce que, c'est pas le tout de faire de la muscul, de soulever de la fonte pendant trois heures, faudrait peut-être que je me rentre, moi... et penser, c'est pas franchement mon truc... moi, c'est plus le muscle, c'est beau le muscle, j'en ai des tas, il n'y en a pas un que je rate, à l'entraînement, parce que, les autres, ils te travaillent le deltoïde, le trapèze, le biceps, celui-là, c'est la vedette de la salle, le triceps ou les abducteurs...

mais, va en trouver des qui, comme moi, te font bosser les muscles oubliés, les petits, les sans-grades de la fonte comme les lombricaux du pied, le gastrocnémien, le pectiné, l'obturateur externe, le petit psoas, l'extenseur radial du carpe, le carré pronateur, le dentelé antérieur, le grand rhomboïde, l'élévateur de la scapula, le longissimus, le splénus, le scalène, le sterno-hyoïdien, le palataliser, le stapédien, le ptérygoïdien, le buccinateur, le procérus et le risorius... pas un que je n'ai pas fait durcir depuis que je suis à la salle, c'est ça qui me donne ce corps qui semble taillé dans le bronze. Mais ça me dit pas où j'ai paumé mon sac, je commence à me les geler, moi, à poil dans cette salle.

Femme de Hopper

A quoi tu penses, petite fille, dans ce café froid et sans âme, dans cet endroit aussi paumé que toi qui regarde fixement ta tasse, le thé est froid comme la mort, tu sais maintenant qu'il ne viendra plus, tu l'as toujours su, au fond, c'est pour jouer à la dame que tu t'es mis ce chapeau trop grand, on voit tout de



suite que ce n'est pas le tien, c'est comme ce manteau, tu l'as pris à ta mère, subrepticement, dans l'armoire du fond de sa chambre, devant le miroir, tu as dû mettre une heure à te faire les yeux, tu en as rajouté, du noir, comme la petite fille que tu es, tu penses que ça te fera un regard plus mystérieux alors que ça ne te fait que des yeux lourds de fatigue et de désespoir, et il n'en faudra pas beaucoup, quelques minutes encore d'attente vaine, pour que tes yeux se mettent à couler le long de tes joues rondes et que ce noir rejoigne la tache écarlate et vulgaire de la moue de tes lèvres et tu reposeras la tasse dans laquelle le thé froid fera des irisations malsaines, tu regarderas la chaise vide qui te met au supplice depuis deux heures, tu te lèveras et tu disparaîtras dans la ville noire qui est derrière toi et qui t'engloutiras.

Régine Loubière

1ère photo :

Vingt ans. Vingt années que l'on s'est perdus de vue. Depuis notre dernière année de Fac. Par le biais d'internet, il m'a retrouvée. Depuis, il s'est marié, n'a pas d'enfant, a divorcé. Il est libre. Tout comme moi. On était fous amoureux l'un de l'autre, et aucun n'avait à l'époque osé se lancer. Quel gâchis ! Quelle perte de temps. Il nous a fallu une année d'échange de mails avant de nous lancer. La timidité peut-être, encore et toujours. J'en suis à mon troisième café. J'attends depuis deux bonnes heures et rien ? J'ai tenté deux textos, aucune réponse. Aurait-il changé d'avis ?

2ème photo :

Quelle idée j'ai eu. « Le changement c'est maintenant ». J'ai l'air fin maintenant devant le photographe, je n'ai qu'une obsession, veiller à ce que ma cravate soit droite. J'aurais mieux fait d'opter pour une photo assis derrière le bureau bien confortablement installé dans le fauteuil. Les mains positionnées au-dessus, voire, un stylo à la



main, l'air décidé à bien prendre les choses en main.

Au lieu de ça, je regarde l'objectif avec des yeux de cocker, avec un air de j'y vais, j'y vais pas ? Ça commence bien !

3ème photo : La Joconde

Regardez-moi ces têtes d'ahuris, des années qu'ils défilent devant mon portrait, à s'extasier, à me photographier, me reproduire de différentes manières. Qu'est-ce que j'ai d'extraordinaire ? Des années que j'ai l'air de faire la gueule. Et ils sont là, à me dévisager. Ils espèrent quoi, un sourire, un clin d'œil. Allez savoir ? Tout simplement, que je sois une œuvre de Léonard leur suffit ?



J'en ai vu défiler des spécimens, des enfants, des femmes, des hommes, des vieux, des jeunes, habillés de toute sorte. D'années en année, la mode a bien changé. Maintenant, c'est en tenue de plage qu'ils viennent me voir, certains ont gardé le costume. Le meilleur, c'est la sortie scolaire, vu l'air enjoué de certains, je me doute qu'ils préféreraient une sortie chez Mickey.

Marie-Thérèse Leroy

Déterminée tu es, dé- ter- mi - née tu seras, allez n'hésites plus, vas y !

Ca fait des lustres que ça dure ce cirque, ça peut plus durer, cette fois je l'aurai cette chefferie !

Le patron, maintenant y vaut plus un clou ! C'est vrai il est complètement bigleux, en plus il tremble !

Sûr, trop risqué, faut qu'il arrête d'opérer. J vais mettre les pieds dans le plat tout à l'heure, à la réunion,.

Cette fois je dis tout.

Céline, elle me l'a encore dit ce matin, elle a fini l'intervention, une appendicite, non mais je rêve ! une stagiaire !

Un jour il va faire une connerie, c'est sur ! Si ça continue on va tous se retrouver sans boulot !

Puis cette réunion ça fait 5 mois que je la demande, oui 5 mois ! Non mais à quoi il joue ? Pourquoi j'l'aurais pas la chefferie ?

Le papier à lettres y m'a dit l'autre jour à la sortie de l'amphi de l'école d'infirmières, eh ben quoi le papier à lettres, faudra le changer et alors ? La vie des patients ça vaut quand même plus que la réimpression des ordonnances ...

Et puis j'y peux rien que l'autre chir complètement nul a loupé sa cataracte, j'lui avais dit de ne pas se faire opérer là bas.

Il faut le stopper, c'est tout ! Et cette fois j'irai jusqu'au bout. Je m'laisserai pas faire. Et puis chef de service je l'ai pas volé !

Qui assure ici ? Au moins qu'on clarifie tout ! Et pour une fois une femme à la chefferie ! pas mal, non ?

Sitôt finie la réunion je téléphone à Hans, on s'réserve un bon

restau pour ce soir et on fête ça, après une telle journée ça sera sympa !

Allez ! courage ! tu finis ton café, tu pousses la portes et t'y vas, tu annonces la couleur !

Oh la la y a du monde ! du joli monde ! le staff



administratif, ma fille c'est le moment ! maintenant ou jamais ! Qui c'est celle -là ? jamais vu ! d'où elle sort ? QUOI, Il a demandé un audit ? n'importe quoi !

Le service y va bien, c'est lui qui est à la masse ! remplir un questionnaire ? des entretiens ? comme si on avait le temps !

Bon on se calme ! au final ça peut se retourner contre lui car lui aussi il va être évalué, y a intérêt ! sinon j'y vais pas.

N'empêche il est gonflé tout de même !

Cette fille, c'est une sociologue qui évalue, va évaluer quoi ? les objectifs ? ça y est ça recommence, on y avait eu droit l'an dernier et on jamais eu les résultats, sauf peut être le directeur de l'hôpital ? Même pas sur !

Et ça commence jeudi prochain, quelle galère !

Françoise Poirier

A quoi tu penses ?

T'as l'air si triste.

Ca fait des heures que tu es là immobile, boudeuse, statique, muette, devant ta tasse de café.

Ce café, il doit être froid d'ailleurs.

Si tu veux, je t'en refais un autre. Un expresso bien serré, mousseux comme tu les aimes.

Arrête. Tu vas finir par me faire chialer

Qu'est-ce qui t'arrive ? Parle, nom de Dieu.

Je peux tout entendre. Je t'aime trop. Je ne supporte pas de te voir dans cet état.

Qu'est-ce qui te rend si malheureuse ?

T'as perdu ton boulot ?

T'as plus de sous, tu peux plus payer ton loyer ?

C'est pas grave. Je t'aiderai. Je connais plein de gens. T'es une bonne pro. Je te recommanderai.

Quant au loyer, ce sera mon cadeau d'anniversaire. On n'a pas tous les jours 20 ans.

C'est pas ça ? Mais alors, c'est quoi ? Parle. Dis quelque chose. Tu vas finir par tomber malade. Lève les yeux. Regarde-moi.

C'est ton mari ? Il est parti ? Il est avec une autre ?

T'en fais pas. T'es belle, t'es douce, t'es intelligente. Il reviendra. Il te regrettera vite. Et puis, s'il ne revient pas, c'est qu'il ne te méritait pas et t'auras pas de mal en trouver un autre.

C'est pas ça ? Mais alors, c'est quoi ?

Toi, toujours si gaie, souriante, si vive, qu'est-ce qui t'arrive ?

Tu vas finir par tomber dans les pommes.

Tu veux que j'appelle le docteur ?

Non, mais alors qui ?

Ta sœur ?

Tu veux voir personne. Mais tu vas pas passer ta vie prostrée devant une tasse de café vide.

Le café, d'ailleurs, il va fermer. Il va falloir partir.

T'as pas la force de te lever ? Tes jambes ne te portent plus ?

C'est pas grave. Je vais te porter dans mes bras, jusqu'à chez toi, comme quand t'étais bébé. T'es si légère. Je t'aime tant. Je suis si malheureux de te voir dans cet état.

Tu veux pas rentrer chez toi ?

Eh bien, viens à la maison. Ca fait si longtemps que tu n'es pas

venue. Le chien, le chat, les perruches, les voisins, tout le monde sera content de te revoir. Ils me demandent souvent de tes nouvelles.

Non, tu veux pas. Alors, je ne sais plus quoi faire.

Qu'est-ce que tu dis ? Parle un peu plus fort, je ne t'entends pas. Répète.

Tu veux mourir.

Arrête de dire des bêtises.

Quoi ? t'as avalé des cachets ?...

.....
.....
Atelier du 7 Octobre 2013

MT Leroy, Annie Maugard, Régine Loubière, Alain Huré, Françoise Poirier, Dominique Pelegrin, Anne-Marie Marchay

.....
Dictionnaire amoureux, faites le votre...

Régine Loubière

Le dictionnaire amoureux du bricolage :

Bricoleur : On l'imagine comme dans les séries américaines, vêtu d'une salopette, sur un torse nu musclé, hâlé et brillant de sueur. Ici, c'est un T-shirt taché de peinture, un vieux pantalon de sport et vieilles baskets, côté sexy, on repassera !

Brouette : Elle sert à beaucoup de choses, on l'imagine au milieu d'un jardin, agrémentée de fleurs multiples et colorées, ou bien lors d'une fête villageoise pour une course effrénée. Ici, c'est pour transporter le ciment ou les gravats.

Carrelage : Une fois posé, il est beau, brillant, étincelant, laissant refléter la lumière naturelle ou artificielle. Mais avant, quelle source d'engueulade : on ne va pas prendre ça, trop salissant, ça non plus, t'as de ces goûts, bon et bien, fais ce que tu veux, c'est toi qui le pose, mais tu feras aussi le ménage...

Colle : Quelle belle invention ! Même les clous et vis, elle les a remplacés.

Déchetterie : C'est pratique, c'est gratuit et pourtant ! Promenez-vous dans la campagne, les champs, les bois, les forêts ! Vous verrez là aussi. Pour certains, c'est gratuit ;

Démolition : C'est comme un bon repas, on met du temps pour l'élaboration, la fabrication, la décoration... Et au final, en un rien, la disparition.

Menuiserie : De l'arbre, à la scierie, des planches sont coupées. L'odeur du bois, le bruit des scies à la confection d'une bibliothèque... Qui sait ! Les livres posés sur les étagères proviennent-ils de la même forêt ?

Leroy Merlin : Pour certains, lieu inconnu, sans intérêt. Pour d'autres, lieu magique, de découverte et d'invention, de création, d'inspiration, et de pèlerinage.

Marie-Thérèse Leroy

Dictionnaire amoureux d'Alexiane



Alexiane, du haut de tes 3 ans, tu es la plus belle petite fille et la plus intelligente qui existe au monde !

Biberon sans bisphénol évidemment et avec du lait maternisé bio !

Crêpes, ça se calme car tu grandis et tu diversifies ta nourriture, mais c'était la chandeleur tous les 15 jours !

Doudou, avec l'entrée à la maternelle le doudou inséparable est arrivé !

Ecole, avec les copains, les copines, les amours, les joies, les pleurs, et l'apprentissage terrible de la séparation « je pleure pour garder un peu plus Maman dans les bras »!

Fédéa, c'était ton cousin imaginaire à qui tu parles souvent ! Vivement un petit frère ou une petite sœur !

Galopins, c'est le nom de la crèche avec Céline l'éducatrice avec plein de calins !

Héroïne, tu es l'héroïne de presque tous tes « pestacles » de marionnettes, que tu inventes inlassablement !

Informatique, portable, tablette, tu cliques sans problème devant nos regards ébahis !

Jonquilles, tu les prends à pleines mains et tu viens les offrir avec un grand sourire !

Karine, « Maman Karine » !

Laryngite, « J'ai des puces dans la gorge » !

Mirka, « Mirka, elle a mourru »

Non, mot pas facile du tout et pour toi et pour nous quand tu le dis en criant !

Offrir, tu aimes, tu dessines et tu les offres !

Papa, « comment y va faire mon papa avec 2 filles ? ». La petite sœur arrive dans quelques mois, tu as le temps de le préparer

Quatorze, ce sont les marches de l'escalier, tu sais les compter depuis que tu as commencé à parler !

Reine des Neiges, tu connais par cœur l'histoire et la chanson !

Soupe, dans ta cabane, tu fais de la soupe, toutes sortes de soupe, avec de la terre, de l'eau, de l'herbe et des feuilles, sans jamais te lasser !

Tonton, du Brésil, il te ramène des tongs de princesse !

Us, c'est là qu'habitent Papy et Mamie et à Jambville Pépé Sylvain et Mamité

Voyages, « moi, je serai une grande voyageuse », que nous prépares-tu ?

Western, tu connais déjà Lucky Luke, ça promet !

Xylophone, aucun secret pour toi !

Youpi, bravo, ça marche !

Zoo, celui de Rio et plus près Thoiry

Françoise Poirier

Dictionnaire amoureux de ma chienne

1- Sa race

Un Jack-Russel. Jamais entendu parler avant qu'elle n'atterrisse chez moi. Au début, quand on me posait la question « C'est quoi ? », je ne me rappelais plus. Puis je me suis aperçue que c'était un clébard très « tendance », qu'un présentateur célèbre de TV, Dechavanne, en possédait deux. Des passants lors de mes promenades quotidiennes m'en ont aimablement averti : « Ah, c'est le même chien que Dechavanne ! ». Il m'arrivait de préciser que c'était le chien de « La voix de son maître ». Douce nostalgie des 78 tours.

2- Son arrivée à la maison

Pas dans un couffin. Mon fils a acheté ce chien. Il voulait se prouver, m'a-t-il dit, qu'il pouvait s'occuper de quelqu'un d'autre que de lui-même. Puis, peu à peu, il m'a convaincue qu'elle serait bien plus heureuse dans notre maison entourée d'un jardin

plutôt que dans un appartement parisien.

3- Son nom

Fanchon. C'était l'année des F. Je m'appelle Françoise. Quelques uns esquissent une mimique narquoise quand ils l'apprennent. Pierre, son maître, se contente d'en sourire.

4- L'enfant que je n'ai jamais eu avec mon second mari

Quand Fanchon est arrivée à la maison, mon mari a fait la gueule : « On va l'avoir tout le temps. ». « Je t'ai rien demandé », lui ai-je vivement rétorqué. Aujourd'hui, quand elle est chez son maître parisien, il se lamente autour de son absence. « Souvent, homme varie ».

5- Le petit-enfant que je n'ai pas encore

Je retrouve avec elle les gestes, les inquiétudes, les câlineries que j'eus, jeune mère.

6- Ma compagne de route

Avec elle, je parcours la campagne par monts et par vaux. A pied et à vélo. Elle ne me saoule jamais en trop parlant et toujours partante.

7- Mieux qu'une agence matrimoniale ou le porte à porte pour une campagne électorale

Grâce à elle, mon cercle de connaissances s'est considérablement élargi. Des copines m'avaient dit que c'était un bon moyen pour draguer...

(à suivre)

Rozenn Lefort

Mon potager

J'aime le mot

J'aime le loisir

J'aime son esthétique

J'aime ses produits

J'aime mon potager et mon potager pleinement me réjouit !

Calendrier lunaire

Il ne relève pas de la sorcellerie

Il est sur mon ordi dans mes favoris

Il est peut-être le fruit, la feuille, la racine, la fleur

De gentils et doux rêveurs

Mais peu m'importe

De la discipline et de l'inspiration, il m'apporte !

Cartons: A la fin de l'été, je rassemble des cartons qui ne sont ni rouges, ni jaunes, encore moins d'invitation, ni à chapeaux, mais de déménagement ou d'emballage : les plus rustiques, les moins imprimés, les plus kraft, les plus alvéolés...

Mais pour quoi faire ?

Pour recouvrir la terre

Pendant l'hiver,

Et nourrir les vers

Qui, eux-mêmes, engraisseront et laboureront la terre-mère

Qui, elle-même, produira de beaux légumes verts

Cycle de la vie extraordinaire !

Conseils : En automne et en hiver, le jardin pousse dans ma tête et devient « paysage intérieur » comme l'a écrit Baudelaire. Mais il passe aussi par les revues de jardinage, les émissions, les blogs, les photos. On achète, on compulse, on emprunte, on s'échange ces liasses de papier qui inspirent, conseillent, recommandent avant de passer commande : rêve de plantes et promesses de fleurs...

Certains refont le monde, moi, je refais mon jardin.

Grelinette: Un drôle d'outil inventé par Monsieur Grelin. Merci Monsieur pour cette belle invention écologique !

Trois piques, deux manches, un jardinier et un nouveau verbe est né : je greline, tu grelines, il greline ! C'est-à-dire que tu aères la terre sans la retourner, sans abîmer les vers et que plus jamais tu n'as de mal de dos !

Récolte: Ah ! Le plaisir de la récolte et de la dégustation quand on affiche au menu du jour :

Radis du jardin beurré au sel de Guérande

Compotée de betterave du jardin

Gratinée de Pommes de terre et de courgettes du jardin

Salada mista du jardin

Crumble de prunes du jardin

C'est bien « bio » tout cela ! Et comme aurait dit ma grand-mère:

- On en aurait eu pour cher au restaurant !

Alain Huré

Dictionnaire hargneux de l'inutile!

« La mauvaise foi, c'est quand même une foi ! » Alain Confucius

Accent circonflexe sur l'imparfait du subjonctif : Pourquoi faudrait-il le garder, ce minuscule chapeau sur ces verbes qui n'avaient rien demandé à personne ? Qui donc s'est permis d'inventer tous ces points virgules, points d'exclamation, d'interrogation, d'expectation, ces guillemets (merci, l'imprimeur Guillaume...) ridicules que, maintenant, dans la conversation, les gens se sentent obligés de les imiter en levant les bras et à les dessiner dans l'air avec les doigts de façon grotesque, ces parenthèses, que je te les ouvre, que je te les ferme et pendant ce temps-là, nous, les lecteurs, on prend froid ! J'attends avec impatience la mode de les gesticuler en parlant, ces parenthèses, du bras droit pour l'ouvrir, du gauche pour la fermer... en attendant qu'on dessine dans l'air les virgules, points d'exclamation et autres signes, du plus beau saugrenu en perspective dans les rues. De toute façon, dans l'alphabet, il y a trop de lettres... avec une dizaine, ça devrait suffire pour exprimer l'insignifiance de la pensée actuelle.

Accord: Il ne m'est rien de plus insupportable que d'être avec quelqu'un qui ait les mêmes opinions que moi, quel que soit le sujet de discussion, par ailleurs. Je perçois tout de suite, quand l'autre parle, les énormes failles de ma pensée et la part de mauvaise foi qu'il y a dans mon jugement... alors, devant ma copie idéologique, mon clone mental, je me mets à défendre aussitôt l'opinion contraire ! Néanmoins, ne vous méprenez pas, dans mon for intérieur, je ne changerai d'avis pour rien au monde, je ne suis pas une girouette, ça restera juste une parenthèse dans mes convictions, une promenade de santé, une échappée belle... C'est simplement que j'aime la controverse, la discussion, les idées qui s'entrechoquent, c'est ça qui donne de l'énergie au monde, la stabilité du rocher, c'est bien mais ça ne bouge pas les choses, l'équilibre, ça fait avancer. En fait, je veux bien être le supporter d'une idée ou d'une politique mais je veux être le seul ! Les clubs de supporters, j'ai l'impression que ça tourne aussitôt à la bande de cons.

Agenda : On le sait déjà bien assez tôt qu'ici-bas, que sur cette terre, tout a une fin et que notre temps est limité mais est-ce que

c'est une raison pour que, dès l'enfance, on nous enserme dans une représentation hachée du temps, heure par heure, d'abord, avec les emplois du temps scolaires qui rythment militairement nos journées, mois par mois ensuite avec les dates de ces vacances attendues comme le Messie, année par année avec ce compte à rebours lycéen débile, imitation de décollage de fusée interplanétaire, jusqu'au délivrant baccalauréat et plus si études supérieures puis, adulte au travail, en calcul de trimestres pour accéder à cette retraite censée vous délivrer enfin de cette pénible servitude à l'agenda, le temps qui nous est imparti avant notre dernière heure restant inconnu, donc difficilement prévisible. Pour le reste, cet agenda qui ne nous quitte jamais est un carcan volontaire qui bloque notre avenir entre des grilles horaires, si bien nommées, cet « organizer » rempli sur plusieurs semaines, si ce n'est sur plusieurs mois, ce qui est, pour beaucoup, un signe positif, c'est même pour eux le signe indispensable qui leur donne à penser qu'ils ont une vie passionnante et bien remplie. Nos plages de congés y sont même prévues à l'avance comme dans ces voyages organisés où, après la visite du musée (2h), le repas typique (1h30) et la conférence sur l'artisanat local (1h25), on nous accorde généreusement deux heures de temps libre... le fameux temps libre qui nous fait tant peur, ce temps qu'on doit remplir seuls, où on est obligés de réfléchir... on ne nous y a pas habitué !

Âge : On en a tous un, c'est ça qui devrait nous unir, c'est au contraire ce qui nous divise. On raisonne en tranches d'âges comme si on appartenait à un club de foot, les petits méprisent les ados, les ados haïssent les adultes et se moquent des vieux qui, eux, regardent tout le monde avec le dédain de ceux qui ont tout compris, mais trop tard, et qui voient arriver avec angoisse l'achèvement de leur parcours. Et il faut voir le drame se refléter dans les yeux de ces cons qui passent une décade, les nouveaux trentenaires, quadragénaires ou quinquagénaires, ils vous font une dépression telle qu'on les dirait contraints à l'exil et forcés de passer en territoire ennemi au lendemain de leur anniversaire. On passe notre temps à dire nos âges, comme si ça voulait dire quelque chose. Petits, à l'école, si on redouble, on a la honte d'avoir un an de retard, comme si la vie était un train qu'on pouvait rater... après, on décline continuellement son âge pour faire ses papiers d'identité, sa carte de sécu, sa mutuelle, ses assurances... puis on écrit des curriculum vitae où on se doit de remplir consciencieusement à quoi on a bien pu occuper chaque année de notre vie, le moindre blanc serait suspect... les femmes, elles, ont un calendrier perpétuel intégré, elles ne supportent pas leur âge mais elles supportent encore moins qu'on oublie leurs anniversaires. Et je ne dirai pas ce que je pense de ces bagnards bureaucrates qui cochent dans leurs placards sinistres les années qui les séparent de la retraite comme dans les cellules des forteresses goulagaires...

Allo, quoi: Est-il concevable que l'être humain, ce parti de pas grand-chose, ait mis des centaines de milliers d'années, à la louche, pour évoluer, grimper un à un les échelons du Darwinisme, qu'il se soit mis un jour à griffonner sur des parois corréziennes des signes et des dessins puis qu'il ait eu cet éclair de génie d'inventer l'écriture (avant que qui que ce soit ne sache lire !), qu'il ait ensuite inventé le papyrus, le rouleau, le livre imprimé, le télégraphe puis le téléphone, enfin qu'il se soit décarcassé pour envoyer des satellites de télécommunication qui ne laissent pas un mètre carré sans réseau 2, 3 ou 4G (on l'aurait donc enfin trouvé, ce point G !...), qu'il ait déroulé des milliers de kilomètres de câbles au fond des océans, inventé et

miniaturisé des composants électroniques avec des métaux rares, bref, qu'il ait déployé le meilleur de la technologie mondiale... pour en arriver à ce qu'une ado boutonneuse se serve de son pouce préhenseur à seule fin d'envoyer un Sms à sa copine qui habite à l'étage du dessous !

Âme : Ça doit être super d'en avoir une ! Cette âme que les autorités pensantes accordaient auparavant avec tant de parcimonie... cette âme qu'ils tenaient de Dieu lui-même, ça leur donnait le droit de choisir, par une sorte de cooptation divine, ceux qui la méritaient : « Moi, j'ai une âme, ça fait de moi un être à part, supérieur, l' élu du Seigneur... Tiens, toi, je te la donne... A toi aussi... Ah non, pas toi, tu es nègre, indien, tu ne l'auras pas, tu es du règne animal, on peut t'exploiter comme on veut, tu ne souffres pas... » Ça leur foutait tellement les boules d'imaginer que l'homme pourrait faire partie du règne animal qu'ils ont inventé ce concept flou, immatériel et surtout invérifiable de notre prééminence. Il fallait bien séparer... d'un côté, le corps physique, ce truc bien trop présent, sale, purulent, qui se dégrade irrémédiablement et, surtout, trop sexué... de cette belle âme éthérée, asexuée et éternelle, trois qualificatifs qui sont à eux seuls la preuve que ce concept est une pure invention, tellement ces adjectifs sont incompatibles avec Homo Sapiens Vulgaris !

Amour : D'abord, on aurait dû se méfier, c'est un mot qui change de sexe quand il se met au pluriel... c'est dire... de plus, c'est le seul sentiment qu'on peut « faire » !... Qui aurait l'idée de faire la honte, la tristesse ou la gêne ! Les animaux ont la chance, eux, de vivre leur reproduction sobrement. Quand c'est la saison, en général le printemps pour faire plus joli, le mâle fait une danse ridicule devant la femelle ou il se bat avec ses collègues, parfois jusqu'à la mort, la femelle choisit le plus fort ou le plus beau ou autre, selon les espèces, l' élu la monte, la couvre ou la coche, selon leurs habitudes ancestrales... et Basta ! Tranquilles jusqu'à l'année suivante, on range la libido au placard. Les humains, eux qui ont l'obsession de se démarquer de la nature, ont intellectualisé le processus. Leurs cerveaux sont trop compliqués, ils ont préféré inventer le désir, la drague, la séduction, le lapin, le flirt, le flirt poussé, le premier soir, les positions, les préliminaires, le largage, la tromperie, l'adultère, le divorce et j'en passe... du coup, c'est devenu la grande affaire de leur vie, aux mâles et aux femelles d'humains... alors, ce qui, chez les autres mammifères, n'est qu'un bref coup de rein annuel suivi d'une totale indifférence, devient chez l'homme cet obscur objet du désir qui va les hanter jour et nuit, surtout les nuits, qui va devenir la matière essentielle de dizaines de milliers de romans, films ou chansons ressassant les mêmes mignardises jusqu'à l'écœurement.

Art : Contemporain, il permet de faire n'importe quoi, sans retenue ni restriction, il y aura toujours quelque critique pour l'encenser. Le créateur, ou plutôt le plasticien, va nous poser dans un coin de la galerie (toujours épatée !) une sombre merde, installation, vidéos pourries ou n'importe quel autre artefact à la con qu'il va s'empresse de commenter (on ne comprend rien, bien sûr !), d'expliciter (on est décidément trop cons !) à grand renfort de concepts (parler d'idées serait monstrueusement démodé !) fumeux et de grandes idées simplistes. Si, un jour, dans son atelier, le plasticien a la chance d'avoir une idée (ça arrive !), il va nous la délayer, la reproduire, la décliner jusqu'à la nausée, il y en a qui ont fait leur renommée et leur fortune avec des rayures comme d'autres avec des emballages... et ils inventent des écoles comme « la forme comme dynamisme du sensible »,

« le synthésisme pictural », « le stuckisme », « la sculpture à énergie renouvelable » ou « l'altermodern »... ils ont plus d'imagination pour trouver ces noms que pour peindre ou sculpter. Ce qui fait plaisir, c'est les couillons de collectionneurs qui dépensent des fortunes pour acheter des bricoles qui ne vaudront plus rien l'année d'après... il y a quand même une morale.

Autorité : Vous détestez quelqu'un, facile, donnez-lui une parcelle d'autorité, il se transformera en « supérieur » et, à ce titre, sera l'objet de la haine de ses anciens collègues de bureau ou d'atelier, l'autorité transforme le citoyen, le moindre échelon hiérarchique semble le rapprocher des sommets et de son air qui grise... On a tous, au fond de soi, le gène du tyran, cet instinct qui doit être enfoui dans notre cerveau reptilien et qui nous fait quasiment jouir quand on donne des ordres à un inférieur. La preuve, les pires des petits chefs, on les recrute parmi ceux qui devront lui obéir, on désigne un mouton, on lui met une blouse de couleur différente, des épaulettes ou une casquette, on en a fait un loup sournois, impitoyable avec ses anciens amis... le chef ne peut pas être un ami... et obséquieux avec les cadres qui le surmontent et qui l'ont choisi. Donnez un petit bout de caporalisme, de domination à quiconque, un tampon qu'il est le seul à pouvoir apposer, par exemple, et vous en faites un Dieu tout puissant, même si ce n'est que dans un rayon de cinquante mètres !

Belgique : Etait-il vraiment nécessaire de créer un pays aussi ridicule, pour avoir une population dont on se moque, les Suisses faisaient très bien l'affaire, l'avoir partagé entre des francophones mous et des flamingants arrogants, dont l'unique symbole est une statue de gamin qui pisse... c'était sûr qu'ils allaient devenir la risée du monde, sans parler de leur roi qui ressemble à un représentant en encyclopédies endimanché prenant l'air à son balcon avec Bobonne...

Big-bang : Il y a des moments où je me demande jusqu'où on nous prend pour des cons... Là, je le sais, c'est 13,8 milliards d'années ! Je veux bien croire à la fable du big-bang, de l'expansion de l'univers, c'est joli pour endormir les enfants, on s'est éclaté comme des bêtes à partir d'une tête d'épingle... Passe encore mais les astrophysiciens nous font croire que, plus on regarde loin, plus on regarde en arrière dans le temps, l'objet le plus lointain observé à ce jour étant à 13,2 milliards d'années... Soyons logiques. Ça se passerait donc à une époque où on se collait tous les uns aux autres, au début de l'expansion universelle ! Et il faudrait que je gobe que la lumière de cet objet, lumière qui est partie à une époque où ce truc se tenait à côté de moi, ne m'arriverait que maintenant ! Vu que la vitesse de la lumière est ce qu'on fait de plus vélocé, elle a fait le tour de l'Univers combien de fois avant de nous toucher. Avec ce raisonnement simpliste, les astrophysiciens essayent de nous faire croire qu'on finira, avec des super lunettes par voir si loin, à l'horizon ultime, qu'on verra, comme je vous vois, la minute précise de la création de l'Univers, alors qu'on y était ! On serait donc en même temps aux deux côtés de la lunette ! Va croire ça ! C'est la version astronomique du cycliste qui descend de vélo pour se regarder pédaler !

Bijoux : Qu'est-ce qui a bien pu pousser la première femme, dans sa hutte préhistorique ou à l'entrée de sa grotte secondaire, à trouver indispensable de s'alourdir d'un bout de métal autour du cou, lançant, comme une irresponsable idiote néanderthalienne qu'elle était, ce mouvement inflationniste de parures

toutes aussi inutiles les unes que les autres, colliers, bracelets, bagues, diadèmes et autres piercings qui n'ont causé, au cours des millénaires suivants, que jalousies, brigandages, rivalités, rapines, crimes et banqueroutes, qui ont parsemé l'histoire de ces métaux prétendument précieux et surtout de ces pierres, pareillement affublées du même ridicule qualificatif, ces cailloux, certes empreints d'une certaine beauté, mais qu'on a paré en plus de pouvoirs extraordinaires, si ce n'est magiques, alors que ce ne sont que phénomènes physiques de pression, concrétion, cristallisation au plus profond du globe ou alors kystes de nacre entourant un corps étranger dans une pauvre huitre... il est quand même difficile de penser que les femmes puissent avoir un tel attrait pour la géologie qu'elles se damneraient pour avoir autour du cou les plus beaux de ces cailloux.. « Ah, je ris de me voir si belle en ce miroir... », l'hymne féminin à la science !

Bilan carbone : Bon, allez-y, dites-le tout de suite que je gêne ! J'ai pas demandé à y naître, sur cette planète, moi, je l'ai prise dans l'état où elle était, avec ces bagnoles, ses avions, ses vaches qui pètent, son gaz qui fuit et son pétrole qui brûle et qui pue... Et maintenant, on voudrait me culpabiliser comme on l'a fait avec Caïn qui avait toujours l'œil de l'Autre derrière son dos. Moi, à chaque fois que je tourne la clé de ma voiture, j'entends tourner mon compteur de CO², ça me gâche mon voyage... et, à chaque fois que j'allume une lampe, même si c'est une de ces cochonneries d'ampoule à basse-consommation, j'ai honte, je vois un ours blanc pleurer sur sa banquise qui part en peau de chagrin. A table, je me retiens de bouffer des haricots, c'est pas dans le vent de l'histoire, ces usines à méthane... Si ça continue, ils vont nous concocter une nouvelle version de confessionnal : « Combien de grammes de CO², mon enfant ? ».

Bonheur : Ça ne leur suffit donc pas de vivre, il faudrait en plus qu'ils soient heureux. Le droit au bonheur érigé comme un des derniers droits de l'homme à conquérir, quelle galéjade ! Ça fait des millénaires que l'homme s'était habitué à ce que son passage sur cette terre ne soit pas une promenade de santé au milieu des lys et des roses, qu'il allait devoir en prendre plein la gueule entre les famines, les épidémies, les invasions barbares et autres catastrophes du même genre ; il en avait même inventé cette fable ridicule du séjour paradisiaque qui était censé récompenser après le trépas le pauvre type qui en avait bavé plus que supportable depuis son premier bavoir. Ça le consolait, le pauvre. Mais, depuis que son niveau de vie s'est mis à faire un bond, avec l'eau chaude, le four à micro-ondes, la pénicilline et les casques bleus, l'homme blanc occidental suralimenté s'est gavé de films à l'eau de rose et de livres de la collection Harlequin, alors, il s'est mis à exiger ce bonheur qu'il aurait d'ailleurs beaucoup de peine à définir si ce n'est un catalogue hétéroclite de biens matériels et de services strictement marchands... et surtout la santé, allez ! Il est prêt à en faire crever le reste de la planète, à dérégler l'équilibre climatique et à exterminer la panthère noire, l'ours blanc et le thon rouge, pour nager dans le bonheur... il y nagera mais elle pue, l'eau de son bain !

Bougie parfumée : Les étals de ces saloperies de bougies parfumées prennent de plus en plus de place dans les magasins de déco ! Pourquoi a-t-on parfumé ces pauvres bougies avec des arômes de synthèse, sous-produits chimico-nocifs de l'industrie mercantile ? On va dans des toilettes qui sentent la merde à la lavande, on mange autour d'une table des steaks au patchouli ou

du camembert au pin des Landes. Tout doit sentir « bon », où qu'on aille, on ne supporte plus l'air pur, l'air naturel, il faut que l'homme y mette sa grosse patte sale... en l'occurrence, l'homme, ici, c'est plutôt la femme, elle qui s'asperge de parfums, eaux de toilette et autres fragrances qu'on finit par ne plus savoir qu'elle est la véritable odeur d'une femme ! Si le rire est le propre de l'homme, le parfum est le propre de la femme, persuadée que le manque de parfum est le sale ! Revenons à Cicéron : « Point d'odeur, bonne odeur »...

Bricolage : Comment peuvent-ils supporter de s'adonner, dès qu'ils en ont la possibilité, à une activité qui porte un nom aussi dévalorisant que celui de bricolage ? Un ouvrage de guingois, un travail bâclé, un devoir fait à la va-vite : « c'est du bricolage ! »... et, eux, ces obsédés de la perceuse matinale, du plafond au rouleau qui dégouline et du montage de la commode suédoise, ils se glorifient d'être qualifiés de bricoleurs, quand ce n'est pas de bricoleur du dimanche, injure suprême. Et il n'y pas d'autre terme, aucun synonyme, faut faire avec. C'est dire le niveau de fierté personnelle de ces gens-là ! Aimer passe des dizaines d'heures à scier, clouer, visser, faire un bruit d'enfer se couper un ou deux doigts par an, renverser des pots de peinture sur un parquet ancien, s'électrocuter, respirer sans protection des vernis classés armes chimiques, foutre en l'air un pantalon par week-end, dépenser trois ou quatre fois le prix des mêmes travaux effectués par un professionnel agréé monuments historiques... pour cet instant fugace de vanité malsaine qu'on aura devant un collègue de bureau venu prendre l'apéritif : « c'est moi qui l'ai fait, c'était rien... »

Cadeau : Souvent, t'as vraiment envie de les prendre et de leur foutre à la gueule, leurs cadeaux ! Je ne parle pas ici de ces monstruosité bricolées par les enfants pour les fêtes des mères et pères, ils ont la circonstance atténuante de l'âge et sont victimes de l'hostilité rageuse des personnels de l'Education Nationale qui exècrent les gniards et le font payer à leurs géniteurs. Non, je pense aux vrais cadeaux, ceux qu'on vous fait à Noël, au jour de l'an et à votre anniversaire et qui vous donnent des envies d'exil prolongé au fin fond de la Papouasie Nouvelle Guinée pour échapper aux idées dramatiques de vos conjoints, parents ou amis divers. Comment des êtres humains, sensés vous aimer et vous connaître, du moins est-il permis de le supposer, peuvent imaginer vous faire plaisir en vous achetant une mini-tapisserie grecque ornée d'un moulin à vent typique en relief, un poisson en plastique qui se trémousse et chante « Don't worry, be happy » à chaque fois qu'on passe devant, une écharpe en laine hideuse à poches secrètes, un détecteur d'inondation des flûtes à champagne lumineuses ou tout autre horreur colorée sortie de magasins pervers spécialisés et qui vous donneront envie de vomir et des desseins de meurtre mais qu'on devra déballer avec le sourire, cette horreur, devant laquelle on devra s'extasier bruyamment et surtout ne pas oublier de la sortir du grenier quand ce connard de donateur reviendra chez vous. S'il vous plaît, par pitié, ne m'offrez rien, c'est le meilleur cadeau que vous puissiez me faire.

Célèbre : C'est pas que ça me fasse plaisir de passer pour un vieux con mais, jadis, on accomplissait un exploit, militaire, politique, artistique ou sportif (aux premiers jeux d'Olympie) et on devenait célèbre, ça marchait dans ce sens-là. On ne recherchait pas la célébrité en tant que telle, elle venait en sus, c'était la cerise sur la statue. A part, bien sûr, ce couillon d'Erostrate, qui a brûlé le Temple d'Artémis à Ephèse, une des sept mer-

veilles du monde. Ce crétin n'a fait ce geste que pour passer à la postérité. Eh bien, le syndrome d'Erostrate touche maintenant une majorité de nos abrutis de contemporains qui sont prêts à n'importe quelle débilité, à s'abaisser à n'importe quelle humiliation cathodique, à n'importe quelle vulgarité exponentielle... du moment que leurs noms apparaissent dans le livre des Records, le palmarès d'une télé-réalité de merde ou dans le journal de Jean-Pierre Pernaut, entre le renouveau des jouets en bois et la transhumance des brebis en Haute Ardèche. Le prix Nobel de physique fera moins de buzz que la plus grande pizza du monde ou l'ascension de l'Annapurna les yeux bandés. On gagne à être connu, je ne sais pas quel prix on gagne mais ça doit être une illustre connerie.

Caritatif : C'est quand même déconcertant d'en arriver là ! Les associations d'entraide se sont multipliées au rythme de la misère mondiale. Ça serait positif, les associations, pas la misère, on aurait enfin une occasion de regarder la race humaine avec des yeux humides de reconnaissance et d'empathie, mais... mais la nature humaine étant ce qu'elle est, ils ont tout gâché en se comportant comme les derniers des épiciers. Si, un beau jour, empreint de bonté, on a envoyé de l'argent à une de ces associations qui lutte contre quelque chose, la misère, la faim, le cancer, etc. ou pour quelque chose ou quelqu'un, les chiens d'aveugles, les Indiens du Dakota ou les handicapés, etc. on est sûr, une semaine plus tard, qu'on recevra une lettre ou un coup de fil par jour, quémandant un don. Au téléphone, tout y passe, le ton pleurnichard, la culpabilisation, l'imploration, poussés à un tel point de professionnalisme qu'on se sent le dernier des salauds si on ose leur raccrocher au nez... Par courrier, la technique est plus affinée, publicitairement, ils vous envoient des enveloppes bourrées de cadeaux, stylos, cartes postales, grigris indiens, calendriers de l'avent ou étiquettes à votre nom, le tout destiné à vous mettre en porte à faux si vous avez le culot de garder et d'utiliser ces présents sans avoir donné en retour le moindre euro ! Mais, en fait, toutes ces bricoles, elles déclenchent surtout la question : S'ils ont suffisamment de pognon pour le foutre en l'air dans des gadgets aussi pourris que personnalisés, pourquoi ils viennent nous gonfler pour qu'on leur file notre fric !

Chapeau : C'est hallucinant l'imagination débordante que l'homme, et la femme, ont pu déployer quand il a été question de se couvrir le crâne ! Déjà rien qu'avec les couvre-chefs obligatoires pour se protéger la tête, du froid ou des projectiles divers que les voisins leur envoyaient, depuis l'Antiquité profonde, on trouve des centaines de sortes de casques, avec ou sans visière, grillagé, avec des cornes, des ailes, des pointes ou des plumets pour aboutir à nos casques geek avec webcam, vidéo-conférence, MP3 et climatisation ! Mais, ce qui est comique, c'est la multitude des galurins folkloriques différents que l'homme (et la femme, ne l'oublions pas), ce grand couillon, a inventé pour se distinguer du type qui habitait la région d'à côté. Rien que de voir un de ces chapeaux typiques, on reconnaît le pays, c'est dire ! Et tous en sont fiers, du béret basque au sombrero, du kéfié au Stetson, du bonnet péruvien à la galette afghane, plus c'est grotesque, plus ils y tiennent. Et que dire des efforts surhumains de créativité saugrenue qu'ont déployé les diverses religions pour couvrir leurs prêtres, moines et religieuses, les dieux doivent se marrer de voir ça d'en haut. Chapeau !

Chasse : Il en faut, comme vous le diront les cons, il en faut pour réguler le gibier, pour remplacer les prédateurs naturels

qu'on a tous massacrés et qu'il n'est surtout pas question de les réintroduire... il en faut comme il fallait des bourreaux, des exécuteurs de basse besogne... et on en trouve, des chasseurs, des planqués à l'affût, des à pied, des à cheval, tous ne se retrouvant qu'autour d'un seul but : tuer ! Ils auront beau trouver des justifications quasi écologiques à leurs geste, ça se résume à ça, tuer ! Tuer des cailles, des lièvres, des palombes, des sangliers, des cerfs, faut que ça saigne, comme disait Boris Vian. Alors, dès qu'arrive l'automne, les promenades à la campagne comme les recherches de champignons en sous-bois relèvent de la traversée du champ de bataille de Verdun, un jour de 1916. Mais, tout ça donne l'occasion au paysan de dresser des chiens et surtout de posséder un fusil, l'équivalent adulte qu'est l'Opinel pour le gamin campagnard, le symbole ridicule de sa virilité, c'est sans doute pour ça qu'il y a si peu de femmes chasseresses. Faut dire que donner des fusils chargés de cartouches capables d'abattre un sanglier à cinquante mètres à des types qui, visiblement, prennent leur pied à abattre, décimer, détruire, exterminer, massacrer tout ce qui bouge, vole ou rampe, relève de l'inconséquence la plus inepte. On a aboli la peine de mort, faudrait peut-être l'étendre dans les champs et les bois parce qu'à part un ou deux accidents de chasse par-ci, par-là, comment leur mettre du plomb dans la cervelle ?

Chiffres : Tout, autour de nous, nous ramène systématiquement et malheureusement à eux ! Après des siècles de civilisation, ils ont pris le pouvoir, ils ont vaincu les lettres qui dominaient le monde avant eux mais elles, les lettres, elles faisaient ça avec intelligence et culture, elles avaient mis des siècles à imposer des mots comme pusillanimité ou prolégomènes, c'est dire. Les chiffres, eux, sont froids et inhumains. On vit aujourd'hui dans leur monde délétère, on n'est maintenant plus définis que par les treize chiffres (treize !) de notre numéro de sécurité sociale, enfermés dans les seize chiffres de notre carte bleue plus les quatre du code secret, dans les chiffres du digicode de la porte d'entrée, ceux de l'alarme, ceux du portable et les innombrables numéros de téléphone (donne-moi ton 06...) répertoriés dans la mémoire de l'appareil... et, bien sûr, les six numéros du loto vespéral qui nous feront gagner la super-cagnotte... cet argent, d'ailleurs, qui n'a plus de consistance physique, passant de la main à la main, humainement, ce ne sont maintenant que des chiffres qu'on tape sur un clavier, chiffres qui passent d'une banque à l'autre par Internet sans que personne ne les touche et ne se salisse les doigts. On vit au rythme des chiffres de nos comptes en banque, notre humeur ligotée au yo-yo du graphique du compte courant... On ne connaît plus la Seine-Saint-Denis mais le 9-3, on connaît le numéro 10 de l'équipe du PSG, etc. Le diable lui-même a son chiffre (le 666). Dans l'Antiquité grecque, les chiffres étaient magiques, ils le sont redevenus ! Si vous ne me croyez pas, demander à un numérologue, il vous dira la même chose ! Et un, et deux, et trois zéros !

Civilisé : A qui va-t-on faire croire que l'homme s'est amélioré depuis des millénaires ?... Qu'il ait appris à maîtriser l'automobile puissante, la machine à laver capricieuse et l'ordinateur sauvage, ça ne fait aucun doute mais qu'il se soit amélioré socialement, intellectuellement, civilisationnellement, ça va être dur à me le prouver, j'aurais même tendance à croire qu'il est sur la pente de la régression, l'homo sapiens, sous ses dehors scientifiquement avancés. Il a beau savoir l'âge de l'Univers, la composition moléculaire de tout ce qu'il touche ou la manière de guérir toutes sortes de cancer ou d'hémorroïdes, il n'en restera pas moins un primate attardé, régi par ses pulsions sordides, à la

remorque de ses instincts les plus bas, avec parfois une lueur de compassion et d'amour pour son prochain, lueur qu'on s'empresse de monter en phare, persuadés que cette orpheline fleur changera l'odeur du fumier qui l'a vu naître. Tout ce que la modernité nous aura apporté, à nous, pauvres humains, c'est la vélocité et le culte effréné de l'argent. Ça ne valait vraiment pas le coup de sortir de la caverne !

Client : Si le client est roi, c'est sûrement le roi des cons ! En tout cas, c'est comme ça que les perçoivent les boutiquiers et autres commerçants qui les tondent en leur refilant des produits de plus en plus bas de gamme à des prix de plus en plus élevés... et en réussissant à faire croire à ces gogos qu'ils ont fait une affaire, en plus. Ce couillon de client, qui croit être le souverain régnant sur ces temples de la consommation, cet attardé à qui on a fait gober la fable de l'offre et de la demande, cet idiot ne se rend pas compte, quand il se rend dans un de ces supermarchés, qu'il se rend dans un camp retranché, on y entre deux vigiles patibulaires qui vous regardent d'un sale œil, on y circule dans des allées surveillées par de multiples caméras, on y est décérébrés par une musique débilitante entrecoupée d'injonctions mercantiles rappelant les plus beaux jours de la propagande soviétique, on ne peut y sortir que si on paye ou en prenant le risque d'être fouillés à corps. Et, le client, il est heureux, il y va, il y retourne, avec sa femme, ses mioches, et il est même prêt à manifester pour y aller le dimanche, c'est son Eden, à ce con !

Coït : Faut-il vraiment garder ce mot aussi savant que court pour ce moment si furtif où l'homme se sent le maître du monde, avec son sceptre jaillissant, il y a eu Sissi Impératrice, il y a ce Zizi Imperator créé de toute pièce par cet autre autrichien qui s'est tellement penché sur le cerveau qu'il en est descendu dans la culotte! Coïto ergo suum, je jouis donc je suis, en tout cas pas intellectuellement, personnellement mon premier coït a laissé mon QI coi...

Confréries : Adorateurs de l'oignon, sectateurs de l'andouille, idolâtres du Beaujolais nouveau, il n'est pas une spécialité régionale, qui se mange, boit ou se fume, qui n'ait sa confrérie ridicule qui pense qu'en se déguisant avec un costume pseudo-moyenâgeux, bedaine en avant et couperose éclatante, ils donneront au monde une image moderne de l'agro-alimentaire français. Rose-croix du saucisson, francs-maçons du melon de Cavaillon, ils sont prêts à en découdre à la moindre altération de la recette qu'ils croient originale alors qu'au mieux elle date de la fin du dix-neuvième siècle. Ils n'ont donc pas trouvé de combat plus noble, de cause humanitaire plus exaltante que ces boustifaileries plus ou moins industrielles. Chômage, retraites aléatoires, guerres en Afrique, au Proche-Orient, en Ukraine, montée du terrorisme, ces crétins en robes de velours carmin brodées d'or, tastevin en bandoulière, continueront de chanter en chœur les paroles débiles de leurs hymnes franchouillards au petit-gris Cessonnais, au cassoulet Toulousain, côtes du Rhône ou nougat de Montélimar... A en vomir !

DLC : La fameuse Date Limite de Consommation ! Mais où est passé le bon vieil esprit sportif quand on achète un yaourt bulgare avec des vrais morceaux de fruits ou une pizza à l'ancienne cuite sur pierre si on doit regarder cette date fatidique au-delà de laquelle les produits sont sensés verdir, fourmiller de bactéries délétères et autres joyeusetés ? Mes ancêtres, ils ont dû en bouffer des kilos de mammoth avarié, où les asticots et les mouches rajoutaient de l'assaisonnement, ils en dû en boire, de l'eau

croupie dans des flaques brunâtres des mares où toute la faune sauvage venait déféquer... mais c'est ça qui en a fait des hommes, de vrais hominidés résistants et prêts à affronter l'évolution Darwinienne, la plus dure ! Je voudrais les y voir, dans deux ou trois générations, ces gosses nourris de produits frais, sans une seule bactérie, bacille ou autre vibron, avec leurs succédanés de bouffe emballés sous vide et mis à la benne dès que la DLC sonne le tocsin de la toxine... Vous verrez qu'ils vont nous en coller une, de DLC, sur le croupion, comme il y avait avant l'âge canonique... Allez, les vieux, à la poubelle !

Danse : C'est une chance que, de nos jours, le ridicule ne tue plus sinon on risquerait l'hécatombe sur toutes les pistes, parquets, scènes où se contorsionnent spasmodiquement danseuses et danseurs dans leurs imitations approximatives des parades nuptiales des divers oiseaux de la création. Mais ce qui n'est que chorégraphie épisodique chez les volatiles a été développé à l'infini et estampillé culturel chez l'humain de toutes les latitudes. Ces mouvements, à mi-chemin entre la gymnastique acrobatique et la simulation de l'acte sexuel, n'ont pour but que de reléguer sur sa chaise de frustration l'adolescent mal dans son corps, incapable de se trémousser en rythme ou de mémoriser des suites de pas à la complexité géométrique exigeante. Quant à contempler des heures durant des éphèbes moulés dans des collants sensuels porter des jouvencelles vêtues de la jupe la plus ridicule qu'on ait jamais inventé et qui, de plus, au mépris le plus grand de toute prévention pédicure, marchent essentiellement sur la pointe de leurs pieds, contempler ça, donc, est au-dessus des forces de tout honnête homme, sauf s'il aime reluquer les jambes des petits rats... ou des éphèbes, ce qui était encore concevable à la fin du dix-neuvième siècle. Et le ballet moderne, dégingandé, désordonné, chaotique, en un mot, bordélique, n'est pas fait pour réhabiliter la danse. De Marius Petipa à Benjamin Millepied, les biens nommés, les chorégraphes ont tout fait pour gâcher l'écoute de très bonnes musiques qui se suffisaient largement à elles-mêmes.

Diable : C'est quoi cette invention, que ce diable avec qui on a fait peur au monde depuis le Moyen-Âge, cet Archange déchu (et déçu ?) qui aurait créé son paradis inversé ? C'est une blague ! D'un côté, il représente le Mal absolu, l'ennemi de Dieu, celui dont on doit avoir peur... d'un autre côté, on nous a gonflé avec l'image de ce Dieu juge sévère qui envoie les pêcheurs aux Enfers pour les filer pieds et poings liés au fourchu (où il y a de la Géhenne, il n'y a pas de plaisir) ? Alors, à l'arrivée, c'est qui, le Diable, un monstre abominable, le méchant absolu, ou un gardien de prison, sadique à souhait, qui ne ferait qu'exécuter les décisions du magistrat suprême dans son unité de production indépendante du Siècle ? On a l'impression que ces deux-là, ils sont sur Facebook et ils se tirent la bourre à celui qui aurait le plus d'amis. Ils sont Malins, surtout un !

Domotique : C'est pas joli, ça, comme mot ? Typique des phonèmes créés par les technocrates langagiers de la modernité. En fait, il y a une vingtaine d'années, on appelait ça la maison intelligente... et avant c'était la maison moderne de « Mon oncle » de Jacques Tati ! C'est un des marronniers récurrents du journalisme que cet homme qui commanderait sa maison à distance. Techniquement, maintenant, c'est possible, l'informatique, le Net, rien ne nous empêche de le faire... seulement personne n'y voit un intérêt quelconque. Passe encore de brancher le chauffage avant de reprendre la route du retour des sports d'hiver voire d'allumer les lumières à partir de New York pour tromper

les malandrins sur l'occupation de la villa... mais un réfrigérateur qui se gère lui-même et commande par internet le beurre que vous venez de sortir ?! Un four qui affiche les recettes en fonction des viandes disponibles au congélateur (il lui a posé la question), de votre taux de cholestérol et l'anniversaire de votre conjoint ??! Un aspirateur qui suit le chien pour nettoyer ses crottes ??! Les volets qui s'ouvrent et se ferment, l'arrosage automatique, la ventilation... sans compter les centaines d'objets connectés qui débarquent ! Le rêve de l'homme contemporain serait de vivre loin d'une maison qui pourrait, elle, vivre sans lui ? En attendant un monde hyper-connecté qui se passerait de l'espèce humaine ? Le rêve ? Le cauchemar ?

Enfants : C'est pas que c'est inutile, les gniards, c'est que c'est surtout encombrant. Je ne parle pas des miens, je n'en ai pas, mais c'est les autres, ils en ont trop, ils vous en parlent tout le temps, ils ont leurs portables qui débordent, qui dégueulent des photos de leurs mioches, les plus beaux, les plus intelligents; et quand, avec l'âge, on pense qu'ils vont vous lâcher, au moment où leur progéniture en fait autant, bernique, ils te mailent les petits-enfants, au parc, au zoo, avec le chien, à en vomir... et c'est exponentiel cette croissance de moutards, tu en avais trois ou quatre au début... et, à l'autre génération, tu t'en colles une douzaine... et c'est pas fini....

Fête: Moi aussi, quoi qu'on en pense, je l'ai eu, le sens de la fête, dans ma jeunesse. Le sens de la fête, pour moi, c'était, au plus vite, le sens de la sortie, dès que j'avais réussi à alpaguer une fille ou encore plus rapidement si je n'avais vu personne à alpaguer. Mais, maintenant, savoir faire la fête est passé du loisir débile à un véritable travail, aussi professionnel et chiant qu'un vrai travail. On vous y juge sur votre propension à mettre l'ambiance, à savoir vous éclater pendant une soirée entière. C'est ce qu'on veut vous faire croire, les seules capacités réellement demandées sont de pouvoir supporter 140 décibels sans exploser des oreilles et de pouvoir absorber des litres d'alcools variés, ou avariés... ainsi que pas mal de substances aussi délétères qu'illicites. On finit en général au petit matin en dégueulant sur les chaussures du premier passant venu, en pissant dru contre les vitrines voisines et, bien sûr, en roulant à la limite de l'inconscience, variante automobile de la roulette russe imbibée. Et la qualité de la gueule de bois du lendemain sera l'unique baromètre de la réussite de la fête, accréditée par les selfies en ligne de la teuf qu'on mettra pour les copains aussi nauséux et hagards que vous, peuple qui se traîne comme des zombies sensibles à la lumière du jour, vampires acouphénés au pauvre cerveau vibrant encore du rythme asséné des heures entières par des paires de baffles... et ils les méritent, ces paires de baffles !

Foule : Qu'est-ce qui a poussé l'homme, qui était tranquille dans sa hutte avec sa compagne et ses quelques enfants à s'agglutiner aux autres hommes comme si la force de gravitation l'agglomérerait sans retenue ? Pourquoi cet attroupement alors que tout ce que cet animal extravagant et paradoxal a fait de bien, il l'a fait seul, c'est l'œuvre de génies créatifs et indépendants, rien n'est jamais sorti de ce magma informe et sans âme qu'on appelle la foule, hormis des horreurs comme les lynchages, les camps, les épidémies, les supporters de football ou les sondages d'opinion... La Fontaine nous a fait des fables, la cigale de son allégorie, elle ne crèvera pas, une fois la bise venue, non, elle inventera le pull-over ou la chaudière au fuel mais elle survivra... la fourmi, elle, ne crèvera pas non plus, malheureusement, on devrait d'ailleurs dire « les » fourmis, le

singulier n'existant malheureusement pas dans cette société abrutissante... donc, elles ne crèveront pas, comme les termites, mais ça ne veut pas dire pour autant qu'elles vivaient avant !

Fruit : Avec les légumes, c'est l'autre face de la culpabilité que les diététiciens nous assènent à longueur de spots télé, cinq fruits et légumes par jour, pourquoi cinq ? Qui les a comptés ? Les petits, il en faut combien ? Une pastèque, ça compte pour deux jours ? A partir de combien de petits pois ? Est-ce que c'est 5 fruits et 5 légumes ou est-ce qu'on s'en sort avec 6 fruits et légumes, par exemple ? A quand le ministère du comptage légumier ? On nous pourrit la vie avec des chiffres qui nous bloquent, qui nous poursuivent, qui nous bassinent ! On a déjà eu les verres d'alcool qui se mettaient à faire des dégâts à partir de trois, les dix commandements, les sept péchés capitaux... Finalement, on a tout perdu en passant au numérique.

Génial : « Ouah, l'est génial, le type »... Je regarde. Quoi, le type en question, il a juste fait une roue arrière sur 20 mètres... et c'est ça, être génial ! J'en appelle aux mânes de Léonard de Vinci, de Darwin, de Mozart, de Marie Curie ou d'Einstein... la barre du curseur du génie en a pris un sacré coup, c'est la démocratisation de l'élite, c'est le nombre qui fait maintenant la qualité... « Génial », encore un mot qui va se perdre dans la masse, perdre son sens originel comme « étonné » qui n'évoquera plus jamais son coup de foudre originel. Le Génie de la Bastille descend de sa colonne pour rejoindre la première beugleuse de Star'Ac, le premier footballeux qui pense avec ses pieds, le premier filmeur de chtis ou le premier comique vulgairissime... La lampe du Génie, on a beau la froter, c'est devenu de la basse consommation, ça éclaire pas loin. Bon, faute d'avoir du génie, essayons seulement d'avoir un peu de talent !!

Gentil: On n'est pas nés gentils... personne n'est gentil, du moins naturellement, par nature. Par nature, on est méchants ! Regardez les enfants, quand ils n'ont pas encore été pervertis par les mièvreries de l'éducation, ils sont cruels, sadiques, capables du pire, on n'a, nous, adultes, que la chance d'être physiquement plus forts qu'eux, il n'y a que ça qui les freine... et puis, on grandit et, par lâcheté, par facilité, on le devient, gentil, on se force, ça nous arrange, ça évite les coups, ça permet d'avancer dans la hiérarchie, on est si hypocrites qu'on finit même par se persuader que cette bonté est notre véritable personnalité. Mais, derrière cette fine couche d'altruisme, il continue de bouillir, le magma incandescent de notre barbarie, magma qui, au moindre relâchement, perce et entre en éruption et libère la sauvagerie trop longtemps contenue. Comme la terre est une boule de feu en effervescence seulement recouverte d'une fine écorce parsemée d'arbres, de fleurs et de petits oiseaux, nous aussi, on essaie de cacher notre férocité trépidante sous des dehors tenus de bonhomie et de miséricorde. L'homme est un faux-jeton pensant !

Gras : S'il est des mots maudits, qu'on ne prononce qu'en se signant, en regardant du coin de l'œil si la balance n'a rien entendu, c'en est un et des plus beaux ! On peut même dire, en ce qui le concerne, que c'est un Gros mot, qui sent le suint, la couenne, le lard rance, la graisse malodorante... On s'en sert de repoussoir, dans les gazettes féminines, dès que le printemps réapparaît, pour y célébrer le maigre, le light, l'écramé, en un mot, la bectance sans goût, le succédané affligeant de nourriture, qui fait paraître le monde culinaire aux couleurs de l'ennui. Le gras, c'est la gaité ! Dans la poêle, c'est le gras qui chante, le

maigre se racornit et se recroqueville pour devenir semelle triste, carne sans intérêt. La civilisation ne s'est épanouie qu'en naviguant sur les lipides... les spartiates, les ayatollahs de la privation alimentaire n'ayant toujours conduit qu'aux cilices, haïres, disciplines, flagellations et autres persécutions de toutes sortes. Les régimes totalitaires, du nazisme au communisme triomphant, ont bien mérité ce nom de régime, la privation de liberté s'étant systématiquement accompagnée de restrictions alimentaires et de tickets de rationnement de triste mémoire. De grâce, ne nous mortifions pas volontairement... Allons, enfants de la Patrie, mâchons, mâchons, qu'un gras très pur abreuve nos sillons. Affrontons les examens de cholestérol le foie serein et le sourire aux lèvres grasses. Et n'oublions pas que ce sont les bons vivants qui feront les meilleurs morts.

Horreurs : Et pourquoi qu'on n'aurait pas le droit de penser des horreurs ou des monstruosité du moment qu'on ne les met pas en œuvre, on n'est quand même pas des monstres ! Nos cerveaux ont besoin d'inventer sans cesse, sans contraintes, d'imaginer tout, le meilleur, le pire, de parcourir les champs du possible, et si ces champs ne sont pas des champs d'honneur mais d'horreur, de grâce, laissons notre pauvre cervelle imaginative se défouler, la réalité lui en fait déjà voir assez ! Alors, arrêtez de nous culpabiliser, nous, avec notre imagination sanglante, sordide, épouvantable, ordurière, cruelle, infernale... et plus, si affinité. C'est le prix à payer, et ce n'est pas si cher, pour qu'on puisse se montrer à l'extérieur civilisé, affable, courtois, en un mot, sociable. Et c'est tellement jouissif de regarder dans les yeux les gens, surtout ceux qui essayent de vous en imposer, et de se demander à quelles abjections ils sont en train de penser à cet instant...

Ignorance : A quoi ça sert d'avoir trimé comme des malades sur les bancs de la communale, du collège, du lycée, et plus si affinités... d'avoir bossé l'orthographe, l'histoire, la géographie, et j'en passe... si, finalement, on se met à célébrer l'ignorance comme une des vertus primordiales et si elle devient plus valorisante en société qu'une valise de diplômes ! La réussite se mesure bien souvent maintenant à la bourde, à la bêtise, au pataquès, à la bêtise crasse qui, loin de les faire mourir de honte, les portent aux nues, au pinacle de la célébrité, les propulsant au rang d'idôles des jeunes collégiennes et collégiens qui n'attendaient que cette reconnaissance de la crétinerie pour en foutre encore moins. Tout le monde, ou presque, est capable de citer les conneries des candidats à des jeux télévisés mais personne, ou presque, n'est capable de retrouver le nom du dernier Nobel français. L'orthographe est devenu une science préhistorique, la géographie se limite aux destinations de vacances et l'histoire un joyeux merdier où on mélange les dynasties, les siècles et les batailles avec l'insouciance du cancre qui ne voit pas l'intérêt d'apprendre ce qui est dans Wikipedia et d'écrire correctement quand l'ordinateur corrige automatiquement leurs conneries. Les derniers seront les premiers, promettait la Bible... c'est fait !

Immatériel : L'Unesco, qui n'a que ça à foutre, décerne, lui aussi, des prix, des médailles, comme il y en a sur les fromages. Il a inventé d'épingler les biens immatériels de l'Humanité, c'est bien, ça fait plaisir et ça coûte pas cher. On y trouve tous les trucs exotiques rigolos, l'art du tapis kirghiz en feutre, le pain d'épices en Croatie du Nord ou le bigwala, musique de trompes et de calebasse (voir Okora). Les types du bureau des biens immatériels décrète, après un repas fait dans un restaurant gastronomique que « c'était pas dégueulasse et, tiens, on va

décider que la gastronomie française, ça ferait bien comme bien immatériel ». Immatériel, mon cul, pensa un fonctionnaire qui rotait dans son coin. On fait venir la presse, deux ou trois chefs cuisiniers chez qui on pourra aller manger gratos, des politiciens quelconques et des jeunes filles en costume folklorique léger... et puis... et puis rien, tout le monde s'en fout, ça ne fera pas faire venir un Ivoirien ou un Pakistanais de plus dans un trois étoiles. Et les fonctionnaires de l'Unesco continueront de faire les magasins de souvenirs du Tiers-monde pour aller y médallier le tissage traditionnel du chapeau de paille toquilla équatorien, le Jultagi, marche sur corde raide ou le festival de lutte à l'huile de Kirkpınar.

Jardin : C'est fatigant, c'est salissant, c'est dépensant, c'est vous dire s'il faut être dérangé du bulbe pour aimer biner, sarcler, planter, arroser, débroussailler ou passer la tondeuse tous les deux jours... Ceux qui s'escriment, ces véritables damnés de la terre, à faire pousser des légumes, qui se font bouffer leur récolte par des myriades d'insectes ravageurs qu'ils traitent à grand renfort de doses massives de produits dégueulasses que même les Américains ils n'osaient pas les employer pour défolier le Vietnam... et, pour quel résultat ?... Soit la pluie, la sécheresse, les sauterelles, le mildiou, les noctuelles, que sais-je, feront qu'ils ne récolteront au mieux qu'un poivron flétri et une tomate malingre qui lui reviendront au prix d'une Rolls plaquée or... soit, miracle des miracles, il aura une récolte telle que sa femme et ses enfants devront ingurgiter des tonnes de salades pseudo-bio matin, midi et soir pendant les deux semaines de maturité, pour surtout ne rien gâcher ! Quant au jardin d'agrément, c'est le territoire des derniers latinistes qui se vengent, depuis l'abandon du latin à la messe, pour affubler de pauvres petites fleurs, qui ne sont, au demeurant, que les attributs sexuels de la plante, de noms à rallonge et qui cultivent cet art aristocratique en éradiquant sauvagement les mauvaises herbes, les épinglant de cet adjectif maudit, essentiellement humain, soit dit en passant. Et ça s'appelle la culture !

Jeux (Française des):

Ils n'ont pas l'air débile, les Français, d'avoir, depuis la Révolution de 1789, tout fait pour gommer Dieu, son omniprésence et sa toute puissance, du paysage et des âmes... et de se jeter, bourse en avant, dans la gueule avide de la Française des Jeux, Moloch insatiable, qui leur avalera leur pauvre Smic ou retraite en leur faisant miroiter un Paradis monétaire brillant de mille feux. Mais, autant le Paradis promis par les Dieux pouvait se gagner par examen, de conscience principalement, ce qui laissait la possibilité à tous d'y avoir accès, comme maintenant le Baccalauréat, autant le paradis clinquant des jeux de hasard est élitiste au maximum puisqu'il puise sa fortune dans les misères des perdants. Et, malgré qu'ils savent pertinemment que le hasard mathématique et statistique du tirage donne autant de chance à un numéro plutôt qu'à un autre, ça ne les empêche pas, ces joueurs, de choisir des chiffres à forte connotation personnelle, date de naissance, adresse, numéros de la plaque d'immatriculation de leur première Simca, comme s'il existait dans l'immense univers une entité supérieure qui aurait décidé d'élire Robert Durand en posant son doigt omniscient sur les boules prises dans le mouvement brownien du loto vespéral, ces cinq boules qui portent les chiffres fétiches de Robert, le chouchou de Dieu. Il y en a vraiment qui ne doutent de rien !

Jusqu'au bout: Le tragique de la situation le dispute au ridicule. Tragique, parce que ce sont quasiment tous des ouvriers,

mineurs ou paysans acculés à la grève par des patrons cyniques, qu'ils apparaissent à la télé, massés devant les grilles de leur usine, haves, dents serrées et mal rasés, gueulant dans les micros tendus qu'ils iront « jusqu'au bout » ! De quel bout parlent-ils, combien de bouts un gréviste possède-t-il ? De quel côté, à quel bout, est la honteuse sortie de grève qui finira bien par arriver, ils le savent bien, les jusqu'au boutistes, qu'ils vont sauter du wagon de la révolte avant qu'il ne s'écrase sur le mur de la réalité sociale. Ils n'iront pas jusqu'à cet extrême, du moins, comme pour le suicide, ceux qui le crient le plus fort. Le suicide syndical ne résiste pas à la gravité de la quotidienneté, au cocon moelleux de la protection sociale. Il faut n'avoir vraiment rien à perdre pour aller jusqu'au bout... la société a parsemé ce chemin du bout d'appâts qui sont autant de tentations auxquelles peu d'ascètes savent résister. Et le bout devient cet horizon qui s'éloigne à mesure qu'on avance.

L- Livre de recettes : Prenons les choses par le menu, faut-il que les gens ne soient pas dans leur assiette pour qu'ils s'encombre de centaines, voire de milliers de recettes réunies en magazines ou livres classés par pays, types, entrées, viandes, poissons, desserts et passent leurs soirées en grignotant une tranche de jambon anémique ou une pizza surgelée à baver à en vomir devant des concours culinaires télévisés dégoulinants de crème fraîche et d'ingrédients aussi introuvables qu'hors de prix. Plusieurs vies et autant d'estomacs n'y suffiraient pas pour essayer toutes ces recettes, ces plats dont les images photoshoppées comme des top-modèles les font saliver à la limite de l'orgasme. Ces livres de cuisine sont des contes de fées mais, vous, elles ne se sont pas penchées sur votre berceau pour vous donner le don de la sauce gribiche ou les paroles magiques qui font monter la béarnaise à tous les coups. Vous, vous galérerez à suivre les recettes avec l'application de l'apprenti saucier mais votre brouet infâme sera à des lieux et des lieux de la pierre philosophale promise sur le grimoire du chef étoilé dont la photo vous narguera pendant que votre mari et vos invités s'efforceront de ne pas gerber sur la nappe. Soyons francs, vous n'avez jamais appris à cuisiner, l'eau chaude est pour vous le Graal alimentaire, alors jetez tous ces livres dont vous n'aurez jamais la pierre de Rosette, ces livres qui permettent à leurs auteurs de belles recettes, financières celles-là, et faites un procès à votre mère pour rétentation de tradition alimentaire, l'argent que vous en tirerez vous permettra d'aller dans les meilleurs restaurants gastronomiques !

Magique : Et dire qu'on pensait, abrutis qu'on était, que ce monde était rationnel ! Que la science expliquait tout ou presque ! Que nenni ! Billevesées, sornettes, fariboles et coquecigrues ! Le succès du binoclard d'Harry Potter aurait dû nous mettre la baguette à l'oreille, le monde est magique. On l'a, cette baguette magique, dans les outils de Photoshop ou autres Paint, on célèbre la « magie » de Noël, ce qui est quand même paradoxal et qui fait hurler les croyants, une mayonnaise monte, c'est magique, un beau coucher de soleil, c'est encore magique, un liquide vaisselle rend vos verres translucides, c'est toujours magique. L'accumulation débile et matraquée de ce mot nous fait regretter l'heureux temps des bûchers, on verra s'ils y trouvent encore de la féerie à Disneyland. Coquin de sort !

Masse : Prenez n'importe quoi de bien, rajoutez-y « de masse », vous le transformerez en une sombre merde ! « De masse » est l'anti pierre philosophale. Le tourisme, d'une activité élitiste, intelligente et civilisée, est devenu le déferlement ininterrompu

de badauds ignares, prétentieux et heureusement régulièrement arnaqués. La culture, de son côté, en devenant « de masse », s'est retrouvée abaissée au plus petit dénominateur commun, elle a rabattu son curseur au niveau du plus grand nombre. Là où, avant, on parlait grec et latin, on lisait les philosophes, Proust ou Montherlant, on ne jure maintenant que par des Marc Lévy, des Alexandre Jardin ou autres best-sellers, sous-produits de fabrication industrielle. Les nourritures terrestres ont suivi la même pente fatale : la production de masse a dénaturé la quasi-totalité de ce qu'on bouffe et de ce qu'on boit pour les transformer en ersatz sans goût, sans odeur, sans rien d'humain ! « C'est pas pour manger, c'est pour vendre », a dit un jour un paysan qui avait tout compris. Les étals débordent de viande recomposée, bourrée jusqu'aux oreilles d'antibiotiques pernicieux et autres saloperies de synthèse, de poissons d'élevage qui sont autant de concentrés pharmaceutiques, de légumes transgéniques n'ayant vu la terre que sur leurs étiquettes et de vins trafiqués. La « Masse » est passée par là, cette masse qui martèle et écrase la qualité pour en faire une bouillie plate, certes de taille imposante à partager mais à la finesse homéopathique. Il n'y a que les épidémies à gagner en qualité au milieu de la masse !

Marque : Ça y est, elles ont pris le dessus, d'ailleurs, c'est sur le dessus qu'elles s'affichent, glorieuses, vulgaires, de plus en plus grosses, on devrait s'en servir pour apprendre à lire aux gosses, ils les connaissent par cœur, ils ne jurent que par elles, se vêtir, se chausser, n'est rien si ce n'est pas de la marque. Les jeunes, et même beaucoup d'adultes, sont marqués, pour mieux se faire remarquer, pour éviter de se démarquer, la marque est la marque du groupe. Le rêve de tout un chacun, dorénavant, est de se faire sponsoriser, tout se sponsorise, du concert, même classique, à l'émission de télé, en passant, bien sûr, par les sportifs de tout acabit. Dès qu'il y a une connerie dans l'air, les sportifs sont toujours au premier rang. Quand on crie : « A vos marques », ces débiles ne se mettent plus à genoux pour courir, ils vérifient sur leurs survêts si les autocollants tiennent bien. Et si ils font de la muscul', c'est d'abord pour avoir plus de place sur le maillot pour les sponsors, il faut valoriser l'espace de ce panneau publicitaire qu'est l'athlète. Le Logos était le nom de la divinité suprême des stoïciens... maintenant, les logos des marques sont les nouvelles divinités de la religion marchande, s'affichant lumineux au plus haut des cieux publicitaires. Prenez et achetez, ceci est mon nom !

Mémoire : A quoi ça peut bien servir, la mémoire ? Est-ce que ça a déjà empêché qui que ce soit de refaire une connerie ? Ça vous occupe la cervelle d'un fatras de choses inutiles, perturbantes, insignifiantes, horripilantes et impossibles à évacuer, il devrait y avoir une chasse d'eau mémorielle qui nous débarrasse de temps à autre des mauvais souvenirs. Passer un coup de torchon pour ne garder que l'essentiel serait un acte salutaire et on devrait célébrer Alzheimer comme un bienfaiteur de l'humanité.

Mentir : Avez-vous songé un seul instant à ce que la vie pourrait avoir d'insupportable si tous se mettaient à dire ce qu'ils pensent vraiment... en dix minutes, ce serait un massacre, la guerre civile, chacun haïrait son prochain, la vie sociale s'effondrerait dans le fracas des insultes et des misérables rancœurs. Le mensonge est le pilier de la sociabilité, l'interaction nucléaire forte qui fait tenir le monde civilisé ensemble, le langage n'a été donné à l'homme que pour déguiser sa pensée, disait Talleyrand. Interdire aux enfants de mentir, les menacer de représailles, leur fabriquer Pinocchio, est une des plus graves aberrations éduca-

tionnelles. Au contraire, on devrait leur apprendre à broder, inventer, affabuler, à développer leur GPS à contourner la vérité, cette exhibitionniste sordide qui s'extirpe à poil des puits fétides pour étaler ses formes vulgaires dans la lumière crue des lampes de commissariat aux foules qui, elles, ne rêvent que de voiles diaphanes et de robes légères coupées dans ce tissu de mensonge qui va si bien aux femmes. Que deviendrait la politique sans l'affabulation, le bobard, la promesse fallacieuse ? On n'est pas dupe, on le sait qu'ils nous roulent dans la farine, mais on aime ça... l'essentiel est que ça ne se voie pas, comme les tours des prestidigitateurs, on sait que c'est pas vrai mais on marche quand même.

Mer : Est-il meilleur signe de la régression de l'humanité que ce retour massif à l'océan primitif des foules estivales ? Pourquoi, dans ce cas, restent-elles au bord ? Qu'elles fassent ce grand pas en arrière évolutif évolutionniste en faisant un pas en avant vers les abysses plutôt que de polluer pendant les mois d'été les si belles plages de nos littoraux. Ces foules piétinent tout, puent la crème solaire, bétonnent les paysages marins, polluent de leurs déjections les fonds océaniques. Les foules, c'est déjà pas beau mais, presque nues, elles sont d'une bestialité crue. La vue des plages d'Amérique du sud colonisées par des masses d'éléphants de mer est d'une grande beauté esthétique à côté de ces juilletistes et aoutiens étalant leurs graisses suintantes. Et encore, s'ils étaient là pour se reproduire comme les pachydermes aquatiques !... mais, ne cauchemardons pas, revenons à ma masse moutonnaire dont les vacances ne sont qu'une vacance, un vide insondable empli d'eau de mer, cultivant à petit feu (...et à grand soleil) leurs futurs mélanomes cancéreux qui remplaceront, dans leur grand âge, les monstruosité que sont les photos et films de vacances... Tiens, celui-là, c'était à la Grande Motte, en 2013... celui-là, le gros sur le dos, c'était Arcachon ou Royan ? Je ne me rappelle jamais ! Neptune, il y a des coups de trident qui se perdent !

M-Météo : Le temps ne fait rien à l'affaire. Si ! Le temps est devenu l'affaire la plus importante, primordiale, fondamentale même de l'Humanité qui, dès le lever du jour, scrute les cieux pour y trouver les augures qui lui dicteront sa conduite, son habillement et son humeur, qui lui fourniront l'essentiel de sa conversation du jour et la pousseront à se recueillir devant les Pythies audiovisuelles pour s'y faire déverser des litanies de perturbations, fronts, poussées anticycloniques, de millibars transformés en hectopascals, sous l'égide des ordinateurs les plus puissants de la planète qui prophétiseront les temps futurs. Jupiter ne lance plus la foudre, il la contrôle en la prédisant. Si encore ça ressortait de la nécessité absolue, quasi vitale, marin sauvant sa vie en évitant la tempête, paysan sauvant sa récolte en moissonnant à temps avant l'orage ou vendangeant pour sauver son raisin de la grêle... non, les plus assidus à la météo sont des urbains, réfugiés derrière le double vitrage de leur trois-pièces chauffé au fuel, passant de l'ascenseur à la berline climatisée ou au métro bouillant de sueur pour foncer vers le bureau du dix-huitième étage aux fenêtres sans poignées. Les seuls moments où ils auront à subir du temps les irréparables outrages seront leurs vacances et, pour ces moments-là, le ciel devra se plier à leurs dates de congés, un ciel bleu et des températures de four pour le mois d'août à la mer, un autre ciel bleu sur des montagnes enneigées qu'on se demande par quel miracle sans nuage aucun. Que le dérèglement climatique les patafole de canicules infernales, de cyclones impétueux et de moussons pérégrineuses, la météo deviendra là un vrai sujet d'avenir !

Monde : On ne devrait jamais résoudre les mystères, on ne fait que retirer la beauté qui entoure l'inconnu. Avant ce crétin de Christophe Colomb, qui ne savait même pas où il allait, chacun pouvait imaginer la terre qu'il voulait, on dessinait des cartes avec de larges parties blanches, terra incognita, qui laissaient songeurs et des territoires inviolés où on écrivait : « Là, il doit y avoir des dragons »... et le monde se remplissait de ces dragons, cyclopes, hommes à tête de chiens et autres chimères. Maintenant, depuis Colomb, Magellan et quelques autres massacreurs d'imaginaire, plus un seul bout de terre où l'homme n'ait pas mis son gros pied, pas un seul arpent qu'on ne puisse voir sur son écran avec Google Earth ou tout autre satellite inquisiteur malsain. Pareil pour la création du monde. Elles étaient quand même sacrément belles les questions qu'on se posait sur la création de l'origine de l'Univers, chacun y allait de son fantasme et de son délire, vas-y que je t'imagines des divinités cachées dans les arbres, la mer, les nuages, que je t'invente un Olympe peuplé d'une famille recomposée qui fait des crises de jalousie récurrentes, que je te conjecture un Créateur, célibataire, lui, coureur des six jours... Le scientisme a balayé tout ça d'un revers de microscope et nous a dévoilé les rouages ultimes, réduisant le mythe à une réduction d'atomes, de prions, de neutrinos qui se sont percutés comme des auto-tamponneuses après une formidable explosion primordiale... Et on voudrait qu'on regarde encore le monde avec des yeux d'artistes !

Mort : D'accord, j'ai bien compris que le deal contingent à la vie, c'était la mort. J'ai bien compris que la mort favorisait le processus d'évolution, qu'on ne pouvait pas être immortels, et patati et patata... Et bien, malgré ça, ça me contrarie, ça me contrarie même au plus haut point de savoir que je vais devoir mourir moi aussi. Même si j'ai encore le temps (du moins je l'espère), je sens que ça se rapproche. Les autres, les scolopendres, les ornithorynques, les lémuriens à courte queue, une bonne partie des six milliards d'humains, même, je ne dis pas non, ça fait des millions d'années, faut pas tout changer d'un coup, mais moi !... D'autant que je n'ai pas de descendance, ça ne changerait quasi rien au ratio de l'évolution. J'ai atteint la canopée de mon arbre généalogique, j'ai l'intime conviction que, lorsque la grande Faucheuse élaguera ma branche, elle privera le monde d'une souche essentielle.

Mots 1 : Il y a certains mots qui m'insupportent, qui me sortent par les yeux, qui me feraient devenir violent, des mots qui apparaissent dans le paysage lexical contemporain, comme disent les pédants, des mots qui s'imposent comme une lèpre, polluent la langue et y laissent un mauvais goût. Le premier est d'ailleurs «goûteux», parfois même aggravé en «goûtu»... C'est un mot de feignant, d'ignare, qui évite de se donner la peine de chercher un terme précis pour définir un plat. L'utiliser, c'est foutre à la poubelle les « délicieux, savoureux, délicat, corsé, exquis, appétissant, relevé à point, une merveille... » pour le remplacer par ce « goûteux » crétin qui est une faute de goût à lui tout seul. Pourquoi ne pas dire alors, après l'aria de la suite pour orchestre N°3 en ré majeur de JS Bach : c'est oreilleux... ou, humant une fragrance de chez Chanel : c'est odoreux !

Mots 2 : Le deuxième est le tarmac. J'ai passé une bonne cinquantaine d'années à entendre que les avions se posaient sur la piste, qu'ils roulaient sur la piste pour se garer devant l'aéroport, j'ai lu tout Tanguy et Laverdure, presque tout Buck Danny, c'est vous dire mon expertise... et, d'un coup, tout le monde média-

tique et bistrotier se met à vous parler du tarmac comme un seul homme. Même si c'est le mot technique, de tar, goudron et de Mac Adam, employé par le personnel aéroportuaire, en quoi rajoute-t-il quoi que soit de plus à ma bonne vieille piste, sinon le côté prétentieux du spécialiste à qui on ne la fait pas. Pauvre clown, retourne sur ta piste !

Mots 3 : On avait un Mentor pour nous guider, des cicérones, voire des gourous, des professeurs de ski, de tennis ou d'anglais pour nous enseigner une discipline, un Pygmalion pour nous guider et nous élever... il faut croire que ça ne suffisait pas, on a balayé d'un revers de manche ces ringards d'enseignants, éducateurs et autres instructeurs, voici le coach ! Le coach, c'est la même chose mais en moderne, dans le coach, il y a la connaissance, la méthode plus une philosophie de bazar par-dessus le marché, la sagesse du Jedi geek pour apprendre le tricot... parce qu'il y a des coachs de tout, de sport, de cuisine, d'économie, de bilboquet et même des coachs de vie... c'est à mourir de rire !

Musique : C'est une belle et grande chose que la musique, c'est presque aussi beau que le silence ! Mais, qu'on soit passé d'un monde où on n'entendait des chants que dans les églises et lors des fêtes à un monde où, du matin au soir, on nous saoule de rengaines, de tubes pourris, de groupes crasses, de rythmes de toute sorte, à gogo, dans les ascenseurs, dans les bagnoles, dans les boutiques, dans les supermarchés, les couloirs du métro, les parkings, les halls... et, comme si ça ne leur suffisait pas, cette cacophonie ambiante interminable, ces débiles meublent leurs rares moments de calme avec des écouteurs qui les matraquent à bout portant. Et si c'était encore du classique, du reposant, qui élève l'esprit, la faute en serait minorée... mais ces conneries répétitives et syncopées ou ces pseudo-mélodies composées au mètre destinées à endormir les neurones du chaland, ça ne mérite que haine et mépris. Alors, la fête de la musique !!!

Nature : Faudrait vraiment être complètement débile ou s'être trempé de façon indélébile dans la peinture verte, pour s'imaginer que la nature, cette belle et grande nature, Dame Nature, avec deux majuscules, que cette vieille dame soit l'état paradisiaque vers lequel on devrait se retourner et y replonger avec délices, ce modèle originel dont l'homme s'est éloigné avec ses villes, ses routes, ses ordinateurs et tout le tintouin qui va avec. Mais que ces ayatollahs d'écologie verte se penchent vers la vie animale encore sauvage et, là, ils verront qu'il n'y pas plus fasciste que ce modèle organisationnel où tout le monde mange tout le monde, où les gros écrasent les petits, où t'as pas intérêt à empiéter sur le territoire de ton voisin, où un handicapé n'a pas la moindre chance de passer l'hiver... et tout à l'avenant. On n'a pas vu un seul animal, je dis bien un seul, mourir de vieillesse, entouré ou pas de l'affection des siens ! Il a fallu attendre l'humain, cet ultime prédateur, pour inventer l'élevage, la basse-cour et, plus tard, le zoo pour qu'on sache enfin jusqu'à quel âge pouvaient aller les différents animaux qu'il y enfermait.

Noble : Déjà que rien que d'accoler ce terme à un être humain est une idée sordide, l'idée qu'il puisse y avoir une classe supérieure d'humains, à transmission héréditaire, fait penser à ces éleveurs de chiens qui les croisent entre eux pour garder la race pure, dégénérée mais pure. Mais, qu'on colle, en plus, cet adjectif suranné à des matériaux morts, le bois serait noble, le plastique ne le serait pas, ou sur des ingrédients qui n'ont rien demandé, dépasse l'entendement... foutre une particule et un titre de noblesse à un chou de Bruxelles, une truffe, une plaque

de chocolat ou une côte de bœuf est risible pour ces républicains que sont censés être les Français ! Quoique, finalement, paradoxalement, associer « noble » à une vache charolaise, une plaque de marbre ou un morceau de métal, ça vous dévalorise plutôt les aristos en les ramenant à ces simples produits ou matériaux que c'en est un vrai plaisir... même si se foutre de leur gueule n'est sans doute pas un sentiment noble !

Nom : Au nom de quoi donne-t-on un nom à tout et n'importe quoi, c'est déjà à peine supportable d'en avoir un accroché à soi toute sa vie sans qu'on ait eu son mot à dire, mais autour de nous, il n'y a pas un seul objet, pas un seul être vivant, pas la plus lointaine planète qui ait pu échapper à ce coup de tampon qui lui a donné un nom, un genre, une race, des dénominatifs qui l'étiquettent comme un papillon piqué dans une collection... et pas un seul pays qui n'y ait échappé, pas une seule peuplade qui ne se soit dit: on va les laisser tranquilles, ces choses ou ces animaux, si ils veulent vraiment s'appeler avec un nom, ils nous le diront bien d'une façon ou d'une autre.

Ocora Radio-France : Je veux bien soutenir les peuples en lutte dans le monde, verser des larmes sur leur sort funeste, signer des pétitions pour leur indépendance, j'irai même jusqu'à manifester entre Bastille et République, s'il fait beau... mais, par pitié, qu'on m'épargne leur musique de merde, répétitive, jouée sur un instrument inconnu à une corde qui grince sous un archet improbable en crin de yack, composée sur un mode dodécacophonique, accompagnée par des chanteuses miaulant des mélodies interminables et pleurnichantes. L'insupportabilité redondante de leur musique va si bien de pair avec leur niveau d'oppression que je ne suis pas loin de me demander si, finalement, ils ne l'ont pas bien cherché !

Opinion : J'ai déjà suffisamment de mal à savoir ce que je pense sur des sujets sur lesquels j'ai une assez bonne connaissance, comment, et par quel miracle, je pourrais avoir cette science infuse qui me ferait répondre intelligemment à des questions aussi éloignées que l'influence des investissements sud-coréens sur l'industrie du sabot dans la Champagne Pouilleuse ou la représentativité vespérale du président du Conseil Général en période de lune montante, président dont j'ignorais le nom deux minutes auparavant. C'est déjà à la limite du débile de prendre en compte mon vote municipal, législatif ou présidentiel... comme si c'était un choix clairvoyant, intelligent, réfléchi... mais je réclame le droit de me foutre de la plupart des sujets d'enquêtes auxquels mes couillons de compatriotes répondent comme un seul homme et cochent les cases avec entrain, tellement fiers d'avoir été consultés, d'être du panel ! Passer les gens à la question était autrefois un supplice, ça en reste encore un pour moi.

Patrimoine : Passe encore de célébrer les grands monuments, églises ou châteaux des siècles passés... et encore (voir Versailles)... mais que la fièvre patrimoniale exacerbée nous pousse à tout vouloir conserver, rénover et transmettre en l'état, le pire comme le meilleur ! Tant de choses ont été détruites par la connerie humaine qu'on considère maintenant que tout ce qui date de plus de trois mois fait partie du patrimoine. Alors, on va, comme des débiles, essayer de sauver des horreurs comme des barres d'hlm en béton à la laideur inversement proportionnelle à la qualité, des usines, monstres de ferraille rouillée ou des carreaux de mine en oubliant la silicose, le grisou, les éboulements meurtriers et les grèves réprimées dans le sang ! On arrive au

paroxysme du paradoxe patrimonial quand, avec raison, on doit entretenir en l'état des lieux d'horreurs absolus que sont les camps de concentration nazis. Penser qu'il y a des hommes qui passent leur temps à réparer des rangées de fils de fer barbelés, faire la maintenance de chambres à gaz ou de fours donne froid dans le dos.

Pétrole : Jusqu'à la dernière goutte, on se battra et l'ultime litre de cette saloperie sera vendue une fortune pour rouler encore quelques centaines de mètres, même si, ce dernier baril, il faudra aller le chercher au fin fond de régions dévastées... et ça ne sera pas trop tôt, ainsi, on refermera cette parenthèse de deux cents ans de l'exploitation de ce liquide malodorant, polluant mais si pratique qu'on a édifié toute notre civilisation autour de lui, nos bagnoles, nos chaudières, nos centrales, nos bouteilles et nos sacs en plastique, ces cochonneries qui ont même réussi à créer un sixième continent dans le Pacifique... et on va se retrouver sur une planète défoncée, creusée, bousillée à l'envi sans comprendre qu'il est terminé, l'âge d'or de l'énergie facile, transportable et abordable, et ça va être très dur ! Et on érigeria sur ces gisements vides, ces tombes ouvertes de notre monde ancien : ci-gît notre terre qui n'a pas su anticiper et qui a toujours espéré, comme un seul con, la miraculeuse découverte d'un succédané abondant et gratuit. Après l'âge de pierre et l'âge de l'huile de pierre (petro oléum), l'âge du manque !

Poésie : Passe encore d'écrire comme un pied mais comme huit ou douze ! On nous en a fait bouffer, sur les bancs de l'école, de ces poésies ennuyeuses, textes insupportables de mièvrerie dont l'unique intérêt était la rime de fin de ligne, la rose qui est déclore (déclore !), vermeil et pareil, etc... jusqu'à l'écœurement. Ou, pire encore, ces tragédies classiques qui trucidèrent les empereurs romains en alexandrins laborieux dont la musique ferroviaire répétitive endormait les plus valeureux d'entre nous. La poésie est l'art, si on peut dire, de raconter avec emphase et en les enrobant d'images absconses des choses simples si on les avait dites en prose. Moins c'est compréhensible et plus c'est censé être beau ! Jusqu'au haïku minimaliste qui est à un récit ce qu'un os est à une côte de bœuf ! Et merde, c'est contagieux, voilà que je parle aussi en images, ces images où rien n'est ce qu'il est, la femme devient fleur, nymphe, oiseau, les nuages sont tout sauf des masses de flotte en suspension, tous les animaux de la création sont mis en pièces pour illustrer les divers sentiments du poète... et quand, au vingtième siècle, après avoir fait le tour des rimes possibles, on a laissé celles-là aux chanteurs de variétés, la poésie s'est inventée libre !... ces fameux vers libres où l'artiste cumule l'obscurité du sens avec la forme aléatoire... un capharnaüm littéraire qui permet encore plus les escroqueries les plus comiques. Pseudo-poètes, un jour ou l'autre, vous aussi serez attaqués par les vers... et ça ne sera pas le pied, je vous le promets !

Progrès : Est-ce que les hommes ne sont réductibles qu'à ces données chiffrées qui font qu'on ne cesse de mesurer leurs progrès ? « Je ne suis pas un numéro, je suis un homme libre... », criait le Numéro 6 dans le feuilleton « Le Prisonnier ». toute notre scolarité, on l'a faite comme si on n'était qu'une action cotée en Bourse, condamnés à faire des progrès continuels pour faire plaisir à nos actionnaires familiaux. Comme, en grandissant en taille, on nous a foutu dans le crâne que le monde pouvait se lire avec le temps en abscisse et le progrès en ordonnées et que la courbe se devait de grimper, grimper, grimper... Jusqu'où ? Jusqu'à quel paradis exponentiel ? Depuis notre sor-

tie réussie de la caverne néandertalienne, qui est sensé tenir le livre de comptes du progrès ? Qui est donc chargé de mettre dans la colonne « Profit » l'invention de l'écriture et dans la colonne « Débit » les lettres de cachet ou Mein Kampf ? Qui pèse, d'un côté, la radiographie médicale et, de l'autre, la bombe atomique ? Les degrés de la marche du progrès sont-ils les mêmes que les degrés du réchauffement climatique ? Quand on se penche sur notre passé, est-ce que ça sous-entend qu'on a pris de la hauteur ? Descendre du singe, grimper dans l'ascenseur social, l'échelle des salaires, on essaie d'oublier notre territoriale horizontalité par l'image d'un progrès décollant comme une fusée. Hauts les cœurs !

P- Publicité : Ce n'est pas tant le principe de la réclame (comme on disait pendant mon enfance) qui m'est pénible, c'est le monde féérique qui s'ouvre à nous par tranches de quinze ou trente secondes, ce monde merveilleux peuplé de gens presque comme nous vivant sur une planète où on n'ira jamais. Une planète idéale où les voitures roulent dans les rues de villes quasiment vides, trouvent des places pour se garer sans même avoir à tourner vingt minutes, une planète où les banques se battent pour prêter aux jeunes entrepreneurs, où les habitants sourient tous, quoi qu'ils achètent, ça semble les plonger dans une extase hallucinogène suspecte, où les familles sont des vraies familles avec des vrais parents attentifs, hurlant de joie quand leurs gniards se tachent comme des porcs, ces gosses joyeux, juste un peu espiègle et de vrais grands-parents que la sénilité et Alzheimer ont oublié. De toute façon, sur cet astre, les maladies sont des vains maux, une pastille suffit à guérir la toux en dix secondes, le mal de tête en une minute et les rhumatismes en trois. Ils ont des cuisines de 50 mètres carrés, des toilettes plus grandes que mon séjour, deux lieux qu'ils salissent au maximum pour avoir la joie de passer une éponge magique qui tracera une autoroute de propreté dans un paysage de crasse immonde. De toute façon, la preuve que ces gens viennent de Cassiopée ou d'Aldébaran du Centaure, c'est que leurs femmes ont des règles bleues !

Ranger : Depuis que je suis petit, j'ai dû entendre des milliers de fois « Range ! »... Le but des parents, des professeurs puis des épouses semble être de nous faire ranger nos affaires, continuellement, systématiquement, journalièrement. L'ordre le plus fréquemment reçu concerne l'ordre. Le désordre, voilà l'ennemi ! D'ailleurs, ne dit-on pas d'un fou qu'il est dérangé ! Mais, moi, j'aime le désordre, c'est chaud, c'est vivant, l'ordre, c'est froid, c'est mort. Un dictionnaire, c'est plein de mots bien rangés dans l'ordre alphabétique (vous en avez un exemple sous les yeux...), un dictionnaire, ça tue les mots. L'armée, ça vous fait défiler en ordre, bien rangés, les grands devant, ça vous apprend à tuer. L'univers, à son début, c'était un gigantesque capharnaüm, tout se cognait avec entrain, avec l'enthousiasme juvénile d'un proton sorti de l'œuf, c'était chaud, c'était créatif... treize milliards d'années plus tard, l'univers s'est refroidi, les atomes se sont bien rangés, les galaxies tournent rond, il s'avance tranquillement, pépère, vers sa mort programmée, toute son énergie éteinte. Vive le bordel !

Réalité : Mais, qu'est-ce que c'est que cette réalité qui essaie de s'imposer à nos yeux, à nos oreilles, ce concret qui veut nous faire croire qu'il est le seul au monde ? Qu'est-ce que nos ridicules sens étriqués savent du monde ? Notre œil ne perçoit qu'une faible partie du spectre, de plus, on ne voit que les couleurs que les objets renvoient, une feuille verte est donc rouge

en vérité... pareil pour nos oreilles, les étoiles que nous « voyons » sont, soit mortes depuis longtemps, soit carapatées à l'autre bout de l'univers... et nous avons le culot de parler de réalité ! La réalité n'est qu'une hallucination causée par le manque d'imagination, le vrai est une imposture ! Bon, arrêtons ces pédanteries. Il faut le crier, l'homme la déteste, la réalité, il la fuit dès qu'il le peut, par la drogue, l'alcool, la littérature, les films. Il n'y a pas de peinture ni de littérature réaliste et encore moins la télé... on en a rien à foutre de la réalité ! Qui serait assez con pour passer du temps, lire ou voir ce qu'il a sous les yeux le reste de sa vie et qu'il passe son temps à éviter. Alors, on scénarise, on invente, on caricature, on fait comme Audiard, du populo poétique, rêvé, imaginatif, drôle mais surtout pas vrai... le vrai est laid, vulgaire, il pue. Non seulement la réalité n'existe pas mais elle a une sale gueule !

Respect : Que ce mot est laid ! On demande maintenant le respect à tout bout de champ, ou de cité... Tout le monde doit être respecté, dans sa différence. Et puis quoi encore ? Est-ce qu'il faudrait respecter le nazisme, le stalinisme, Pol Pot, Ben Laden ou Céline Dion ? On se devrait donc de respecter les valeurs de l'autre, quel que soit cet autre et quoi qu'il pense. Mais, les valeurs, c'est justement le contraire, quand on a des valeurs, on a son échelle en prime, l'échelle des valeurs qui hiérarchise nos préférences. Et on se la construit, cette échelle, avec des barreaux, le plus élevé, on se le garde pour soi, c'est celui où on se perche pour mieux cracher sur les autres. Bien entendu, on n'ira pas jusqu'au massacre de masse, type Saint Barthélemy ou Auschwitz mais, échelon par échelon, on ira de l'indifférence polie au mépris affiché pour terminer par l'abhorration vomitoire. Le respect, permettez-moi de le garder intact pour les rares que je trouverai digne de se tenir sur un niveau supérieur au mien. Ça ne vaut pas que pour les hommes en tant que tels mais pour tout ce qu'il invente, pour ses opinions, les chansons, les modes, les peintres, les écrivains, les religions, les cuisines, etc.

Routes : Comment a-t-on pu en arriver là ? ! Avoir couvert la surface entière de la terre de rubans d'asphalte de plus en plus larges, avoir fait de cette toile d'araignée noire et granuleuse l'alpha et l'oméga du paysage au point que les cartes du monde sont des cartes routières, les champs, les forêts, les lacs et même les villes ne sont plus que les espaces interstitiels délimités par les nationales, départementales ou vicinales qui s'élargissent inexorablement, deviennent les indispensables artères (le mot dit bien ce qu'il en est...) transportant la vie, du moins ce que l'homme pense être la vie, ces automobiles polluantes charriant des employés en retard, ces autocars de touristes débiles avalant les châteaux de la Loire et le pont du Gard en une après-midi et ces camions hideux de lourdeur emplis d'inutiles gadgets venus de Chine ou de poulets transgéniques suintant leurs OGM, ces artères indispensables dont on prend la tension à chaque week-end et qui font des collapsus à la moindre chute de neige. Car l'homme s'est lui-même rendu prisonnier de ce qui devait lui donner la liberté, il s'est enfermé sur ces autoroutes, quadruples bandes closes de grillages qui ne lui permettent de ne sortir que tous les vingt kilomètres et qui sont pour la faune des fleuves tempétueux infranchissables qui les contraignent dans des réserves de plus en plus restreintes.

Se prendre la tête : Le samedi soir, quand le générique télévisuel amorce sans prendre de gants le divertissement vulgaire et avilissant, la télé réalité crasse ou le jeu crétin où même des questions du niveau de la CM2 laissent coi les candidats ignares,

ce soir-là, la famille vautrée et repue, affalée sur le canapé pas encore fini de payé, ne prend même pas la peine de tendre la main vers la zapette, il y en a toujours un, ou une, qui dit : ***Allez, on regarde ça, c'est samedi, on ne va pas se prendre la tête !*** Et, en semaine, devant un téléfilm sirupeux raté ou une des trois cent dix-sept séries américaines policières ou hospitalières : ***Allez, on regarde ça, c'est lundi (ou mardi, ou mercredi, etc.), j'ai bossé tout l'après-midi, on ne va pas se prendre la tête !*** Mais, bande de décérébrés, si vous ne vous la prenez pas, votre pauvre tête, personne ne va essayer de vous la prendre, on y est sûr de n'y trouver que le vide intersidéral dans lequel trois ridicules neurones flottent sans but, c'est juste le nombre suffisant pour allumer cet écran à la taille disproportionnellement inverse à l'intérêt des programmes diffusés.

Souvenirs : On plaint ceux qui n'en ont plus et ceux qui en ont nous emmerdent. Les souvenirs, c'est comme les enfants ou les pets, on ne supporte que les siens. Avec eux, on essaie de rentabiliser le passé, de le ruminer jusqu'à ce qu'ils deviennent une bouillie où on est les seuls à pouvoir y distinguer des vrais morceaux de réalité. Et le manque de témoins du truc, ces poteaux qui délimitent le vrai du faux, permet aux souvenirs de s'étaler pour dégouliner au-delà des limites du vraisemblable. C'est la raison pour laquelle les couples ont des souvenirs qui ne se superposent que par le plus petit commun dénominateur et s'engueulent si souvent. Et la police, si naïve, fait confiance aux témoignages de gens qui seraient incapables de leur dire la couleur des yeux de leur conjoint !

Sports extrêmes : Dire qu'il y a encore cinquante ans, le marathon n'était couru que par une poignée de surhommes. Aujourd'hui, le moindre pékin s'inscrit à des triatlons de dingues et rentre tranquillement le lundi au bureau avec, dans les pattes, des épreuves qui auraient fait crever Philppides bien avant l'arrivée à Athènes. Et, non contents de ça, ces sportifs inventent des disciplines (discipline au sens de celle qu'on prend pour se flageller) qu'Alphonse Allais n'aurait pas renié, le saut à l'élastique, la traversée de l'Atlantique à la rame, le tour du Mont Blanc à la course, le base jump ou l'ascension de l'Everest sans oxygène. Tout ça parce qu'ils manquent d'adrénaline... On ne va pas tarder à les voir faire le Pôle Nord sur les mains, la corrida les yeux bandés, le tennis avec des grenades dégoupillées, du moment que ça leur permettra de figurer dans le livre des records, même à titre posthume... L'héroïsme, c'est le seul moyen de devenir célèbre quand on n'a pas de talent comme disait Bernard Shaw. Surtout l'héroïsme inutile.

Statistiques : On a été jusqu'à ériger en science exacte les divagations ridicules et les explications fumeuses de ces pseudo-mathématiciens à la limite de l'escroquerie. Nous expliquer, par exemple, que nous avons une chance (chance !?) sur un milliard de recevoir la foudre sur la tête (je dis un milliard au hasard, moi aussi, j'ai droit au hasard...), c'est intéressant mais le pauvre bougre qui se retrouve carbonisé en rase campagne, ça le laisse froid de savoir qu'il a perdu au grand jeu des probabilités. Lui, il a eu une chance sur une d'avoir été étonné (comme on disait au Grand Siècle). De même, je rêve de voir un jour le procès d'un type qui, ayant trucidé un quidam le 31 décembre au soir, se défendrait en arguant qu'il n'est que la victime de la statistique, elle qui annonce à l'avance la criminalité à l'unité près... si le chiffre annoncé était de 15 par an et que le quidam envoyé ad patres était le seizième, on est coupable, doublement coupable... mais, si, ce 31 décembre, avant minuit, on tue le quin-

zième annoncé, c'est alors qu'une force mathématique supérieure a guidé notre bras et qui suis-je pour aller à l'encontre de la fatalité, monsieur le Président.

Travail : On aurait dû s'en douter, avoir choisi ce mot qui descend d'un instrument de torture, le tripalium ! Ça fait des siècles que les pauvres triment comme des bœufs dans des conditions de quasi-esclavage, enchaînés par la révolution industrielle dans des mines sordides ou attachés à des machines monstrueuses, divinités avides de leur tribut régulier de vies et de sang. Et ces crétins écrasés, maltraités, affamés, déchiquetés, épuisés par le labeur, n'ont rien trouvé de mieux que de promouvoir le travailleur comme l'avant-garde du mouvement révolutionnaire (Travailleurs, travailleuses...). Et ces cons sont fiers de se crever au boulot, d'en baver à l'envi derrière des presses, de suer leurs trois-huit devant des fours diaboliques, de s'éreinter au fond des puits de mine à attraper la silicose... et, plus c'est dur, plus c'est dangereux, plus le boulot est con, plus ils bombent leurs torsos esquintés, versent une larme nostalgique et ont des trémolos de regrets dans la voix quand, s'ils ont la chance d'arriver intacts ou presque à la retraite, ils racontent leur quotidien de labeur à leurs petits-enfants au camping de Pornic pendant que les dirigeants de leur ancienne usine font du parachute doré à Saint Bart! Ils ont gâché leur vie pour la gagner, ceux qui n'ont pas eu d'autre choix, ceux qui ont dû « travailler », contrairement à ceux qui ont eu la chance de vivre de leur passion, ceux qui jouent sur des planches ou devant des caméras, ceux qui chantent, ceux qui peignent, skient, courent, nagent ou tapent dans des ballons. Une vie de labeur, est-ce une vie ?

Tyrannie : L'homme est vraiment incorrigiblement taré, il essaie de faire croire qu'il aspire au libre-arbitre, à l'autodétermination, bref à la liberté alors que toute l'histoire de l'humanité le prouve, il ne se sent bien que quand il est opprimé, « **on n'a jamais été aussi libre que sous l'occupation** », paradoxait Sartre... C'est que l'homme abhorre les situations complexes où il est contraint à la réflexion, il n'est pas fait pour ça, le sapiens sapiens, il préfère un brave tyran ou un bon totalitarisme qui lui imposera le pire sous prétexte de meilleur, tyran ou système que l'homme supportera puis combattrait pour, la plupart du temps, se foutre dans les pattes d'un autre tyran, dictateur ou doctrine qui ne sera que le miroir inversé du précédent... Et les sympathisants deviendront opposants et vice-versa, quand ce ne seront pas les mêmes... et l'informe masse populacière fera semblant de ployer sous la fêrule oppressive alors qu'en fait, elle n'attendait que ça !.. « La liberté guidant le peuple »... le tableau de Delacroix dit tout, le peuple attend un guide, elle n'attend surtout pas d'être libre dans sa tête.

Vitesse : La vitesse impossible, inatteignable, indépassable, celle de la lumière, 300.000 kilomètres par seconde... depuis que l'homme le sait, il n'a eu de cesse de tout faire pour s'en rapprocher, il n'y a rien qui l'énerve plus, l'homme, que d'avoir des limites. Alors, il accélère, l'homme, on a l'impression que tous les progrès de la civilisation n'ont eu qu'un seul but, l'augmentation des vitesses qu'on peut atteindre sur terre, sur mer et, plus récemment, dans les airs et dans l'espace. Comme si le fait de faire Paris-Marseille en trois heures allait améliorer l'homme! En tout cas, pas les supporters de foot ! On a des entreprises qui fonctionnent en flux continu, les cours de la Bourse sont surveillés en temps réel, ce temps qui est de plus en plus de l'argent, la vitesse de l'information fait et défait les fortunes. La première voiture à atteindre le cent kilomètres à

l'heure s'appelait la « Jamais Contentée », c'est tout dire ! Depuis, on bat records sur records, tout n'est que record de vitesse, on calculera bientôt les records du 100 mètres en millième de seconde s'il le faut mais on ne s'arrêtera jamais... Et dire que tous ces excités du chronomètre font semblant de croire que le bonheur n'est que dans le calme et la contemplation...

Versailles : Il suffit que ça soit doré à l'or fin pour que le populaire, ébloui, en finisse par oublier ce qui se cache derrière ces dorures comme exploitation des populations, pour qu'une poignée d'aristos et le premier d'entre eux, le roi, se fassent construire ces palais gigantesques, meublés à l'envi, avec les impôts, gabelles, taxes et autres octrois comme avec le quasi-servage du Français moyen de l'époque. Et le Français moyen d'aujourd'hui, il bave de fierté dans la Galerie des Glaces comme si elle avait été construite pour lui. Et il s'en va courir le monde entier pour admirer des pyramides, monuments ou villes entières bâties sur les cadavres des esclaves affamés qui ont creusé la roche, déplacé des tonnes de terre et édifié des palais qui ne servaient qu'à la gloire de ceux qui les méprisaient. Et notre Français moyen de s'extasier alors que, chez lui, il est capable de se mettre en grève si on lui demande de travailler dix minutes après l'heure réglementaire ! C'est la même schizophrénie qui les fait se passionner pour des dynasties royales aussi débiles qu'étrangères et s'enorgueillir d'avoir raccourci leur Louis XVI, sur un coup de tête, sans doute...

Voisins : Toujours trop près, le voisin, c'est l'archétype de l'Autre ! L'Autre, celui qu'on supporte, avec ses différences, quand il est loin... plus il est loin, plus on l'aime, d'ailleurs. Aimez-vous les uns loin des autres ! Au lieu de ça, on s'est mis à faire l'élevage du voisin en batterie : les villes. Une ville, disons de 10.000 habitants, c'est 40.000 voisins ! Le voisin, il est exponentiel, il est partout, il est au-dessus, au-dessous, à gauche, à droite. Ne cherchez pas, il est responsable de tous vos maux : le manque de places de stationnement ? Les voisins ! Les bruits de perceuse ou de tondeuse du dimanche matin ? Les voisins ! Les hurlements des gosses petits, les fêtes assourdissantes des ados, les pétarades des motos trafiquées ? Les voisins ! Le voisin, c'est la malédiction oubliée du péché originel : « Tu travailleras à la sueur de ton front et tu supporteras tes voisins »... Rappelez-vous Robinson Crusoé, il était peinarde sur son île avec ses chèvres jusqu'au vendredi fatal (Vendredi, le jour du poison !) qui vit arriver les riverains cannibales. Il finit par leur tirer dessus, c'est dire... Et, quand ces voisins ont le malheur d'être sympathiques, c'est encore pire, il leur manque toujours quelque chose, du sel, du pain, une perceuse, un ordinateur ou une baby-sitter ! Le comble de la provocation, c'est qu'ils ont eu le front d'instaurer une fête dédiée à ces envahisseurs, pique-assiettes, emmerdeurs, etc... Une fête des voisins ! Pourquoi pas une fête de la peste bubonique, de la syphilis prurigineuse ou de la phtisie galopante ? Et, si vous doutez de ma science sur les voisins, sachez que j'en suis un, moi-aussi.

Voyages : Vivement que vienne le temps, heureusement, il s'approche, où le pétrole sera si rare que les voyages en deviendront trop chers, on sera alors débarrassés de ces hordes de touristes au long cours qui envahissent de leur vulgarité les moindres recoins de la planète, traversant les contrées les plus reculées sans y comprendre rien ! Comment pourraient-ils comprendre quoi que ce soit de ces civilisations aux langues, mœurs et croyances si lointaines en y restant que quelques jours, le plus souvent dans un hôtel qu'on pourrait trouver le même à Pornic,

Cracovie ou Oulan-Bator, l'approche de l'autochtone ne se faisant que dans des boutiques de souvenirs de pacotille fabriqués en Chine en en discutant le prix dans un anglais scolaire aléatoire... Ou, pire, ces meutes humaines qui s'entassent à trois mille sur des paquebots de croisière qui dégueulent leurs troupes en sandales, casquettes et chemises à fleurs dans des sites qui n'en ressortiront pas intacts. Ce qui fait que ces lemmings se retrouvent à terre plus nombreux que les indigènes. Le tourisme vu par des fourmis processionnaires !

Zoo : Faut-il vraiment manquer de la plus élémentaire et infinitésimale honte pour s'enorgueillir de ces goulags animaliers que sont les parcs zoologiques ? On y parque les échantillons de tout ce que l'homme ne supporte plus de voir en liberté. On y trouve des races d'animaux qui sont plus nombreuses en captivité que dans son habitat naturel où le même homme l'a consciencieusement massacré. Au rythme où va le monde de la disparition annoncée des espèces les plus variées, ces parcs vont devenir les conservatoires concentrationnaires du paradis perdu animal... La prison comme avenir des espèces, l'homme peut être fier de lui et de sa domination sur la planète.

Atelier du 7 Octobre 2013

MT Leroy, Annie Maugard, Alain Huré, Françoise Poirier, Christiane Rosset, Patrick Futersack, Rozen Lefort

Jeux...

Patrick Futersack

1- Un homme et une femme marchent, la nuit, sur le bord d'une route, absorbés par une discussion animée. Des lumières éclairent l'horizon et des bruits étranges leur parviennent de l'endroit vers lequel ils semblent se diriger.

Ils marchent, droit devant eux, mais ne savent pas véritablement vers où tant leur discussion est animée. Ils avancent vers des lumières qui semblent proches mais qui s'éloignent au fur et à mesure qu'ils progressent tant leur discussion paraît ne pas devoir aboutir, troublés par des bruits incompréhensibles qui leur parviennent de nulle part, résonnant dans la nuit, nuit sans fin, route sans fin, discussion sans fin.

2-Anaphore

En fait, Marie-Thérèse nous demande de rédiger des "anaphores", mais voilà : Le problème, en fait, c'est que je ne savais pas ce que c'était, voilà, c'est tout, mais maintenant voilà qu'en fait je viens d'apprendre quelque chose que je ne connaissais pas.

Alors voilà : Je cherche un texte, court en dix lignes maximum pour générer des anaphores, mais en fait, je ne suis pas vraiment inspiré, voilà mon problème, puisque je n'ai que 15 minutes pour construire un texte avec des anaphores. C'est trop fort pour moi ces anaphores, voilà, c'est tout.

Mais en fait, il fallait écrire une dizaine de lignes au maximum: Alors voilà, c'est fait !

3-Logo Rallye : nous... orange... glacer... esthète... impatiemment... mais... living...

Nous, mon épouse et moi, aimons bien la couleur orange que l'on a d'ailleurs mise sur les murs d'une de nos chambres, non sans glacer un peu cette teinte par un vernis mural, en nous pre-

nant pour des esthètes de la déco d'intérieur, en attendant impatiemment les avis de nos amis, mais en pensant aussi comment nous pourrions maintenant décorer notre living.

4-Lipogramme en E

Ainsi soient-ils, pianos, cors, tubas, violons, pipos, autant plaisirs maximum, chants, chansons aussi, amour des sons promus par Saint Samson ou Saint Briac.

Rozenn Lefort

Un homme et une femme marchent, la nuit, sur le bord d'une route, absorbés par une discussion animée. Des lumières éclairent l'horizon et des bruits étranges leur parviennent de l'endroit vers lequel ils semblent se diriger.

-C'est toujours la même chose, quand on se décide à aller au feu d'artifice on part toujours trop tard ! Et cette fois-ci c'est un franc succès, jamais nous ne nous sommes garés si loin... Tant pis, je parie qu'avec un peu de chance, on arrivera au moment du bouquet final.

-Allez, va, ça fait une petite sortie nocturne. Ce n'est pas si souvent...

- Tu entends, Je crois même qu'il s'agit d'un spectacle total avec musique pyrotechnique comme ils disent.

-Musique, musique, c'est vite dit

-Ça fait tout de même son petit effet.

Anaphores

Ça fait des années que chaque lundi je me dis qu'il faut que je m'organise...

Ça fait des années qu'à la fin de chaque été, je me dis que je vais découvrir les richesses du patrimoine qui se trouve à trois pas de chez moi...

Ça fait des années que je me dis que je vais réviser sérieusement mon anglais, des fois que ce me serait utile...

Ça fait des années que je me dis qu'il me faut terminer « les Mémoires d'outre-tombe » avant d'y passer aussi sans connaître le tome 3!

Ça fait des mois que je me dis que je prends toujours trop de bonnes résolutions...

Et ça fait des semaines que je me dis que j'enverrai à Alain mes textes, juste après l'atelier d'écriture du lundi.

Alors aujourd'hui, je ne me dis plus rien et je FAIS !

Lipogramme en A

Je choisis cette voyelle qui m'oblige assurément d'utiliser le temps présent et que je ne nomme mie si ce n'est qu'elle n'est nullement en mon prénom...

Logo Rallye : nous... orange... glacer... esthète... impatiemment... mais... living...

1- Nous nous rappelons sans doute la célèbre chanson « une cloche sonne, sonne » dont le son argentin n'était pas orange mais semblait glacer tous ceux qui l'écoutaient. Certes, l'esthète ne le remarquait pas autant que le mélomane qui, impatiemment, attendait l'heure suivante pour être à nouveau envoûté. Mais cette voix, d'écho en écho, disait au monde : "C'est pour Jean-François Nicot.

Une fleur qui s'ouvre au jour, qui réclame protection, tendresse, amour et living-room au minimum!

2- Nous cherchons toujours le fruit original à presser et à offrir à l'hôte de passage : celui de l'orange est le plus connu, le plus

plébiscité. Mais il peut glacer l'esthète qui sommeille en nous et nous rappeler que la terre est bleue...comme une orange. Après cette citation surréaliste, nous cherchons impatiemment une issue à notre quête d'originalité. Mais on frappe à la porte du living-room.

- Oh ! Hi! Do you want a drink ?

Alain Huré

1- Un homme et une femme marchent, la nuit, sur le bord d'une route, absorbés par une discussion animée. Des lumières éclairent l'horizon et des bruits étranges leur parviennent de l'endroit vers lequel ils semblent se diriger.

Ils s'arrêtèrent, surpris, des lueurs orangées perçaient l'horizon par vagues, un brouhaha confus leur parvenait, des ordres brefs essayaient de couvrir les bruits de machines spectaculaires. Elle se tourna vers lui :

-Tu ne m'avais pas dit que tu avais retenu la nuit pour nous deux.

-Je ne comprends pas, balbutia l'homme.

Il se dirigea vers le chantier qui s'étalait devant eux avec ses excavatrices, ses convoyeurs à bande, ses fraiseuses et, au fond, des grues énormes qui soulevaient des charges monstrueuses. Il aborda celui qui paraissait être le chef.

-C'est quoi ce bordel ? On avait payé pour une soirée romantique, nous !

-Hé, nous, on prépare les locations de demain, nous, on n'est pas en vacances, qu'est-ce que vous croyez ? Ils nous ont demandé un lever de soleil avec montagnes et torrents, vous pensez que ça se fabrique comme ça, vous ? Plaignez-vous au responsable de l'agence... Tous les jours un nouveau décor à faire, ils se foutent de nos gueules, non ?

2-Anaphore

Dans ma tête on trouve un capharnaüm pas possible...

Dans ma tête on trouve des tubes de peinture ouverts, des feuilles de papier et des pinceaux qui piaffent d'impatience, secouant leurs poils dans tous les sens...

Dans ma tête on trouve des cartes routières cent fois pliées et dépliées, d'Allemagne, d'Autriche, de Slovaquie et de Pologne... surtout de Pologne...

Dans ma tête on trouve des musiques, des classiques, des baroques, des chansons oubliées de tous, heureuses qu'on les chante encore...

Dans ma tête on trouve des villes par lesquelles je suis passé, Paris, Saint-Martin du Tertre, Villers-Cotterêts, Asnières, Villejuif, Clamart... et un village où on s'est posés...

Dans ma tête on trouve des noms, beaucoup de noms, certains sont partis, d'autres arrivent, certains écrits plus gros, d'autres presque effacés, comme des post-it qui finiront par se décrocher un jour...

3-Logo Rallye : nous... orange... glacer... esthète... impatiemment... mais... living...

Nous partîmes cinq cent mais par un prompt renfort,
Nous primes des oranges pour nous glacer les pores
Devant nous un esthète mais esthète de quoi ?
Impatiemment poussait, nous imposant sa loi
On s'approchait du port comme prévu, mais bing
On était trop nombreux pour entrer dans l'living

4-Lipogramme en A

Où est-elle, cette lettre inutile, perdue ici, en ce texte imbécile

qui conte les histoires de cette voyelle première, qui commence mon prénom, débute le dico, minuscule ou non, sorte de tente posée sur les lignes des livres. Elle débute le mois qui rigole des poissons, finit le futur des verbes, se croit seule sur cette terre or on peut tout écrire et l'oublier.

Atelier du 4 novembre 2013

MT Leroy, Annie Maugard, Christiane Rosset, Régine Loubière, Alain Huré, Françoise Poirier, Anne-Marie Marchay, Eric Rondeau, Rozenn Lefort,

L'incipit

Christiane Rosset

Mon premier, c'est l'écriture,

Mon deuxième, c'est la Vie des participants,

Mon troisième c'est Ma Vie à moi, avec tout ce que j'aime à y verser, bien sûr, mais également avec tout ce que je déteste, mais qui fait partie de ma vie... bien que je sache que de nombreux hommes – ou – femmes – refusent d'introduire dans leur vie les choses qui les encomrent, qui les ennuiet et qu'il n'ont pas envie de connaître ou d'accomplir en éjectant de leurs pensées, tout ce qui les ennuiet, même d'aller au-devant de tous ces gens qu'ils ne veulent pas connaître. Ils s'imaginent que c'est plus simple, pour eux, contrairement à d'autres qui vont courageusement au-devant de tout ce qui est difficile ou désagréable – ou presque – au-devant des difficultés pour les observer, les étudier et découvrir peut-être un jour, que celles-ci, étudiées en profondeur, permettent d'avancer, de franchir des obstacles que l'on croyait impossibles à envisager au départ.

Franchir des obstacles me parait une bonne raison de vivre, même si on n'y arrive pas toujours. Cela permet d'avoir de grandes satisfactions : réaliser ce qui semble impossible.

Tout cela avec un souvenir bien ancré depuis mon plus jeune âge, lorsque parents et Instituteurs clamaient avec vigueur : « IMPOSSIBLE N'EST PAS FRANÇAIS ».

Bien sûr aujourd'hui on ne le dit plus, on ne peut plus le dire ! Imaginez, si je vous disais : « IMPOSSIBLE N'EST PAS EUROPEEN »... n'est pas Lybien... n'est pas Egyptien...n'est pas Syrien... !

Qu'allez-vous dire ?...Qu'allez-vous faire ?...

Vous allez me sauter dessus, m'étouffer, m'étrangler ou m'écarteler...

Me voilà donc obligée de vivre en choisissant une vie complètement décalée par rapport aux normes, une vie qui n'est pas une vie... Et pourtant je croyais être Européenne.

Je voulais pourtant me persuader que : être Européenne était une ouverture vers d'autres horizons, plus larges, plus riches, plus intéressants.

Voilà que ce soir, à cause de mon troisième qui est Ma Vie, et que celle-ci se remplit d'éléments positifs ainsi que d'autres négatifs, pour les transformer en recherches d'ouvertures à travers les difficultés, vers des situations altruistes, même si le mot est exagéré !

Je m'aperçois donc que toutes ces considérations m'emmènent, malgré moi, vers des complications inextricables....

Je ne peux continuer dans ce sens, c'est IMPOSSIBLE, même si ce n'est pas français... c'est une vérité Européenne.

Je m'égare donc sur des sentiers emplies de ronces et de brous-

sailles, avec des obstacles réellement impossibles à franchir.

Et c'est là, le drame Européen.

Tout devient impossible en Europe puisqu'on ne peut plus penser français : souvenez-vous : « impossible n'est pas français »...IMPOSSIBLE est Européen. Voilà qui est dit.

Mondialement, est-ce possible, cet IMPOSSIBLE positif français ?

Impossible n'est pas mondial ?

Impossible de vous répondre avec le réchauffement climatique de la Terre, la fonte des glaces, les inondations violentes, les Tsunamis, les tempêtes, les raz de marée... et tout le reste : Je ne peux donc l'affirmer : l'homme a tellement bouleversé le Monde en provoquant ces catastrophes !

Cette impossibilité reste présente, pour l'instant. On traitera le sujet plus tard : d'ailleurs, c'est dans l'air du temps de ne pas se pencher sérieusement sur les problèmes réels que nous traversons...

Maintenant, c'est l'heure de mon TOUT qui arrive dans la tempête douce, avec ou sans l'impossible.

Un TOUT qui se blottit confortablement dans le nid douillet de l'Atelier d'Ecriture, voire même dans mon Atelier de Peinture où tout devient impossible à réaliser : c'est ça que j'aime, et ce sera ma conclusion : impossible est un mot, une réalité saine qui booste ceux et celles qui le désirent.... Finalement, « Impossible », pour moi, n'est pas Mondial.

..... **Françoise Poirier**

Les premiers rayons du soleil d'avril lui caressaient doucement la nuque.

Il ouvrit les yeux. Où était-il ? Il ne voulait pas s'en rappeler. Il aimait cette douce léthargie. Il voulait y rester. Il s'y complaisait. Il se revoyait, là-bas, dans le fin-fond du Morvan, entouré de ses nombreux frères et sœurs. Accompagnés de leurs parents, ils étaient partis aux champignons : ceps, coulemelles, girolles... Ils s'enfonçaient dans le sous-bois. Son plus jeune frère pleurait, effrayé. Maman le consolait et lui prenait la main. Les autres enfants se moquaient de lui : « ah, le bébé, ah le bébé! ». Papa grondait : « Taisez-vous, vous faites fuir les champignons ». Harassés, fourbus, ils rentraient le panier plein. Ils aidaient leurs mères à essuyer les champignons. Ils les enfilaient, un par un, sur des fils épais qu'ils suspendaient dans la petite soue. Bien séchés, les champignons accompagnaient l'omelette baveuse préparée par leur grand-mère dans sa grande poêle noire et épaisse sur la cuisinière à bois. Bois que le père récupérerait des affouages, distribués tous les ans, par tirage au sort, par la commune aux villageois. Chaque année, Papa abattait les arbres de sa parcelle. Il demandait aux garçons de lui prêter mains fortes. Ces derniers n'étaient pas peu fiers de participer à cette tâche virile par excellence. Tous les mâles du village s'y retrouvaient. A midi, femmes et enfants apportaient à manger. Un pique-nique géant s'improvisait. Les gamins criaient, couraient dans tous les sens. Les hommes buvaient du Bourgogne local. Le ton montait de quelques octaves. Les rires fusaient. Dès la fin du repas, Papa sortait son petit accordéon et commençait à jouer. Des couples dansaient, les enfants faisaient des rondes endiablées. Puis la musique s'arrêtait. Certains s'assoupissaient. Les femmes rentraient avec les enfants les plus jeunes. Et les hommes se remettaient à la tâche. Ils abattaient les arbres, les ébranchaient, débitaient les grumes, les entassaient en stères bien régulières... Tout au long des longs hivers froids et enneigés, ils viendraient en tracteur s'approvisionner en bois.

Les premiers rayons du soleil d'avril persistaient à lui caresser doucement la nuque. Ils insistaient. Ils le forcèrent à se réveiller. Mais non, il ne voulait pas savoir où il était. Ne pas savoir. Ne pas savoir...

Les rayons devenaient plus chauds, plus intrusifs. Il ouvrit à demi les yeux. Il savait bien où il était. Il savait bien aussi pourquoi il voulait ne pas le savoir.

Allongé, gisant sur ce lit d'hôpital, un masque à oxygène plaqué sur son nez et sa bouche.

..... **Régine Loubière**

Kino s'était réveillée à la pointe de l'aube. Elle avait rapidement englouti un bol de céréales, bu son jus d'orange après avoir sauté dans son short et ses baskets. Un long footing l'attendait. Au bout de deux heures de course, elle s'arrêta au bord de l'eau histoire de se rafraîchir, fit quelques brasses dans les remous de l'océan bleuté et s'allongea sur le sable fin. Combien de temps s'était-elle assoupie ? Elle ne sait pas. Ce qui la réveilla, ce sont les premiers rayons de soleil d'avril qui lui caressaient doucement la nuque. Elle n'avait jamais été aussi bien que ce matin là.

Deux années s'étaient écoulées sans qu'elle n'ait prit un seul jour de congé. Le stress et la fatigue avaient eu raison d'elle. Le burn out comme on dit si bien maintenant. Un mot très à la mode. Mais en français, comment dit-on ? Péter les plombs. Burn out, ça fait plus chic, mais le résultat est le même. Et le voyage aussi. Voilà comment elle avait atterri dans cet institut. Un établissement très sobre, sans chichi. Sa chambre ? C'était vraiment une toute petite chambre. Juste de quoi tenir un lit, une table et une chaise. Un petit placard sans prétention. Pas de télé, ni de radio. Pour ça, il faut aller dans la salle commune. Favoriser le contact, faire connaissance avec les autres pensionnaires. Mais pas pour Kino, ce qu'elle voulait, c'était être seule. Depuis quelques jours, les sœurs du chemin la sollicitaient pour être la quatrième à leur partie de belote qui s'était subitement interrompue depuis le départ de M. Legrand. Malgré le refus de Kino, elles n'avaient de cesse chaque matin au petit déjeuner de l'apostropher. Elles ne comprenaient pas et Kino avait pris sa décision. Elle prit rendez vous avec la directrice. Mlle Montléry entendit frapper à la porte et alla ouvrir. Les veuves ne veulent pas déranger, lui dit-elle après l'avoir écouté. Le fait de vous voir seule et triste les chagrine, elles pensaient bien faire. Mais soyez sans crainte, je leur parlerai, elles ne vous importuneront plus. Vous m'aviez laissé entendre que vous profiterez de ce repos pour lire et écrire, où en êtes vous ? -C'est en cours, répondit Kino. -Vous me laisserez lire un jour ? -Oui, peut-être, si je suis satisfaite. -Je peux avoir une indice ? -Oui, bien sûr, j'ai pris un conte pour enfant. Kino regagna sa chambre, prit une douche, enfila une tenue confortable et prit place devant la petite table, tournant le dos à son petit lit et commença son conte pour enfant. « Dans la maison de Jean, il y avait son papa, sa maman, son grand frère Henry... »

..... **Eric Rondeau**

Dans l'S, à une heure d'affluence.

Tous les samedis matin, au moment même où la cloche de la cour commençait à résonner, Paul et moi prenions nos cartables déjà fermés et sortions en courant de la classe. Quelques minutes plus tard, nous étions confortablement assis dans la partie inférieure du S, juste au dessus de la porte automatique. La dernière heure d'ouverture de la semaine était la plus intéres-

sante car c'était celle au cours de laquelle il passait le plus de clients. Pendant la première demi-heure nous nous contentions de regarder passer les chapeaux et les crânes sous nos pieds, mais ensuite l'envie nous prenait de nous amuser un peu. De temps à autre nous faisions alors tomber un chapeau du pied ou glisser notre écharpe sur un crâne dégarni, juste pour voir comment leur propriétaire allait réagir.

Nous inventions aussi des jeux, comme celui où nous comparions l'un les hommes, l'autre les femmes, ce qui n'était pas évident vu du dessus, le gagnant étant le premier arrivé à un nombre décidé à l'avance. D'autres jeux plus risqués consistaient à sauter d'une lettre à l'autre, jusqu'au P ou jusqu'au E en aller retour, ou mieux à nous pendre par les bras au rebord inférieur du S et à balancer nos pieds à l'intérieur du sas à chaque ouverture en prenant bien soin de ressortir avant le retour des portes coulissantes.

En début ou en fin de mois, il y avait parfois tant de clients que la file d'attente débordait dans la rue. Notre plaisir était alors de descendre discrètement sur la personne arrêtée juste en dessous de nous. Nous pouvions alors marcher de la tête d'un client à l'épaule d'un autre pour tester notre équilibre. Je me souviens qu'une fois, l'individu sur lequel j'avais posé mes pieds, qui devait commencer à s'impatisser, s'est mis à l'écart pour fumer. Comme cela durait j'ai fini par remonter dans le O avant de rejoindre mon frère qui rigolait dans le S. Une autre fois c'est lui qui s'est retrouvé coincé sur la boîte aux lettres. Sa monture avait brusquement décidé de remettre son lacet et il avait eu juste le temps de s'agripper à la fente du courrier départemental. Il était resté assis sur la boîte de longues minutes, hésitant à rejoindre le T dont la base trop étroite et située un mètre plus haut ne permettait pas de se rétablir confortablement.

Mais le mieux c'était lorsqu'il pleuvait. Nous pouvions alors sauter sur les parapluies qui s'ouvraient à la sortie et nous promener ainsi en ville. Avec un peu de chance ce moyen de locomotion nous permettait même de rentrer chez nous sans nous fatiguer...

.....
Alain Huré

Depuis combien de temps ne vous ai-je écrit ?

Le temps de lire cet incipit et, déjà, me voilà en train de me demander pourquoi je ne vous ai pas écrit et pourquoi je ne vous écrirai pas. Ecrire, se raconter, se livrer, quel exercice présomptueux que seuls des inconscients oseraient, est-ce vraiment si intéressant ce que je pourrai vous donner à lire, vous qui avez l'habitude de lire les auteurs les plus prestigieux, les styles les plus recherchés, les histoires les plus passionnantes et, moi, je vous infligerai mes petites manies, mes anecdotes insipides de quotidienneté, d'insignifiance, de quel droit je vous obligerai à supporter le récit de mon dernier voyage à Bobigny, avec les détails du trajet, la météo locale, les difficultés pour me garer, le retour dans les embouteillages, il faudrait réellement être le dernier des malotrus pour penser que, vous, dans votre canapé blanc, le chien à vos pieds, vous iriez prendre plaisir à mes digressions sur la qualité du café dans le supermarché du coin, son prix et les difficultés que j'ai à y trouver une viande qui ne soit pas de la carne, seul un fat, un cuistre n'hésiterait pas à prendre la plume et à délayer sa prose inutile pendant cinq ou six pages sans se préoccuper de l'intérêt que vous pourriez leur accorder, chacun pense que son univers est le plus intéressant au monde, que seul son cerveau comprend les circonvolutions de l'âme humaine et que la population mondiale est suspendue à ce stylo qui s'approche du papier pour y tracer les phrases qui

changeront la face de la civilisation, quelle prétention, est-ce que j'aurais cette prétention, que nenni, vous ne me lirez pas, je ne vous dirais rien de mes maladies, mes amours, mes envies, de quel droit me demandez-vous ça, j'ai de la pudeur, moi, madame, je vous trouve bien incorrecte de guetter le courrier, j'ai bien envie de vous la foutre à la gueule, moi, cette lettre, non mais, et puis, merde, ça suffit, ça devient gênant, arrêtez de me lire !

.....
.....

18 novembre 2013

Choisir un fait divers qui vous choque.....en commençant par "C'est génial de..." ou "C'est scandaleux de...". Créer un personnage qui veut agir, trouver un événement déclencheur ou perturbateur, inventer au moins trois étapes en crescendo, trouver un dénouement, Epilogue (soignez la chute finale).

.....
Marie-Thérèse Leroy

C'est scandaleux !

- « C'est scandaleux, inadmissible. La colère m'empêche d'expliquer. J'étouffe tout simplement ».

Adeline, interloquée, regarde sa patronne :

« Elle ne va tout de même pas claquer là, devant moi, et en plus, je suis toute seule, si ça continue, je vais rater le RER ».

Sophie se ressaisit et toisa du regard Adeline :

- « Et vous, vous êtes les bras ballants, sans rien dire »

- « Mais Madame, on verra bien demain si c'est confirmé. Il faut rentrer chez vous tranquillement et à demain matin »

- « Mais enfin, vous avez entendu, Adeline, toutes les centrales nucléaires sont fermées depuis 17 heures. Et les commerces n'ouvriront plus que de jour, et nous sommes en hiver, à la veille de Noël. Une catastrophe ! Mon chiffre d'affaires ! »

- « Oui, c'est vrai, un haut-parleur a fait cette annonce, mais on en saura plus ce soir aux infos »

- « Ah oui, et comment vous allez faire pour les écouter vos infos ? »

Adeline sursauta, la voiture munie du haut-parleur revenait et hurlait :

« Avis aux habitants. Les transports sont bloqués. Chacun est invité à rester sur place. Des accueils d'urgence sont organisés à la salle des fêtes, rue des tilleuls ».

Adeline se précipita sur son portable, Eric ? Les enfants ? Bon ? Tout allait bien à la maison. Les enfants avaient sorti les bougies et trouvaient la situation très drôle, pas comme la patronne !

Adeline n'avait plus alors qu'un objectif, se débarrasser de sa patronne, passer la nuit au magasin et attendre le jour.

- « .Madame, des passants viennent de signaler un incendie à l'entrée de la ville »

Sophie n'attendit pas la fin de la phrase et se précipita dans la rue bruyante pour se fondre dans la foule fourmillante.

- « Ouf, tranquille ! ». Adeline ferma la porte de la boutique à clé. Impossible de baisser le rideau ! Plus d'électricité ! Plus de lumière ! Elle se lova dans les manteaux à vendre et chercha à trouver le sommeil.

Elle y était presque arrivée, lorsque le radio réveil la tira de son rêve.

- « J'ai fait un cauchemar » cria-t-elle, en allumant la lumière et en ouvrant les volets.

Tout était redevenu normal, et tout à l'heure, à l'ouverture, la patronne sera normale, elle aussi !

.....

Patrick Futtersack

C'est génial de constater la multiplication des forces ou des intervenants mis en œuvre lorsqu'une catastrophe se produit, comme, par exemple, ce traiteur qui s'est fait surprendre à la vue de son impressionnant saumon farci qu'il avait posé sur un appui de fenêtre à l'extérieur et qu'il avait retrouvé mystérieusement très entamé, massacré.

Comment allait-il agir pour parer à cette catastrophe, à son désarroi, face à cette dégradation incroyable qui le paralysait, car il ne pouvait pas remplacer ce magnifique plat au pied levé. Il devait donc improviser, rapidement, car tous les invités de la noce étaient déjà à table.

Mais...bon sang... qui avait pu vandaliser ce plat ? Réflexions, hypothèses, conclusion : Ce ne pouvait être qu'un chat qui passait par là et qui avait dû grandement se régaler ! Un chat, oui , un chat ! Saloperie de bestiole !

Mais pour l'heure, bref, en catastrophe, le traiteur se livra à une nouvelle sculpture artistique du saumon, enduit de mayonnaise cache-misère étalé à la hâte et à la spatule, arrangements décoratifs avec quelques feuilles d'aromates et une couche savamment dosée de jardinière à la parisienne.

Ouf, voilà un plat ressuscité, à peu près présentable et joyeusement englouti par les convives si animés, si bavards, si bruyants, si inattentifs à ce qu'on leur servait au point que personne n'y vit que du feu....jusqu'au moment où quelques-uns d'entre eux, puis d'autres, puis deux ou trois encore, se levèrent discrètement pour se diriger vers les toilettes. Bref : Rien de bien significatif ni d'inhabituel si ce n'est qu'à cet instant le gardien du parc où se déroulait la noce pénétra brusquement dans la salle de restaurant annonçant, fébrile et à voix haute, avoir trouvé un chat mort sur la pelouse !

Stupéfaction générale, silence de tous, longue minute de silence d'au moins trois minutes interminables, regards hagards interrogatifs dirigés vers les toilettes guettant ostensiblement le retour de ceux qui semblaient tarder à revenir.

Echanges de regards timides entre certains, interrompus par le traiteur qui avait entendu l'annonce du gardien et qui, tout de go, sans même réfléchir outre mesure, lança : " Bon sang, ce chat mort, c'est certainement celui qui a massacré mon saumon ! Pourtant, il était frais mon saumon, il ne pouvait pas faire de mal, mon saumon ! Et où sont les personnes qui ne sont pas revenus des toilettes ? Pourquoi si longtemps ? Bon sang, c'est ça, il faut appeler le Samu, on ne sait jamais. ça vaut mieux : Oui, ça vaut mieux, on ne sait jamais.....Mais pourtant, mon saumon il était frais".

Ainsi fut fait, et, dans les dix minutes qui suivirent, cinq ambulances de pompiers, sept véhicules du SAMU, trois compagnies de gendarmes pour assurer la circulation et la noria des secours, s'étaient rendus sur site pour emmener en urgence à l'hôpital les 80 personnes de la noce ayant consommé ledit saumon maudit. Noce avortée, c'est sûr. 80 intoxications évitées, peut-être.

Le parc du château, la salle de restaurant étaient rendus au plus profond silence. Seul le gardien qui, lui , n'avait pas participé au repas, était resté sur place et devisait calmement avec un voisin mitoyen qui lui demandait si, par hasard, un chat qui avait été buté sur la route par une voiture n'aurait pas été retrouvé jeté sur la pelouse.....

C'est génial de constater la multiplication des forces et des intervenants mis en œuvre.....pour rien !

.....
Eric Rondeau

C'est génial d'être RMiste ! Surtout lorsque l'on est un assisté dans l'âme.

Popeye fait partie de ces personnes qui ont su s'adapter au monde social moderne. Je l'ai rencontré par hasard en Corse, sur le GR 20 que je parcourais avec trois copains.

Lorsque nous avons appris sur la terrasse du premier refuge qu'il était RMiste, cela nous a rendus compatissants et, convaincus qu'il avait très peu à se mettre sous la dent, nous avons partagé avec lui nos riches victuailles, lui offrant pour ma part des biscuits au chocolat de ma réserve personnelle.

Lorsque le troisième midi, il a ouvert devant nous une boîte de crabe, nous nous sommes regardés avec un air incrédule. C'est le soir du même jour, en mettant un pansement sur une ampoule, que nous nous sommes aperçus que notre Popeye avait curieusement des chaussures de randonnée quasiment neuves et de plus d'une marque renommée. Surpris par cette découverte, nous l'avons questionné un peu plus. Il nous a alors appris qu'il était venu de Paris en avion et qui plus est sur un vol Air France, compagnie non réputée pour ses tarifs low-cost.

Le lendemain midi, nous avons été carrément estomaqués d'apprendre que notre personnage, qui à trente ans passés vivait encore chez ses parents, avait prévu d'acheter une maison à crédit avec deux de ses compères Rmistes comme lui.

Mais le pompon de l'affaire a eu lieu lorsque, au moment de nous quitter, alors que nous appelions un taxi pour nous conduire à l'aéroport, nous l'avons vu se diriger vers une Porsche jaune flambant neuf. Lorsqu'une superbe créature en est sortie et s'est jetée à son cou, c'en était trop ! Après qu'il nous ait dit qu'il était désolé de ne pas pouvoir nous emmener faute de place, nous avons découvert que le siège arrière était occupé par deux cartons de bouteilles de Champagne.

Popeye nous a donné son numéro de téléphone portable mais nous ne l'avons jamais appelé.

Mais je l'ai revu hier soir, à la télévision. Je n'en croyais pas mes yeux et mes oreilles ! Notre Popeye avait été sélectionné, en tant que "personne dans le besoin", pour participer à un tour du monde offert par une marque de biscuit, celle-là même de ceux que je lui avais offerts le jour de notre rencontre...

.....
Christiane Rosset

C'est scandaleux, c'est l'horreur... ! Inimaginable !

Comment est-ce possible que dans un joli village du Vexin français, Jambville, si calme et si serein habituellement... cela ait pu se passer... ?

Tout cela sur un lieu banal... un Rond-Point !

Que dis-je, un rond-point ?

Ni rond, ni point : tout simplement, un arbre, un peuplier, en bonne santé, beau, fort et si agréable à regarder !

Point de repère à des centaines de mètres qui permet aux habitants de savoir qu'ils sont bientôt rentrés chez eux : ils décompressent, la Vie est belle ! Le peuplier est là : il nous attend : son allure fière et magique les rassure...

Eh bien voilà que le scandale arrive.

Le Cirque Bouzvatpinder est venu s'installer sur la prairie à côté de la belle allée des tilleuls, face au Château de Jambville. A peine installé, il est décidé de mettre en jambes les singes, les éléphants, les tigres, les loups, afin qu'ils soient en forme pour le spectacle du soir.

On les sort de leur tanière et on les laisse filer sur la route, direction : le Peuplier qui venait justement d'être mis en valeur, entouré de beau goudron noir, de trottoirs, de peinture blanche incrustée dans le beau noir goudronné, de petites rigoles pour

permettre à l'eau de pluie de rigoler le long de celles-ci, pour se jeter, plus bas, à l'assaut de la route, des trottoirs, des enfants et de leur maman, à la sortie de l'école.

Justement, il était 16h30 ce jour-là, heure de la sortie d'école, à 50 m du Peuplier.

Le Cirque avait décidé de sortir les animaux à ce moment.

Il tombait des cordes !

Tous les animaux hurlants, habitués à la chaleur paisible du soleil d'Afrique, sont partis à l'assaut de ce peuplier, bousculant, écrasant, déchirant, dévorant tout être vivant sur leur passage, y compris les bébés dans leur poussette.

Il n'est pas possible d'imaginer une telle horreur !

Quelques enfants qui avaient réussi à résister à ce carnage, ont décidé de grimper en haut du peuplier pour se protéger de tous ces animaux féroces.

Le premier réussit à grimper, entraînant sa petite sœur avec lui... D'autres le suivirent.

Les tigres, les loups, les singes, plus rapides que les éléphants, voyant ce remue-ménage autour de cet arbre, décidèrent de l'attaquer : un loup monta sur un singe qui grimpa rapidement avec son fardeau, pour rejoindre les enfants hurlants de terreur, bien qu'ils se soient imaginés un instant, avoir trouver la meilleure solution d'auto-sauvetage.

Hélas tout cet acharnement des enfants qui s'entraidaient pour grimper au sommet de cet arbre, tellement respecté habituellement... n'a conduit qu'à un désastre horrible que je ne peux raconter davantage : Pire que la fin du monde !

Tous ces animaux entraient en guerre contre les hommes, les femmes, les enfants et les bébés. Une guerre terrible, comme si ces singes, ces tigres, ces loups, tout à coup, voyaient se transformer leur cerveau comme celui de certains humains pour qui la Guerre, le terrorisme, envahissent leur vie, en perdant toutes traces de ce qui était humain en eux.

C'est arrivé voilà, à peine une heure : Impossible de constater et de raconter davantage.

Il n'y aura pas d'articles dans la Presse.

Il n'y aura pas de remontées à l'Elysée...

Vivement la Fin du Monde... !

.....

Rassurez-vous, je me réveille : ce n'est qu'un cauchemar ordinaire !

.....
.....

Atelier du 9 décembre 2013

Marie-Thérèse Leroy, Régine Loubière, Alain Huré, Annie Maugard, Anne-Marie Marchay, Christiane Rosset, Françoise Poirier, Dominique Pelegrin

.....

Se mettre dans la peau de la table du conseil municipal

.....

Dominique Pelegrin

...Ce qui m'énerve c'est que, quand ils parlent au-dessus de mon ventre, leurs bouches dégoulinent de virgules, ils ne s'en rendent même pas compte, ils exhibent leurs virgules comme le poirier des poires, sauf que ça tombe sur mon ventre de feutrine rouge et... ça me gratte. Ça me rappelle que l'humain est une grosse machine contorsionnée qui ne peut pas parler comme tout le monde, je veux dire comme le vent, ou la rivière qu'on entend d'ici. Basse continue, courant d'orgue, contrepont, notes lissées, le vent cause avec les deux platanes de la cour de

l'école, et la rivière joue avec ses rives, Béatrice et Bérénice. Elles sont soeurs, mais presque personne ne le sait, les gens ne font pas assez attention. D'ici, j'entends aussi le son du soleil, à l'automne le soleil est en fa, t'as remarqué, comme les aspirateurs qu'ils passent en bas dans les bureaux. C'est reposant, ce concert que donne le soleil tous les jours dans cette salle de conseil municipal. On s'ennuierait, sinon.

Les humains assis tout autour de moi me posent leurs coudes sur le ventre, je trouve ça un peu familier, et ils bavassent, pendant des heures en me déversant des virgules dans la feutrine. Exemple : l'Adjoint à la jeunesse (comme si la jeunesse était quelque chose qui avait besoin d'adjoint, pourquoi pas d'adoucissant), donc ce type du Conseil, c'est le pire. Il fourre des virgules partout. Exemple, l'autre soir : « Que les jeunes mettent le feu, dans, l'abribus, moi, je pense que ça ne peut pas, durer. Avant, ils enflammaient les poubelles, sous prétexte qu'ils avaient, froid, quand on leur a donné la cabane du père, Camille, ils l'ont enflammée, elle aussi. Ils sont, nuls, voilà, ce que je, pense. »

Je remarque que le maire est gêné. Son fils veut travailler dans la pyrotechnie, il pense que c'est une vocation et qu'il ne faut pas trop contrarier les vocations, il pense ça, le maire, je sais exactement ce qu'il pense parce que l'odeur de ses pieds change quand il pense à son fils. D'un coup, elle se met en ré mineur. Voilà que je fais des virgules moi aussi, c'est contagieux, peut-être, je me demande, si c'est, contagieux, alors je vais... Tout ça pour dire. Vous voyez.

Y a aussi la connasse qui s'occupe des travaux dans la commune, deux points ouvrez les guillemets, « il faudrait que le grutier arrive mercredi, avec la grue, pour gruter le fruitier de monsieur Dredon sans défoncer la toiture. C'est un pro, je le sais parce que c'est aussi mon beau-frère mais je n'ai rien dit. Il refera les caniveaux en même temps, je m'y engage ».

- C'est marrant, que les virgules te grattent, fait Marianne à un moment où nous sommes seuls.

Elle est sur son socle, moi sur mon sol. On communique, même quand les autres sont assis sur leurs derrières, en rond, à déverser des virgules, leurs pieds disharmonieux planqués sous mes jupons. Marianne et moi, on a nos langages. On se comprend.

- Ça me chatouille, ça me gratouille, je dis. Ils sont fous de laisser tomber les phrases n'importe comment de leurs bouches, ils ne se rendent pas compte du grabuge qu'ils font. Tout ça, ces mots, ces papiers, ces cendriers, ces sacs, sur une table qui ne leur a rien fait....

- Et encore, ils ne savent pas. J'ai une copine qui est table dans une maison de retraite, dit Marianne, elle en voit de toutes les couleurs. Oui, les baves des vieux sont colorées, figure-toi. Vert glaire et rose amygdale aplatie. Et ils y vont sans se gêner, ça...

Marianne est en plâtre, mais elle s'entraîne à rester de marbre. Même quand le fils du maire a mis le feu à la mairie, elle a fait la marmoréenne pas concernée. Je crois qu'elle s'exerce à prendre le style Reine des Glaces, des fois qu'elle puisse attraper un autre destin comme on attrape un bus ou un avion. On s'emmerde, dans cette salle. Avec moi, ce qu'elle aime, c'est faire l'infirmière.

- Je vois bien ce que tu as : de l'eczéma verbeux, diagnostiquet-elle, à un moment.

Elle hausse les épaules, ça fait glisser un peu le drapé de son décolleté plâtré.

-Tu crois que c'est grave ?

-Les virgules te grattent, d'accord, mais si tu appliques des points mouillés ou mieux encore des points virgules, ça adoucit. Marianne, a son petit bonnet blanc et regarde les présidents de

Cela me fait oublier les longs moments de solitude de ma vie quotidienne.

Alain Huré

Bon sang, c'est pas vrai, ils vont pas s'arrêter de parler, je vais craquer, moi, ça fait trois heures que ce con me tape sur le coin, que c'est le moins solide, ça va leur faire drôle quand je vais m'éclater, je l'ai fait déjà, c'était quand... oh, en 67, avec l'autre, le gros, je sais qu'il était gros, c'est tout, je les vois pas, je les vois jamais, moi, avec cette nappe qu'ils m'ont mis sur la tête, cette prétentieuse, madame, je ne suis pas rouge, je suis Bordeaux et je viens de l'Elysée, moi... tu parles, elle était chez un sous-chef de bureau, la prétentieuse, n'empêche que c'est elle qui se prend les taches, l'encre, le stylo bille et je te parle pas de l'atelier d'écriture, eux c'est quasiment la vodka, la honte pour la nappe... ah, ils se taisent, c'est quoi, une minute de silence, pour qui ? Ah non, c'est juste un vote, ça y est c'est reparti, et les deux rigolos dans mon coin nord-est, ça bavarde d'autre chose, jamais des affaires du conseil, au moins avec eux, j'apprends des trucs sur le village, faudrait quand même que je la voie un jour, cette madame L., que ça me ferait marrer, avec ce qu'ils en disent, moi, ça fait un bail que j'en sais des trucs, j'attends la fin des conseils pour les raconter au poilu, l'institut, lui, ça fait que deux ans qu'il est là, un jeunot, ce poilu, comme le Hollande, lui, ça fait un an et des poussières, non, pas les poussières, je me suis promis de ne pas dire du mal de madame B., le Hollande, il nous regarde, en souriant à ce qu'on m'a dit, ça lui fait drôle toutes les histoires de village, ça vole pas haut, nous, on sauve pas l'Afrique, on parle ralentisseurs, éclairage public et trous dans la chaussée, c'est du concret, ces deux-là, je leur raconte la vie rurale, celle quand je suis arrivée, que c'est le Bernard qui m'a agrandie, ça me rajeunit d'y penser, un froid de canard qu'il faisait dans cette pièce, ça n'a pas beaucoup changé, ça, la Marianne, la belle sur le bureau, je l'aime bien, elle est bien pour son âge, j'attends la fin du conseil, quand ils seront partis, je te la relance sur le conseil de 1934, le Manassé et le Francis Pélissier, le cycliste, le sorcier de Bordeaux-Paris, elle va tenir jusqu'à trois heures du matin, c'est marrant, la vie du village vue par en-dessous... Aïe, encore des coups de pied, merde, je ne supporte pas les sabots, c'est pas croyable, peuvent pas réfléchir sans bouger des pattes, ceux-là... porter des sabots, en 2103, tiens, ça me rappelle... ben non, ça me rappelle rien, c'est sûrement l'autre Marianne qui a dû me raconter un conseil de 1900... ah, c'est bientôt la fin, ils parlent d'Yvelines campus, à chaque fois, avant de partir, je les connais, un conseil, c'est comme une messe, y a des rites, le secrétaire de séance, le budget, l'intercommunalité, les routes... et Yvelines campus qui sonne les vacances, c'est pour ça que personne n'écoute... bon, ça y est, allez, ils sont partis, le chauffage est coupé, les radiateurs le maire il les oublie pas, c'est pas eux qui bossent le plus ici, la lumière s'éteint, j'attends encore cinq minutes avant de lancer la conversation avec les chaises, elles s'étirent, je les entends, trois heures et demi, ça fait lourd... l'année prochaine, on aura les nouveaux...

Atelier du 16 décembre 2013

Marie-Thérèse Leroy, Christiane Rosset, Alain Huré, Rozenn Lefort, Patrick Futersack, Françoise Poirier, Guy Teindas, Paulette Teindas, Eric Rondeau, Régine Loubière, Annie Maugard

Patrick Futersack

1-Mots listés : Amer, Avoir l'eau à la bouche, cela a du goût, le rhum tourne la tête, poivré, papilles, goût, que bueno, y'a bon banania, beurk, Super.

Le rhum de Marie-Thérèse tourne la tête, mais il faut bien reconnaître que ce breuvage poivré chatouille les papilles. Non, il n'est pas amer malgré tout le citron vert qu'elle y a mis. Cela a du goût, vraiment : C'est super.

Et puis, rien qu'à voir le plateau de pizza apporté par Annie, ça met l'eau à la bouche. J'en prends un morceau : Bon sang, elle est goutue...la pizza .bien sûr...pas Annie ! Que bueno !

...et Guy, à côté de moi, qui se croit malin en criant la bouche pleine, "Beurk", et puis ensuite Y'a bon banania ! N'importe quoi !

2- La disparition(du E)

Il alla dans son jardin, marchant sur son gazon, aspirant ça et là moult parfums, puis un bruit inconnu l'accrocha. Un hibou ? Un lapin mignon ? Un son anormal pour lui, mais quoi ? Il ignorait, il craignait, puis s'attacha à fuir la nuit qui nuit tant.

3-Une journée

5 Etres vivants méchants : ogre, crocodile, Hollande, serpent

5 Etres vivants gentils : Guy, chat, François, lapin

10 Verbes d'action : courir, sauter

10 Adjectifs : bref, bellâtre

10 Lieux : Paris, le ciel

10 Objets : crayon, chaudron

De bon matin, "à la fraîche", voir courir Guy dans Paris, ce bel-lâtre, zigzaguant comme un serpent, souple comme un chat, agile comme un lapin, on aurait dit qu'il avait envie de sauter François Hollande, comme un ogre, toutes dents dehors comme un crocodile.

Ciel quel spectacle ! Bref : Je prends mon crayon pour narrer cet événement et réchauffe mes doigts engourdis dans le chaudron melting-pot de mes pensées.

Christiane Rosset

1-Mots imposés : amer, avoir l'eau à la bouche, cela a du goût, le rhum tourne la tête, poivré, papille, goût, que bueno, y a bon Banania, beurk, super.

L'éveil des sens : le goût

Salut, Chef, j'ai déjà l'eau à la bouche, car il semble que mes papilles tremblent avec ce rhum que j'ai humé à l'instant... et qui me tourne la tête avant de l'avoir goûté. Il paraît qu'il est poivré pour lui donner un goût un peu amer... Berkque !...

Mais non ! C'est super ! Quel régal ! Quel délice... Ya bon le bon rhum au fond de mon Palais !

2- La disparition... sans « e »

« Anton n'arrivait pas à dormir. Il alluma. Son Jaz marquait minuit vingt. Il poussa un profond soupir, s'assit dans son lit, s'appuyant sur son polochon. Il prit un roman, Il l'ouvrit, il lut, mais il n'y saisisait qu'un imbroglio confus. Il butait à tout instant sur un mot dont il ignorait la signification. Il abandonna son roman sur son lit. Il alla »..., titubant jusqu'au bout du lit, admira là-haut, par son vasistas, sur sa maison, un rond brillant, sans pouvoir fournir un mot. Pourtant, s'il avait su, s'il avait pu ... quoi ? un mot sans l' ... abcd... fghij... ou l'a,,i,o,u ,y...voilà : Fin du film, fin du roman... fin sans fin, trop dur, imparfait car j'ai pas droit ... au « point »...sans c' point ... j'puis pas !

3- Une journée à 50 mots insolites

Il se réveilla, hurlant comme un ogre. Il voyait le crocodile se dirigeant vers Guy qui courrait après son chat pour le protéger. « Bref », il devait se rendre au plus vite à Paris pour un RV important, pris en vitesse un « crayon » pour inscrire « Hollande » sur la liste, repassa devant Guy encerclé maintenant par le « serpent » échappé du zoo, par la grande porte que « François » avait laissée ouverte. Pressé, il sautait comme un « lapin » car il se sentait poursuivi par sa belle-mère « bellâtre » ... passa devant le « chaudron », attrapa sa belle-mère, la poussa dans celui-ci...

Ouf ! débarrassé de toutes ses peurs, il monta au « ciel », où il restera en extase éternellement

Alain Huré

1-Mots imposés : amer, avoir l'eau à la bouche, cela a du goût, le rhum tourne la tête, poivré, papille, goûté, que bueno, y a bon Banania, beurk, super.

La fille m'attendait au café, comme elle était belle, j'en avais l'eau à la bouche. Je m'approchais d'elle, son parfum poivré emplissait l'air autour d'elle, devant nous, le quai, l'amer, sans arrêt, roulait ses galets, me donnant le mal de... beurk ! Elle s'est retournée alors que je vomissais sur le trottoir.

- Le rhum tourne la tête, la route du rhum aussi, lui dis-je en me tenant à la table.

- Super, répondit la belle, que bueno, le rhum...

Merde, une étrangère, que je me dis, ils m'avaient pas dit à l'agence. Moi, sorti de Y a bon Banania...

Pour éviter de parler, je l'embrassais sauvagement, elle avait les lèvres goûtées..

-Cela a du goût, dit-elle, ça émoustille les papilles.

-C'est parce que j'ai pas enlevé ma cigarette, répondis-je.

2-La disparition (du E)

Anton n'arrivait pas à dormir. Il alluma. Son Jaz marquait minuit vingt. Il poussa un profond soupir, s'assit dans son lit, s'appuyant sur son polochon. Il prit un roman, il l'ouvrit, il lut mais il n'y saisissait qu'un imbroglio confus, il butait à tout instant sur un mot dont il ignorait la signification. Il abandonna son roman sur son lit. Il alla au coin du lit où son stylo gisait, au sol. Il l'ignora, continua jusqu'au couloir, l'alcool, voilà la boisson qui fait dormir. Un frigo blanc apparut, il l'ouvrit, yaourts, lait, Banania. Il prit trois glaçons froids, un mug anglais où il mit du gin, du ratafia, du whisky, un capharnaüm, il touilla, but... Bam, saoul, il a chu. Il dort !

3-Une journée

5 Etres vivants méchants : ogre, crocodile, Hollande, serpent

5 Etres vivants gentils : Guy, chat, François, lapin

10 Verbes d'action : courir, sauter

10 Adjectifs : bref, bellâtre

10 Lieux : Paris, le ciel

10 Objets : crayon, chaudron

François se réveilla, la tête comme un chaudron, il avait une faim d'ogre. Qu'est-ce qu'il avait bien pu faire hier, regarder le ciel bleu lui fit mal au crâne ? Il sauta du lit ou plutôt se laissa glisser doucement jusqu'à la cuisine où il se fit un café où la cuillère aurait pu tenir debout, son chat Hollande le regardait bizarrement.

-Quoi, j'ai quand même pas une tête de crocodile ? Fous-moi la paix, va courir les lapins dans le jardin.

Et il lui ouvrit la porte. Puis il se traina à sa table à dessin, prit un crayon et essaya de continuer les aventures de Guy le bellâtre et des serpents magnifiques... il s'endormit sur sa table et rêva de Paris où il serait riche et célèbre. Bref, une journée foutue.

Paulette Teindas

FAMILLE KIKI

Sisi ,dans le froufrou de son tutu sautille autour du sapin ;elle est trop mimi avec son chouchou dans les cheveux.

Pépé ,un peu gaga ,à force de boire à gogo,dit à Toto : ça suffit ce tamtam et ces flonflons de :pipi , popo caca ,c'est bête et concon ;la prochaine fois c'est panpan cucul et au dodo!!!!!! Tata ,un peu zinzin et bobo dans son genre retient avec force son toutou, un chawchaw cracra ,qui s'approche des cadeaux en pensant miammiam!!

dans un coin ,sur une table ,dans sa cage , pioupiou un coucou fait cuicui (ça arrive!!!)

Dédée la nounou , surveille le pousse-pousse où bébé ,le bibi de lolo dans une main , le doudou dans l'autre ,vous dit bye-bye.

Eric Rondeau

Texte sans eux

Il alla alors dans un cagibis par un couloir obscur, attrapa un chiffon noir qu'il mit sur son front puis courut dans la maison sans voir qu'il croisait son fils qui portait un foulard trop long qui traînait jusqu'au sol. Sitôt dit, sitôt fait : il marcha sur lui, glissa puis tomba d'un coup sur un bord du lit si pointu et si dur qu'il mourut aussitôt, sans souffrir.

Texte avec des mots imposés: ogre, crocodile, Guy, chat, courir, bref, Paris, crayon, Hollande, serpent, François, lapin, sauter, bellâtre, ciel et chaudron

Le soleil se lève dans le ciel, les bellâtres vont se coucher, les serpents et les crocodiles des cauchemards de la nuit disparaissent, bref Paris s'éveille. François le lapin et Guy le chat courent sur le quai et sautent dans le train pour la Hollande. Ils s'assoient face à un ogre assis sur un chaudron qui, de quelques coups de crayons, les croquent tout crus.